

Recueil de voyages et de mémoires

Société de géographie (France), Marco Polo, Idrīsī

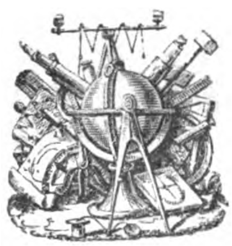
RECUEIL

DE

VOYAGES ET DE MÉMOIRES

PUBLIÉ

PAR LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE



PARIS
CHEZ ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ
RUE HAUTEFEUILLE, N° 21

MDCCCLXVI

RECUEIL

DE

VOYAGES ET DE MÉMOIRES

OUVRAGES PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

RECUEIL DE VOYAGES ET DE MÉMOIRES.

(*Chaque volume se vend séparément.*)

TOME I[er], contenant les Voyages de Marco Polo : un volume in-4° (*épuisé*).

TOME II (1[re] et 2[e] parties), avec 18 planches. Prix, 18 fr.

Contenant : 1° Une Relation de Ghanat et des Coutumes de ses habitants ;
2° Des Relations inédites de la Cyrénaïque ;
3° Une Notice sur la mesure géométrique de quelques sommités des Alpes ;
4° Résultats des questions adressées à un Maure de Tischit et à un Nègre de Walet ;
5° Réponses aux questions de la Société sur l'Afrique septentrionale ;
6° Un Itinéraire de Constantinople à la Mecque ;
7° Une Description des ruines découvertes près de Palenqué ; suivie de Recherches sur l'ancienne population de l'Amérique ;
8° Une Notice sur la carte générale des pachalicks de Hkaleb, Orfa et Bagdad ;
9° Un Mémoire sur la Géographie de la Perse ;
10° Des Recherches sur les antiquités des États-Unis de l'Amérique septentrionale.

TOME III, contenant l'Orographie de l'Europe, par M. L. BRUGUIÈRE, ouvrage couronné par la Société dans sa séance générale du 31 mars 1826, avec une carte orographique. 15 tableaux synoptiques, et vues des principales chaînes de montagnes. Prix, 20 fr.

TOME IV. Avec une carte et plusieurs *fac-simile*. Prix, 30 fr.

Contenant : 1° Description des merveilles d'une partie de l'Asie, par le P. Jordan, de Sévérac ;
2° Relation d'un voyage à l'île d'Amat, d'après les manuscrits de M. Henri Ternaux ;
3° Vocabulaires de plusieurs contrées de l'Afrique, d'après M. Kœnig ;
4° Voyages en Orient de Guillaume de Rubruk ;
5° Notice sur les anciens voyages de Tartarie en général, et sur celui de Jean du Plan de Carpin en particulier ; avec une carte, par M. D'AVEZAC ;
6° Relation de la Tartarie de Jean du Plan de Carpin ;
7° Voyage de Bernard et de ses compagnons en Égypte et en Terre-Sainte ;
8° Relation des voyages de Sævulf à Jérusalem et en Terre-Sainte.

TOME V et VI, contenant la géographie d'Edrisi, traduite de l'arabe en français, d'après deux manuscrits de la Bibliothèque du Roi, et accompagnée de notes, par P. Amédée Jaubert, membre de l'Institut, etc., avec 3 cartes. Prix, 24 francs chaque volume.

TOME VII. Avec 5 cartes. Prix, 24 fr.

Contenant : 1° Grammaire et Dictionnaire de la langue berbère, de Venture de Paradis, revus par P. AMÉDÉE JAUBERT ;
2° Mémoire sur la partie méridionale de l'Asie centrale, par NICOLAS DE KHANIKOF ;
3° Recherches sur Tyr et Palætyr, par P. A. POULAIN DE BOSSAY ;
4° Essais de restitution et d'interprétation d'un passage de Scylax, par P. A. POULAIN DE BOSSAY.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ.

Ce Recueil paraît tous les mois, par numéros de cinq à six feuilles : les douze cahiers forment, à la fin de l'année, deux volumes in-8°, avec planches.

Prix : pour Paris, 15 fr. ; pour les départements, 18 fr. ; pour l'étranger, 20 fr.

1[re] série, 20 vol., de 1821 à 1833.
2[e] série, 20 vol., de 1834 à 1843.
3[e] série, 14 vol., de 1844 à 1850.
4[e] série, 20 vol., de 1851 à 1860.
5[e] série, 10 vol., de 1861 à 1866.

Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.

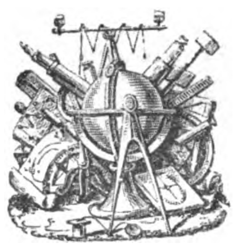
RECUEIL

DE

VOYAGES ET DE MÉMOIRES

PUBLIÉ

PAR LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE



PARIS

CHEZ ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ

RUE HAUTEFEUILLE, N° 21

MDCCCLXVI

MÉMOIRE

SUR

L'ETHNOGRAPHIE DE LA PERSE

PAR

NICOLAS DE KHANIKOF

MÉMOIRE

SUR

L'ETHNOGRAPHIE DE LA PERSE

PAR

NICOLAS DE KHANIKOF

MÉMOIRE

SUR

L'ETHNOGRAPHIE DE LA PERSE

INTRODUCTION

Impossibilité de se borner au Khorassan pour établir le caractère ethnographique des populations qui l'habitent. — Nécessité d'étudier la question ethnographique de la Perse dans toute l'étendue de la région occupée par la race iranienne. — Nouveauté du sujet. — Insuffisance des résultats obtenus par les auteurs qui ont traité cette question. — Causes principales de cette insuffisance : *a.*) Manière erronée d'envisager les relations de voyages; *b.*) difficultés réelles du sujet; *c.*) rapports qui existent entre les voyageurs et la science ethnographique. — Critique des appareils employés dans les recherches ethnographiques. — Difficultés de représenter exactement par un dessin fait à la main, le type d'une nationalité autre que celle du dessinateur. — Nécessité de remplacer ces dessins par des moulages ou par des photographies. — Immense avantage de la méthode héliographique sur le moulage direct. — Conclusion générale.

Je terminais mon mémoire sur la partie méridionale de l'Asie centrale (1), par la promesse de traiter, dans un second travail, la question de l'ethnographie du Khorassan; mais en coordonnant les matériaux que j'ai recueillis à ce sujet pendant mon voyage, j'ai bientôt reconnu l'impossibilité de me renfermer strictement dans l'espace de cette seule province de l'empire persan. Le tableau de sa population clair-semée ne présenterait, pour l'étude des races du continent asiatique, rien de complet ni d'intéressant.

(1) Voyez *Recueil de voyages et de mémoires*, publié par la Société de Géographie, t. VII, p. 237 et suiv.

Les différentes tribus qui parcourent ses vastes plaines et ses montagnes arides, les habitants de ses villes et de ses villages antiques, ne forment qu'une fraction minime d'une grande population, maîtresse, depuis des temps immémoriaux, du sol où nous la trouvons actuellement, et où son passé, tantôt glorieux, tantôt triste, a laissé des traces ineffaçables. Ainsi, ce n'est qu'en considérant la nation iranienne dans son vaste ensemble, que nous pouvons espérer de reconnaître quelques faits généraux qui nous permettront de classer exactement chacun de ses membres dans la grande famille humaine.

Malgré le nombre considérable d'ouvrages où des chapitres entiers sont consacrés à la description de la population de la Perse, je crois pouvoir dire, sans exagération, que l'ethnographie de la race iranienne est un sujet complétement neuf (1). La raison en est facile à reconnaître. L'empire persan, déchu de son antique splendeur, a gardé un vaste territoire peu accessible aux voyageurs européens, tant à cause de son étendue qu'en raison de l'aridité des déserts qui le traversent. Aussi jamais aucun étranger ne l'a-t-il visité dans toutes ses parties, et parmi les indigènes eux-mêmes il en est seulement un petit nombre qui ont eu l'occasion de le faire; de sorte que les conclusions ethnographiques des voyageurs, comme Chardin, Dupré et autres, qui ont essayé de tracer un tableau général des populations de l'empire, n'ont été basées, la plupart du temps, que sur des inductions, sur des généralisations d'observations partielles, faites sur un nombre d'individus comparativement restreint. Quelquefois même, ces déduc-

(1) Depuis que j'ai écrit cette introduction, M. Spiegel a publié ses importantes recherches sur la Perse, sous le titre de *Eran, das Land zwischen dem Indus und Tigris.* Une grande partie de cet ouvrage est consacrée à l'ethnographie du pays ; mais le savant professeur d'Erlangen traite cette matière en historien et en philologue, en sorte que même après cet excellent travail, la lacune qui existait dans nos connaissances des caractères physiques de la race iranienne demande beaucoup de recherches pour être comblée, et ouvre un vaste champ à l'activité de toute une génération de voyageurs et d'observateurs.

tions étaient fondées uniquement sur des relations orales qui partout, mais surtout en Orient, doivent être acceptées avec beaucoup de réserve. D'un autre côté, l'uniformité apparente de la langue, du costume, des usages et de la religion, a fait que les voyageurs ont conclu peut-être trop légèrement à l'unité absolue de race, et la possibilité même de rechercher des différences d'origine parmi les habitants des diverses parties de l'empire, se présentait rarement à leur esprit.

Pour donner une idée approximative de la valeur des résultats ethnographiques obtenus par les voyageurs, nous empruntons à quelques traités généraux de cette science l'exposé des traits principaux dont on se sert pour caractériser les peuples de race iranienne. Nous les prendrons d'abord dans l'ouvrage sommaire, mais riche en données essentielles, de M. d'Omalius d'Halloy, intitulé : « *Des races humaines*, *ou Éléments d'ethnographie,* et dans les *Grundzüge der* « *Ethnographie* » de M. Perty, publication qui jouit en Allemagne d'une réputation très-solide et justement méritée.

M. d'Omalius, ayant rapporté la famille persique au rameau araméen, dit page 36 : *Caractères généraux.* « Les peuples que nous » réunissons sous la dénomination du rameau araméen ont géné- » ralement des cheveux et des yeux noirs, un teint plus suscep- » tible de brunir à l'action du soleil que celui des Européens, une » figure expressive, une taille moyenne. » Plus loin (page 43), il dit : « Les peuples de la famille persique avaient, de même que » ceux de la famille sémitique, atteint dans l'antiquité une civili- » sation qui a plutôt reculé qu'avancé. Nous avons déjà fait con- » naître que leurs langues appartiennent au groupe que les lin- » guistes ont nommé *indo-européen* et que l'on considère comme » originaire des plateaux de la Perse et du Turkestan, d'où elles » se seraient répandues dans l'Hindoustan et en Europe; mais » nous sommes porté à croire que ces langues auraient, au con- » traire, été introduites en Asie par des Européens qui auraient » fait des conquêtes dans cette partie de la terre avant les temps

» historiques, et qui seraient parvenus à modifier fortement la » langue des peuples conquis tout en se fondant dans ces der- » niers. » Enfin, page 44, nous lisons : « Les Tadjiks sont, en géné- » ral, bien faits ; leur barbe est noire et très-fournie, ils sont gais, » spirituels, actifs, mais légers, aimant le luxe et le cérémonial. »

M. Perty place les Persans dans la race arienne-océanique dont les caractères généraux, selon lui, sont (page 70) : « Tête ovale, » front ouvert, nez proéminent, pommettes des joues peu ou point » saillantes. Yeux placés horizontalement, souvent bleus, cheveux » blonds, bruns et noirs, barbe très-fournie. Couleur de la peau » plus ou moins blanche, joues rougeâtres; » à la page 82 et 83, nous lisons : « Les Persans ou Tadjiks, comme ils se nomment eux- » mêmes, forment une population très-répandue en Asie. Elle » occupe le plateau de l'Iran jusqu'à l'Indus ; on la trouve même » dans le Touran et dans la partie occidentale de la haute Asie. » Ils ont formé en Russie et en Sibérie des colonies... Les Tadjiks » de la Perse moderne sont de taille moyenne ; la couleur de » leur peau est claire, leur esprit est vif et irascible. Leurs ma- » nières sont polies, mais leur caractère, sous l'influence d'un » gouvernement despotique, est devenu faux, rampant, sensuel » et fourbe. » Pour faire mieux ressortir l'insuffisance de ces descriptions, empruntons le portrait de l'Hindou tracé par la main magistrale de W. Schlegel dans son mémoire : *On the origine of the Hindous* (*Trans. of the R. S. of litterature*, vol. II, part. II 1834). « Le visage d'une forme ovale, le front élevé et dominant » les parties inférieures, les pommettes des joues effacées, les » yeux placés horizontalement, grands, quoique voilés par » d'épaisses paupières, et surtout bien fendus ; un nez saillant et » souvent aquilin, dont l'arête est bien marquée, les ailes rappro- » chées et s'élargissant peu, l'ouverture des narines tournée vers » le bas ; les deux rangées de dents placées verticalement l'une » au-dessus de l'autre, la bouche petite, délicatement tracée et » bordée de lèvres modiquement gonflées ; le menton arrondi ;

» enfin les cheveux noirs, longs, soyeux et ondoyants, mais non » crépus; chez les hommes à l'âge viril, une barbe touffue, qui, » si elle n'est pas coupée, pousse jusqu'à une grande longueur; » ajoutez à cela une taille svelte, surtout chez les femmes, une » belle proportion entre la hauteur des jambes et des cuisses, et » la partie du corps comprise entre les épaules et les hanches, des » mains et des pieds d'une élégance remarquable. » Plus loin, il observe lui-même que ce portrait ferait classer les Hindous dans la race blanche, tandis qu'ils sont noirs, et il tourne cette difficulté, en disant que la couleur noire des habitants de l'Inde n'est pas celle des races noires proprement dites. Il propose, en conséquence, d'appeler la race blanche, race à peau transparente, sujette à se modifier facilement sous l'influence des différents milieux.

Ainsi nous voyons trois juges très-compétents employer presque les mêmes termes, pour décrire des Persans et des Hindous, c'est-à-dire deux peuples qu'il est tout aussi impossible de confondre, quand on les a vus, qu'il est difficile de les distinguer d'après leur signalement ethnographique. Cela ne tient pas à quelque imperfection particulière aux savants auteurs que je viens de citer. On aurait beau parcourir tous les traités d'ethnographie, partout on trouverait les mêmes expressions vagues, quoique exactes par leur grande généralité, mais ne donnant aucun détail exclusivement propre à la race qu'ils ont pour but de décrire. Cependant, si un tel fait prouve clairement l'insuffisance des moyens dont dispose la science pour distinguer les différents peuples entre eux, il serait injuste de rendre les ethnographes seuls responsables de cette imperfection. Bien plutôt c'est aux voyageurs qu'il faudrait adresser ces reproches, car c'est dans leurs relations que l'ethnographe va chercher des détails morphologiques dont il a besoin, et c'est leur faute s'ils n'observent pas avec assez d'attention les différences essentielles qui existent entre les caractères extérieurs des différents peuples qu'ils visitent.

Mais s'il en est ainsi, il serait intéressant de relever plus en détail les raisons principales du peu de services rendus par les voyageurs en Perse à l'ethnographie de la race iranienne. Ces raisons, selon moi, peuvent être ramenées à trois chefs distincts. Le premier dépend de la manière défectueuse d'envisager, en général, la forme des relations de voyages ; le second tient aux difficultés réelles inhérentes à un sujet compliqué et peu étudié ; le troisième dépend des imperfections de la science ethnographique elle-même, trop nouvelle encore pour être parfaite.

Les relations de voyages, depuis Hérodote jusqu'à Alexandre Dumas, n'ont guère été considérées, par la grande masse du public, que comme des productions littéraires occupant le milieu entre le roman et les ouvrages sérieux. Leur succès dépendait presque exclusivement de l'art déployé par le voyageur en vue d'instruire le lecteur, en l'amusant. Voilà pourquoi tant de livres de ce genre ne sont remplis que de récits émouvants, de détails sur les aventures personnelles des voyageurs, de descriptions pittoresques, bref, de choses d'une valeur scientifique assez médiocre, et où les générations futures chercheraient en vain quelques renseignements utiles, pour établir une comparaison entre le présent et le passé d'un pays. On a tâché même de prouver que cette méthode d'écrire les voyages était sérieuse et instructive. On a prétendu que pour tracer un tableau exact des mœurs et du caractère d'un peuple, il fallait le surprendre, pour ainsi dire, sur le fait de son activité quotidienne. Mais, dans cette appréciation trop bienveillante d'une méthode évidemment erronée, on n'a pas fait attention à ceci : c'est que dans un pays éloigné comme la Perse, par exemple, les rapports qui s'établissent entre les indigènes et le voyageur européen ne sont pas du tout des faits habituels aux premiers. Presque jamais un étranger, parcourant plus ou moins rapidement une contrée, n'a le bonheur de nouer des rapports naturels avec l'indigène. Cent fois sur dix, il risque de rencontrer

ou un individu qui lui présente les choses sous un faux jour pour lui donner une haute idée de sa patrie, ou, ce qui est pis encore, un malveillant qui le considère comme un ennemi venu pour épier, dans un but hostile, les côtés faibles de sa terre natale, et que par conséquent il croit utile de dérouter dans ses investigations. Aussi je dois avouer qu'ayant lu le plus attentivement que je l'ai pu toutes les relations des voyageurs anciens et modernes sur la Perse, j'ai constaté que leur intérêt véritable et scientifique est toujours en raison inverse de leur richesse en anecdotes et en récits d'aventures personnelles. Il est incontestable que les relations du genre de celles de Scoresby et du baron de Humboldt ne peuvent guère compter sur un succès éphémère du moment, tandis que des tissus de péripéties plus ou moins extraordinaires obtiendront à leur début un plus grand nombre de lecteurs; mais l'on peut être sûr aussi que les premières dureront plus longtemps dans la mémoire des hommes. La postérité studieuse ne se lassera pas de les consulter comme des recueils de faits authentiques, tant que l'étude de notre globe intéressera ses habitants. Il est clair que cette manière d'envisager la tâche du voyageur doit exercer une influence fâcheuse sur les recherches ethnographiques comme sur tout autre genre de recherches sérieuses, qui, après de pénibles labeurs, ne fournissent que quelques chiffres isolés, quelques résultats où la personnalité de l'explorateur disparaît presque entièrement.

Passons maintenant à l'examen des difficultés qui entourent toute recherche ethnographique en Perse. Placé dans un milieu complétement nouveau pour lui sous tous les rapports, le voyageur est exposé, à chaque pas, à interpréter d'une manière erronée les faits qu'il observe. Quoi de plus simple, au premier abord, que de dresser une liste exacte des peuplades ou des tribus qu'on a rencontrées dans son voyage? Il semble qu'il suffise de noter exactement leurs noms, pour que la liste en soit faite. Mais en Orient une pareille liste serait pleine d'inexactitudes, si en la composant on ne prenait pour guides constants les annales na-

tionales. Les exemples ne manquent pas; mais pour le moment je me bornerai à n'en citer qu'un seul, formant, pour ainsi dire, une erreur stéréotypée. Je veux parler des *Chahsevens*, tribu nomade des environs d'Ardebil. On les considère presque toujours comme représentant une peuplade distincte, tandis qu'il est bien avéré que cette tribu étant composée de familles appartenant à toutes les tribus turques nomades de l'Aderbeidjan, sa formation ne remonte qu'à l'époque de Chah-Ismaïl, le premier Séfévide régnant. Ces caprices ethnographiques, inhérents à l'état nomade des populations d'une grande partie de l'Asie centrale, méritent une attention toute particulière. Ils nous expliquent naturellement comment les listes des peuples mentionnés dans les inscriptions de Darius, celles qui sont rapportées par Hérodote et par les géographes anciens, de même que les nomenclatures que l'on peut tirer des auteurs arabes et persans antérieurs à l'invasion des Mongholis, celles que donnent les ouvrages des écrivains postérieurs à la conquête de la Perse par Halacou, et enfin les listes composées par les voyageurs européens, ont tant de dissemblance entre elles.

La difficulté très-réelle que je viens de signaler, dans une recherche tout à fait élémentaire, prend un caractère encore plus grave quand il s'agit de déterminer les habitations originaires des différents groupes de la population persane. Partout où l'homme a su se placer en dehors des caprices de ses semblables, l'indication précise de la localité occupée par une race quelconque présente un véritable intérêt ethnographique, tandis qu'en Asie elle n'est intéressante qu'à la condition d'être accompagnée d'un long commentaire historique. La volonté despotique des souverains y détermine souvent des déplacements et de véritables transmutations de populations, presque impossibles ailleurs. L'histoire de l'Asie centrale nous fournira dans tous les siècles des exemples de ces changements ethnographiques. Au surplus, on connaît l'habitude des Arabes des premiers siècles de l'hégire, de transporter des

tribus, errantes jusqu'alors sur le sol ingrat de leur patrie, dans les belles provinces des vastes pays qu'ils envahirent bientôt après la mort de leur prophète. Les khanats de Khiva et de Boukhara nous ont conservé jusqu'à présent des spécimens de ces colons nomades. Les souverains mongholss s'établissaient très-loin de leur pays, avec les clans qui formaient leurs apanages. Les khans Ouzbeks forcèrent à plusieurs reprises les habitants de Merv de venir se fixer à Sarmacande. Chah-Abbas-le-Grand implantait des populations arméniennes à Ispahan, et transportait des Géorgiens aux environs de Kandahar. Nadir-Chah peuplait d'Afghans les plaines du Mazandéran, transférait des tribus nomades de Chiraz dans le Séistan, forçait des Géorgiens à s'établir dans le Khorassan, et les successeurs de ces rois imitent leur exemple jusqu'à nos jours. Ainsi, il est évident que l'indication isolée de l'habitation d'une peuplade ou d'une tribu nous offre peu d'intérêt, car nous ne pouvons jamais être bien sûrs que cette population se trouve dans un endroit donné par l'expansion naturelle de la race dont elle fait partie, ou par l'aveugle caprice d'un despote absolu. Cette indication ne commence à avoir de l'importance que lorsque le voyageur prend la peine de l'entourer de quelques détails chronologiques et historiques qu'on ne pourrait attendre que de lui, car les faits intimes de la société orientale laissent peu de traces dans les annales écrites, et il faut aller les chercher dans les traditions orales des peuples, qui les conservent religieusement pendant des séries de siècles.

Tout en signalant les difficultés qu'il s'agit de vaincre dans ce genre de recherches, je suis loin de nier l'utilité des listes ethnographiques, même sous une forme imparfaite. Car s'il est vrai que l'humeur capricieuse des souverains orientaux peut facilement créer dans les pays soumis à leurs volontés des éléments nouveaux de population portant des noms inconnus jusqu'alors, et s'il est vrai qu'elle peut grouper ces tribus d'une manière arbitraire, il lui est beaucoup plus difficile, sinon impossible, de les faire

disparaître du nombre des peuples existants. On connaît la haine violente et implacable que Tamerlan, dans tout l'éclat de sa puissance, a voué à la petite tribu turque du *mouton noir*. Il l'avait pourchassée de l'Aderbeidjan jusqu'en Égypte, il en tuait les représentants partout où il pouvait les atteindre, et néanmoins il n'a jamais pu la détruire complétement; de nos jours encore elle existe dans les environs de Khoï. Combien de fois les souverains de la Perse n'ont-ils pas pris les mêmes mesures contre les Louris, et sans plus de succès. Dans le siècle actuel, Mouhammed-Rahim, khan de Khiva, employa tous ses efforts pour anéantir la malheureuse peuplade des Karakalpaks; il les força à venir camper sur les îles de la mer d'Aral, situées en face de l'embouchure de l'Oxus, et là, où toute fuite paraissait impossible, il les extermina avec une énergie féroce. Néanmoins, un demi-siècle de repos a suffi pour que les descendants de ces mêmes Karakalpaks puissent de nouveau figurer avec honneur parmi les tribus nomades de l'Asie centrale. L'extermination perfide des Bilbas, tribu kourde, par Ahmed-Khan gouverneur de Maragha et contemporain du khan de Khiva que nous venons de mentionner, n'a pas mieux réussi. Ce clan, fortement ébranlé, n'en existe pas moins dans les plaines fertiles de Sououdj-Boulaq. Ces exemples prouvent assez que les listes des populations d'un pays sont très-importantes par les résultats que peut fournir leur comparaison; mais malheureusement, parmi les nombreux voyageurs en Perse, il n'y en a que très-peu qui aient songé à dresser de telles listes. Le manque d'attention touchant les indications de l'histoire d'un peuple a souvent été funeste non-seulement aux conclusions ethnographiques des voyageurs, mais encore à celles de savants distingués, tels que Prichard, qui ont voulu résumer les observations puisées dans les relations des voyages, et les ériger en doctrines scientifiques. Ainsi Prichard, frappé par la différence que présente le type tatare, à l'occident de l'habitation de cette race, avec celui des régions orientales des pays qu'elle occupe, a eu

l'idée de l'attribuer à la différence de leur nourriture et à celle de leur genre de vie. Je n'aurais pas relevé cette erreur, si tout dernièrement un savant de premier ordre, M. de Baer, bien autrement compétent dans les questions ethnographiques que l'infatigable auteur anglais, ne l'avait soutenue de tout le poids de son autorité scientifique. A la réunion des anthropologues à Goëttingue, le 24 septembre 1861, l'illustre physiologiste s'exprimait ainsi : « Pour ce qui est de la grande influence du genre de vie » et surtout de la nourriture (sur la forme extérieure de l'homme) » les Tatares semblent nous offrir un exemple frappant. Les » Tatares de Kasan n'ont pas du tout des faces larges ni des » pommettes saillantes, mais au contraire ils ont des faces » étroites, très-souvent longues, avec un nez très-proéminent, » ayant souvent la forme recourbée des becs des oiseaux de proie. » Leurs crânes présentent une forme moyenne sans dimension » dominante dans aucun sens. J'ai trouvé les Tatares de la vallée » du Kour encore plus beaux; chez eux disparaît même cette » expression de vaurien qu'on croit devoir reprocher à la figure » du Tatare du Volga. D'où vient donc que d'autres Tatares, qui » habitent les steppes du Volga et de l'Oural, voisins de ceux de » Kasan et parlant la même langue que ces derniers, ont des faces » plus larges, un nez moins proéminent, plus épaté, et qu'en » général, ils ont un aspect plus rude ? J'en cherche la cause, tout » comme Prichard, dans la différence de leur manière de vivre, » car j'observe expressément qu'il ne s'agit pas ici de nationa- » lités différentes, réunies par un ethnographe sous un nom collec- » tif, mais d'un peuple qui se considère lui-même comme un et » indivisible. » Puis, M. de Baer fait observer que les Tatares de Kasan et de la Transcaucasie sont agriculteurs, tandis que les autres sont nomades, et il croit pouvoir expliquer la différence de leur extérieur par leur nourriture animale et leur habitude de vivre sous des tentes. Si l'illustre savant de Pétersbourg avait poussé ses excursions un peu plus à l'est chez les Bachkires et un

peu plus au sud chez les Tatares de l'Aderbeidjan, il aurait rencontré des *Tatares nomades*, avec les mêmes traits que ceux de Kasan et de la vallée du Kour, et il aurait vu que l'explication de Prichard manque de fondement. Il aurait été frappé, en combinant ses observations avec les indications de l'histoire, que le type primitif du Tatare s'améliore partout où il se rencontre avec des races différentes de la sienne. Nous le constatons chez les Tatares du Volga et d'Orembourg qui se sont mélangés avec des races finoises; nous le voyons dans la Transcaucasie et dans l'Aderbeidjan, où ils se sont rencontrés avec la race iranienne; nous le trouvons enfin chez les Tatares de l'Asie Mineure, qui se sont croisés avec les peuples de race sémitique. Si ce changement n'est pas un effet pur et simple du croisement des races, dans tous les cas il n'a rien à faire avec la manière de vivre de ces peuples, car, je le répète, les Bachkires nomades, et les Tatares nomades de l'Aderbeidjan, ne diffèrent en rien des Bachkires agriculteurs et des Tatares villageois. Ces transformations s'opèrent assez vite dans beaucoup de races; ainsi, en 1816, plusieurs centaines de familles du Würtemberg sont venues s'établir près de Tiflis et dans le district d'Elisabethpol. Les premiers colons étaient des hommes d'une laideur peu commune, avec des faces larges et carrées, des cheveux blonds ou roux et des yeux bleus; la seconde génération s'était déjà visiblement améliorée et les cheveux comme les yeux noirs n'étaient pas rares parmi eux; mais la troisième était tellement transformée, qu'on avait peine à admettre son origine würtembergeoise. Presque tous les jeunes gens de cette troisième génération ont des yeux noirs, des cheveux châtains, leurs faces sont allongées, leur stature n'a rien perdu de sa hauteur, mais ils sont sveltes et bien faits, et l'épaisseur des formes de leurs aïeux a complétement disparu. Je ne saurais expliquer ce changement extérieur, tout considérable qu'il soit, que par l'influence du milieu, car les femmes sont chastes, les colons allemands dans le Caucase, ne se marient qu'entre eux, et je ne connais pas un seul

exemple de mariage entre un Würtembergeois et une Géorgienne.

La connaissance imparfaite des mœurs et des coutumes du pays est pour l'ethnographe une nouvelle source d'erreur, d'autant plus dangereuse qu'elle porte presque toujours sur les qualités physiques du peuple qu'il décrit. La manière dont eun peupl apprécie la beauté, dont il comprend l'hygiène et conçoit les plaisirs de la vie; ses occupations quotidiennes, sa nourriture, son ameublement, ses vêtements, sa chaussure, etc., influent sur les formes extérieures du corps qui sont plus sujettes à éprouver des variations. Ainsi la taille, la coloration de la peau, l'abondance des cheveux, l'embonpoint, la forme des pieds et des jambes, celle du crâne, etc., peuvent et doivent servir, sans le moindre doute, d'indices précieux pour distinguer une race d'une autre; mais évidemment c'est à la condition, d'être observés dans leur état de nature, et non pas sous un aspect factice, résultant des transformations artificielles déterminées par l'influence des coutumes du pays. Or, pour discerner dans la conformation des individus d'une nation, ce qui est naturel de ce qui ne l'est pas, il faut nécessairement connaître les habitudes de cette nation. Le plus souvent les pratiques employées pour changer les formes de certaines parties du corps sont assez connues pour ne pas échapper à l'observation la plus vulgaire. Personne n'acceptera les petits pieds des Chinoises, ou les jambes arquées des Turcomans, pour des formes naturelles. Mais il n'en est pas toujours de même : les sourcils réunis qu'on rencontre assez souvent en Perse, et plutôt chez les femmes que chez les hommes, l'allongement extraordinaire des mamelles observé chez les Groenlandaises, et qu'on retrouve aussi en Perse chez les femmes nomades, qui allaitent leurs enfants debout, en marchant et à cheval, la forme allongée du crâne chez les Louris, etc., sont des caractères faciles à confondre avec des phénomènes naturels. La connaissance des détails de la vie intime du peuple fait surtout défaut chez les voyageurs en Perse, quand par hasard ils veulent expliquer la fréquence de certaines maladies ou

de certaines difformités. Ainsi le teint mat et cadavéreux des villageois, dans quelques localités de ce pays, est souvent attribué à tort à l'influence du climat, tandis qu'il provient simplement de la fâcheuse habitude qu'ont quelques Persans de se faire copieusement saigner à chaque nouvelle lune. Les cas extrêmement nombreux de calvitie et de teigne ne viennent pas tant, comme le croient certains voyageurs, de la malpropreté des enfants, que de l'habitude de leur faire garder constamment sur la tête des bonnets de laine adhérant exactement à la peau du crâne. Les maux d'yeux ne tiennent pas non plus, autant qu'on le croit, à la qualité saline du sol, mais, à ce qu'il me paraît, à la fâcheuse coutume des villageois orientaux de dépiquer leurs grains non en les vannant, mais en les secouant à l'aide d'une pelle dans un fort courant d'air, après les avoir fait préalablement fouler aux pieds des chevaux. Cette opération remplit l'atmosphère de brins de paille imperceptibles, qui irritent les paupières des villageois beaucoup plus que les poussières salines transportées par le vent. Non-seulement cette maladie augmente d'intensité en automne après la moisson, mais les nomades, établis sur le même sol salin, en sont moins affectés que les populations rurales.

Souvent ces deux sources d'erreurs, c'est-à-dire l'ignorance de l'histoire du pays et l'ignorance de ses mœurs, se combinent ensemble et en produisent une troisième, qui porte le voyageur soit à chercher des points de repère fictifs entre l'ordre de choses établi en Europe et celui qu'il observe en Asie, soit à se tromper sur la valeur et la signification des faits ethnographiques qu'il est à même de recueillir. Ainsi un observateur consciencieux et à qui l'ethnographie de la Perse doit beaucoup, M. Dupré, a été induit en erreur par une notion incomplète de l'organisation militaire des tribus nomades de l'empire persan. Frappé par la classification officielle de ces peuplades, soi-disant d'après les langues qu'elles parlent, il a cru trouver dans cette organisation une analogie avec un usage suivi dans l'ordre de Malte, où les chevaliers étaient

rangés d'après les langues : de France, de Languedoc, de Provence, de Castille, etc. Une plus grande connaissance des us et coutumes des chancelleries persanes où il a puisé ces renseignements, l'aurait mis en garde contre quelques inexactitudes ethnographiques figurant sur sa liste. Tels sont, par exemple, le classement des familles kourdes parmi les populations nomades de langue turque; la transformation de tribus persanes d'origine et de langue, en nomades de langue arabe, « ne parlant plus, comme « il le dit lui-même (page 466), l'idiome de leurs pères, et s'expri-« mant en persan commun. » Il se serait facilement aperçu que les employés du fisc persan, en classant sous une rubrique commune ceux de leurs contribuables dont les habitations se touchent, ont été bien moins préoccupés de la rigueur d'une classification scientifique, que du besoin de pouvoir retrouver rapidement les détails de leur service. Il aurait pu savoir, de plus, que le respect religieux inspiré par les premiers conquérants arabes de la Perse suffit pour expliquer le désir des chefs de clans de rattacher leur origine à l'un de ces zélés musulmans; et qu'ainsi, très-souvent, les sectateurs d'un santon célèbre prennent son nom pour celui de leur tribu, sans appartenir le moins du monde à la nationalité de leur premier chef. C'est donc à tort que Dupré classe les Bestamis parmi les tribus arabes, car même en admettant que le cheikh Bayazid de Bastam fût Arabe d'origine, ce qui est fort douteux, il est incontestable que les descendants actuels de ses premiers sectateurs du troisième siècle de l'hégire, qui portent son nom, n'ont pas une goutte de sang sémitique dans les veines.

L'ignorance de la philologie, chez la plupart des voyageurs qui ont visité la Perse, a exercé, sans le moindre doute, une influence fâcheuse sur leurs recherches ethnographiques dans ce pays. Cette science est trop moderne pour être introduite même dans l'instruction secondaire; si l'étude des langues étrangères est assez répandue en Europe, il n'en est pas de même de l'étude comparée des idiomes. Le temps n'est pas éloigné où, par exemple,

on considérait les patois comme des déformations barbares de la langue littéraire et qu'ils ne méritaient en aucune façon l'attention des érudits. En effet, il y a cinq ans à peine que l'éloquent auteur de l'*Histoire de la langue française* prenait la peine de prouver aux lecteurs du *Journal des savants* (septembre, novembre et décembre 1857 et janvier 1858) que le patois n'est pas « une corruption de « l'idiome cultivé, qui, tombé en des bouches mal apprises, y subit » tous les supplices de la distorsion, » mais qu'au contraire c'est un tout organique, riche en faits de langue et très-utile pour la connaissance du passé d'un peuple. Les dialectes mêmes ne sont pas plus tenus en honneur que les patois, et il n'est pas étonnant que parmi tant de voyageurs anciens et modernes de la Perse, il n'y en ait que trois, MM. Chodzko, Berezine et Dorn, qui aient songé à étudier les dialectes de ces pays. Quant aux patois iraniens, ils n'ont été jusqu'à présent l'objet d'aucune recherche.

L'importance de cette matière m'oblige à m'y arrêter un instant; je citerai quelques passages de Texeira et de Chardin, deux explorateurs connus pour l'exactitude et l'étendue des renseignements qu'ils ont fournis sur la Perse, et l'on verra combien ils sont pauvres en détails philologiques. Texeira se borne à dire qu'on peut distinguer dans le persan trois dialectes principaux, le *chirazi*, le *roustaki* et le *hurmouzi;* que le premier est une langue polie et élégante, usité surtout à Chiraz; que le second est vulgaire et rude, et que le troisième est impur, plein de locutions étrangères et impropres; que de plus, il y a des provinces de l'empire persan où l'on parle des idiomes tout à fait différents.

Plus explicite sous certains rapports, Chardin en dit encore moins sur les dialectes du persan. Je crois bon d'extraire du second volume de son voyage les observations les plus essentielles qu'il donne sur la langue du pays : « Les Persans se servent de » trois langues : du *persan* proprement dit, qui est la langue natu- » relle de leur empire; du *turquesque*, et de l'*arabe*. On n'en connaît » point d'autres en Perse... Le persan est la langue de la poésie, des

» belles-lettres et du peuple en général. Le turquesque est la lan-
» gue des armées et de la cour, on n'y parle que turc... J'ai ob-
» servé dans mon premier volume qu'on parle plus le turc que le
» persan dans le royaume de Perse, depuis les frontières occi-
» dentales et méridionales jusque bien avant dans la Parthide, et
» persan dans le reste de l'empire... La langue persane est une
» langue moderne, née depuis le grand changement de religion
» arrivé en Perse... Quant à l'ancien persan, c'est une langue
» perdue, on n'en trouve ni livres ni documents... Les Guèbres,
» qui sont les restes des *Perses* ou *Ignicoles*, qui se perpétuent de
» père en fils depuis la destruction de leur monarchie, ont un
» *idiome* particulier, mais on le croit plutôt un jargon que leur
» ancienne langue. Ils disent que leurs prêtres, qui se tiennent à
» Yezd, ville de la Caramanie, qui est leur pyrée et leur princi-
» pale place, se sont transmis cette *langue* jusqu'ici par tradition. »
Enfin ayant observé que le persan est une langue très-douce, Chardin dit : « Je parle du persan des grandes villes, et non des
» jargons de la campagne, qui sont rudes en Perse comme dans les
» autres pays du monde, et que les gens des villes ont peine à en-
» tendre. Ce *patois persan* a, outre ses défauts, l'usage excessif des
» particules copulatives, avec lesquels ils lient toutes les périodes
» des plus longs chapitres, quelques variétés de matières qu'ils
» contiennent. C'est un des caractères à quoi on reconnaît le
» style bas. » L'éminent voyageur a été frappé aussi de l'analogie que présente le dictionnaire persan avec celui de quelques langues de l'Europe, surtout à cause de sa ressemblance avec l'anglais. Il explique cette particularité par une phrase remarquable pour une époque où personne n'avait songé encore aux migrations de la race arienne : « La raison de cette identité de mots dans des
» langues de pays si éloignés et si opposés est vraisemblablement
» que les mêmes débordements, qui ont répandu ces mots dans
» la Perse, les ont répandus dans l'Europe. » Mais, selon moi, l'observation capitale de Chardin, est celle où il parle de la stabi-

lité des formes de la langue persane, sans se douter combien cette remarque, si juste, est contraire à l'opinion qu'il venait d'émettre sur l'origine, relativement moderne, du persan actuel. Je ne transcris pas ce passage important ici, car j'aurai l'occasion de le citer et de le commenter ailleurs.

Depuis le temps où l'enseignement des langues orientales a pris en Europe un développement considérable, les observations des voyageurs sur les idiomes parlés en Perse ont disparu presque complétement de leurs relations sur ce pays ; et il est assez étonnant qu'un orientaliste distingué et si bien préparé pour élucider cette question, W. Ouseley, se soit borné, comme Chardin, à dire quelques mots de l'idiome des Ignicoles de Yezd, sans faire aucune mention ni du dialecte du Manzandéran, ni de ceux d'aucune autre partie du pays qu'il a visité.

A toutes les difficultés scientifiques qui entourent les recherches ethnographiques en Orient vient s'en joindre une autre purement matérielle, mais très-importante, et bien faite pour empêcher le voyageur de recueillir beaucoup de données à ce sujet. Les recherches ethnographiques, par leur nature même, exigent des rapports beaucoup plus intimes entre l'explorateur et les habitants du pays que toute autre investigation qui ne s'adresse qu'à la nature du sol. Même dans les pays les plus avancés, un étranger trouverait des difficultés à prendre des mesures directes sur les corps d'un grand nombre d'individus du peuple, à recueillir des crânes ou des squelettes, à se faire renseigner sur les traditions, les chansons populaires, etc. En Perse, toutes ces difficultés se multiplient à l'infini, car non-seulement on n'est pas accoutumé à ce genre de recherches, mais la religion même y est contraire. Il faut que le voyageur soit extrêmement prudent et qu'il se mette bien au courant des mœurs et même des préjugés populaires, pour ne pas les choquer et ne point s'exposer à quelque aventure désagréable, souvent même dangereuse. C'est surtout aux médecins et aux officiers instructeurs de l'armée persane que ce genre de recher-

ches serait plus facilement accessible. Les premiers, par leur profession, examinent chaque jour un grand nombre d'individus des deux sexes, et ils peuvent tout naturellement recueillir beaucoup de données sur la conformation physique du peuple. Les officiers instructeurs ne sont en contact qu'avec des militaires, mais comme actuellement presque toutes les provinces de l'empire fournissent leur contingent aux armées du Chah, il leur est facile d'examiner à loisir beaucoup de représentants mâles et valides des populations les plus diverses, et de réunir des données qu'un voyageur ne pourrait recueillir qu'en nombre très-limité, et au prix de très-grandes peines. Quant au recueil des données philologiques, ce n'est qu'un orientaliste zélé qui peut se charger de cette recherche laborieuse et absorbante. Elle exige beaucoup de patience et une ferme volonté, pour ne pas se laisser rebuter tantôt par le manque d'intelligence, tantôt par le mauvais vouloir des individus questionnés, et surtout par l'opposition qu'on rencontre, de la part des Persans, à répondre à des questions qui leur paraissent peu sérieuses et presque extravagantes.

Tout ce que nous venons de dire expliquerait d'une manière incomplète l'absence totale des voyages entrepris en Perse spécialement au profit de l'ethnographie, si nous ne parlions pas des rapports qui unissent cette science aux voyages.

Le progrès de toutes les sciences naturelles descriptives, ou plutôt de toutes celles qui ont pour but l'étude des phénomènes terrestres, dépend plus ou moins des explorations faites à la surface de notre globe, de même que dans ses profondeurs et dans son enveloppe gazeuse, en tant qu'elles sont accessibles aux hommes. Cependant toutes n'en dépendent pas également. Je n'ai pas besoin d'insister sur l'inégalité de cette dépendance, car personne ne contestera que la botanique descriptive, par exemple, est plus intimement intéressée au succès des voyages que la géographie mathématique, dont presque tous les éléments peuvent être obtenus par le calcul. L'ethnographie, science de l'homme

observé sur toute la surface de la terre, est intimement liée au progrès de la géographie, et par conséquent les voyages et les voyageurs l'intéressent essentiellement. Mais, pour être secondée par ces derniers d'une manière rationnelle, cette science, par ses indications, doit faciliter aux explorateurs la tâche laborieuse et compliquée qu'ils s'imposent à son profit; d'autant plus que l'homme entreprenant qui s'éloigne de sa patrie pour explorer une contrée peu connue, est rarement un savant de profession. Il sert la science à sa manière, et de ses lointaines pérégrinations il rapporte au centre de la civilisation européenne des matériaux solides, dont les savants profitent pour agrandir et orner l'imposant édifice des connaissances humaines. Mais tout en sacrifiant son temps et souvent sa vie au profit de la science, il est juste qu'il lui demande l'indication de deux choses : que faire ? et comment faire ? Aussi toutes les sciences qui profitent des travaux des voyageurs répondent plus ou moins catégoriquement à ces deux questions. Chacune lui signale les points intéressants qu'il peut éclaircir; chacune lui recommande l'emploi d'instruments et d'appareils d'une application facile, au moyen desquels il peut répondre à ces questions. Mais l'ethnographie traite-elle le voyageur aussi favorablement que les autres sciences ? Je ne m'arrêterai pas à examiner la divergence d'opinion des ethnographes eux-mêmes sur le but et les limites de la science qu'ils cultivent; je n'insisterai pas sur le peu d'accord des savants quant à l'importance des mesures des différentes parties du corps humain; ce n'est pas au voyageur à décider de ces subtilités scientifiques. Pour lui, l'ethnographie doit être une branche des connaissances humaines qui lui demande des données suffisantes pour résoudre cette question : A quelle race, à quelle famille de peuples appartient la nation qu'il a visitée ? Il s'agit donc de bien s'entendre sur le sens et la valeur des données propres à la solution de ce problème; mais là commence la difficulté.

Un grand penseur de l'Allemagne, l'illustre Kant, a cru pouvoir

baser uniquement sur la coloration de la peau le classement scientifique des peuples de la terre; mais les voyageurs sont venus le réfuter victorieusement. Forster, le brillant compagnon de Cook, a eu surtout les honneurs de cette lutte glorieuse. Blumenbach, dans son importante publication *De varietate generis humani nativa*, qui a fait époque dans la science ethnographique, a pris pour base de la distinction des races la structure et la dimension du crâne et son agencement aux vertèbres du cou. Cette importance du crâne, fondée sur l'intimité de ses rapports avec le cerveau dont il traduit la forme, a prévalu pour donner à l'indice proposé par Blumenbach la place principale. Mais bientôt, on a cru reconnaître que son application au genre humain ne permettrait guère de subdiviser la grande famille humaine qu'en cinq classes au plus, et que pour pousser la division plus loin il fallait faire intervenir beaucoup d'autres attributs de l'homme. Ainsi, peu à peu on a demandé des secours à la physiologie; on a fait entrer dans l'ethnographie presque toute l'anatomie du corps humain, en y comprenant même la coupe transversale du cheveu. Après avoir épuisé tout ce qui suffirait complétement à un zoologue pour distinguer rigoureusement entre eux les êtres qu'il examine, on a vu qu'on n'avait aucun droit de s'arrêter là, et de faire de l'ethnographie un simple chapitre de zoologie. La perfection de la nature humaine, surtout la voix articulée de l'homme, était un indice trop précieux, quand il s'agissait de distinguer les races entre elles, pour qu'on pût le négliger dans une recherche ethnographique, et ne pas accepter les secours de la philologie. La meilleure preuve que ce nouvel instrument était d'une application tout aussi certaine que celui des sciences naturelles, c'est que les classifications basées sur les études philologiques se sont assez bien accordées avec celles des naturalistes; mais il a permis de pousser les subdivisions de la famille humaine beaucoup plus loin. Cette vérité, contestée par quelques savants éminents tels

que feu Gratiolet et d'autres, me paraît pourtant assez évidente.

La philologie, de même que les sciences naturelles, étudie des êtres organiques portant leur histoire avec eux et indépendants des annales écrites. Jamais un peuple n'a perdu sa langue maternelle sans qu'elle ait laissé des traces ineffaçables sur la langue de la nation envahissante. L'anglais du Canada doit se ressentir de son contact avec le français, tout comme le turc de l'Aderbeidjan porte des traces évidentes de sa lutte avec le persan. De plus, rien ne peut nous donner une mesure aussi exacte des véritables aptitudes intellectuelles d'un peuple que l'usage qu'il fait de sa langue, dont l'origine peut être commune avec les idiomes de beaucoup d'autres familles humaines. M. Bréal a très-bien indiqué cette application importante de la philologie à l'ethnographie, en traçant, dans son discours d'ouverture, quelques modifications que le génie des Grecs fit subir aux racines zendes. M. Oppert a cru devoir protester contre l'abus de cette application ; mais l'abus est mauvais en tout, et si l'on peut citer des peuples qui ont complétement oublié l'idiome de leurs ancêtres, cela n'empêche pas d'établir la généalogie des races humaines sur une base philologique, dans les cas où la filiation des langues peut être suivie avec certitude. Basée ainsi sur l'anatomie, la physiologie et la philologie, l'ethnographie ne pouvait ignorer que de tous les êtres vivants l'homme est le seul chez lequel on a reconnu la faculté de conserver des traditions de son passé. L'examen de ces traditions chez les différents peuples a signalé certains faits qui se reproduisent avec une grande persistance chez les uns, tandis que chez d'autres ils manquent complétement ou figurent sous une forme passagère. La réunion de ces faits constants, presque aussi tenaces que le caractère des types extérieurs, et non pas ses vices ou ses vertus sociales variant dans les différentes époques, constitue le véritable caractère moral d'un peuple, et fournit un nouvel indice important pour distinguer entre eux les groupes humains. Maintenant on a tout aussi peu le droit d'exclure de l'étude ethnographique d'un peuple

son portrait historique, que de se passer de l'exposé de ses qualités physiques ou naturelles, comme les appelle M. d'Omalius d'Halloy. Enfin, depuis que MM. Nilson et Retzius ont pu établir, en se basant surtout sur l'examen des crânes, que les habitants actuels de la Suède diffèrent complétement de ceux de la période lapidaire, mais se rapprochent de ceux de la période de bronze, on est revenu à l'étude de la boîte osseuse du cerveau; les travaux de Baer, de Wagner, de Lucæ, d'Ecker, de Huxley, de Davis, de Broca, de Pruner-bey et d'autres, ont prouvé que cette étude était féconde en résultats importants et solides; et feu le célèbre professeur de Goettingue a déjà nommé la science future du nom significatif d'*Anthropologie historique*. La réunion des anthropologues allemands à Goettingue en 1861, tout en reconnaissant que la France a devancé l'Allemagne dans cette recherche, a fait faire un grand pas aux investigations futures des ethnographes. Depuis ce temps, les publications de la Société d'Anthropologie de Paris et de Londres, sur tout les travaux de MM. Pruner-bey et Broca, et le brillant ouvrage du docteur Vogt, *Vorlesungen über den Menschen*, ont rendu d'immenses services à la science ethnographique. Après la publication des instructions récemment rédigées par M. Broca, les voyageurs n'auront plus le droit de se plaindre du manque total de guide dans les recherches de ce genre. Il serait seulement à désirer que bientôt on fît usage de ces savants conseils pour qu'ils pussent obtenir la sanction de l'expérience, car sans cela l'ethnographie ne perdra jamais son caractère de science de cabinet, où les hypothèses remplacent trop souvent l'observation directe.

Mais il est évident que les quatre sciences que je viens de nommer se rapportent très-différemment aux voyageurs. La biologie n'aurait presque rien à demander à un explorateur qui n'est pas physiologiste; l'histoire devra se contenter des résultats que le voyageur fournira à la géographie, à l'archéologie, à la numismatique, etc.; mais la morphologie et la philologie sont obligées de

formuler clairement leurs besoins, pour que l'ethnographe voyageur puisse les servir efficacement. Elles doivent lui indiquer les moyens de recueillir, avec le moins de peine et dans le moindre temps possible, le plus grand nombre de données sur les formes extérieures des individus de la nation dont il explore le territoire, et sur la forme de la langue que parle cette nation. Les progrès de la morphologie permettent presque toujours de se borner à la mesure exacte des dimensions linéaires des différentes parties du corps pour connaître leur forme; ainsi il paraîtrait que le ruban métrique et le compas articulé offrent deux instruments commodes, et aussi simples que suffisants pour atteindre ce but(1). Mais si l'on examine le peu de mesures exactes prises par les voyageurs au moyen de ces deux instruments, on commencera à douter de leur simplicité, ou plutôt de la facilité de leur application pratique. En effet, je crois que le moulage, et surtout la photographie, les remplaceront avec un grand avantage. Le moulage, malgré la lenteur de ses procédés, malgré l'embarras qu'il donne au voyageur de traîner avec lui des empreintes assez lourdes, volumineuses et sujettes à toutes sortes de détériorations, est, selon mon expérience personnelle, infiniment plus acceptable pour un Oriental que l'attouchement des pointes du compas articulé ou l'application immédiate du ruban métrique. Le fait seul que l'empreinte peut être prise par les mains d'un musulman et à l'aide d'un plâtre indigène, c'est-à-dire pur de toute souillure chrétienne, permet à tout vrai croyant de préférer ce procédé long et compliqué à l'attouchement d'instruments fabriqués en Europe et constamment employés par des chrétiens. Mais c'est surtout la photographie qu'on ne saurait assez recommander pour ce genre de recherches. Le dernier perfec-

(1) MM. les Dr. Scherzer et Schwartz recommandent aux ethnographes voyageurs les instruments suivants employés par eux lors du voyage de circumnavigation de la frégate autrichienne *Novara* : 1. une balance ; 2. un dynamomètre de Regnier ; 3. une tige portant une division métrique ; 4. un fil à plomb ; 5. un compas articulé, et . un ruban métrique.

tionnement introduit par M. Villem dans cet admirable procédé, utile à presque toutes les sciences, permet de reproduire le buste d'un homme d'après vingt-quatre photographies et ne laisse ainsi rien à désirer au morphologue le plus exigeant, surtout dans un pays où toutes les têtes sont rasées et où la coiffure ne cache pas les contours véritables du crâne. L'appareil du professeur Lucæ, décrit en 1861 dans son mémoire intitulé *Morphologie des Rassenschadel*, me paraît très-ingénieux et très-pratique pour un artiste à poste fixe; mais, malgré sa simplicité, il présenterait trop d'embarras à un voyageur. Quant au képhalographe de M. Harding, basé sur la propulsion de nombreuses pointes en bois de buis au-dessus d'un plan, autant que j'ai pu en saisir la description donnée par son auteur dans un mémoire, publié à Utrecht, en 1861, sous le titre de *Képhalographe, nouvel instrument destiné à déterminer la figure et les dimensions du crâne ou de la tête humaine*, je ne crois pas qu'il soit commode à employer en Asie. Le docteur Zschokke d'Aarau a eu l'idée ingénieuse d'appliquer un fil de plomb à la reproduction des courbures du crâne. Il se sert à cet effet d'un fil de 2 millimètres de diamètre assez malléable pour prendre exactement la courbure des différentes parties de la tête contre lesquelles on le presse avec une certaine force. Ayant ainsi donné au fil la forme voulue, on l'enlève sans le déformer, puis on le place sur une feuille de papier contre laquelle on le presse avec une feuille de carton. Si ce plomb est oxydé l'empreinte sera noire, sinon elle sera suffisamment marquée pour pouvoir être repassée exactement à l'encre ou au crayon. Ce moyen est loin de pouvoir fournir des résultats aussi précis que ceux qu'on obtient à l'aide de l'appareil du professeur Lucae; mais il est très-expéditif et peut rendre des services réels aux voyageurs. Parmi les procédés d'une application facile, il ne faut pas oublier le dessin à la silhouette; employé avec les précautions indispensables, il donne d'excellents résultats. Dans l'instruction de M. Broca que je viens de mentionner, on trouvera la description détaillée de beaucoup

d'autres instruments qui paraissent être d'un emploi facile; mais jusqu'à présent la plupart d'entre eux n'ont jamais été appliqués à des investigations faites en voyage, et il est impossible ainsi de se prononcer définitivement sur leur valeur respective pour ce genre de recherches.

Jusqu'à présent on croyait généralement qu'une certaine habilité dans le dessin pouvait remédier à l'insuffisance de la parole érite pour tracer l'image des formes extérieures des représentants d'une nation, et remplacer même les procédés assez compliqués de la préparation des surfaces sensibles à l'action de la lumière; mais si la première partie de cet espoir n'est pas dénuée de fondement, la seconde est un préjugé qu'on ne saurait, selon moi, assez combattre, si l'on tient à cœur les progrès de l'ethnographie.

Un artiste, malgré toute l'étendue de son talent, ne peut presque jamais se défaire de l'influence de sa nationalité sur ses œuvres. Cette qualité insaisissable qui ne cesse d'agir sur la nature de l'homme depuis le berceau jusqu'à la tombe, se traduit dans la reproduction des types étrangers, en dépit de la volonté de l'artiste et même malgré sa conscience. Sans le savoir, et certes sans le vouloir, le plus habile dessinateur communiquera presque toujours à l'extérieur de l'homme qu'il représente quelques traits de sa propre nationalité. On se persuadera facilement de l'exactitude de cette observation en comparant les gravures sur bois des illustrations anglaises, françaises, allemandes et russes. Pour moi, ces dernières paraissent toujours les plus exactes, car l'artiste qui les a faites regardait, pour ainsi dire, les types qu'il dessinait à travers le même milieu national que moi; mais dans l'interprétation française, anglaise et allemande du même sujet, surtout dans celles des artistes anglais, je trouverai une foule de petits détails, de petites nuances, que souvent je ne saurais pas exprimer, mais qui ont pour résultat final de prouver qu'un habitant ou un indigène de la vallée de l'Indus, esquissé par un Anglais, sera pour moi un Anglais pur sang travesti en Indien. Jamais je n'ai été

aussi à même de reconnaître la différence qui existe entre la méthode photographique et les procédés artistiques, pour rendre exactement les types des différentes nations, qu'en examinant les gravures insérées dans le *Voyage de Bellew dans l'Afghanistan*, publié récemment à Londres. Dans cet ouvrage, une seule gravure est faite d'après une photographie; les autres reproduisent des aquarelles. La première représente avec la vérité du miroir les traits d'un montagnard de l'Afghanistan méridional, tandis que les autres sont évidemment des portraits de gentlemen anglais costumés en Kheiberis.

Ici vient se placer nécessairement une autre question fort importante pour le voyageur ethnographe, à savoir, s'il doit formuler son opinion sur les propriétés typiques d'une nationalité étrangère d'après la première impression qu'elle produit sur lui, ou bien s'il doit attendre qu'une étude plus approfondie lui ait révélé tous les détails de ce type. Il semblerait au premier abord qu'il ne peut exister aucun doute à cet égard, et que plus l'étude est circonstanciée, plus son résultat gagnera en précision; néanmoins je ne crois pas qu'il en soit ainsi. Tout voyageur peut se rappeler ses propres impressions à la vue d'une population très-différente de celle qui lui est familière. Si, par exemple, il se trouve pour la première fois de sa vie au milieu des Nègres ou des Kalmouks, il sera embarrassé pendant quelque temps de distinguer les individus de cette population les uns des autres. Leur air de famille est si prononcé, que pour l'œil inaccoutumé il ne présente aucune variation d'un individu à l'autre. Les blancs font le même effet sur les nègres, et les Européens sur les Orientaux. Peu à peu cependant, ce sentiment s'affaiblit, les détails finissent par attirer plus que l'ensemble l'attention de l'observateur, et les grands traits du caractère général du type s'effacent de plus en plus de sa mémoire.

Laissons donc à la parole écrite le soin de fixer les caractères généraux du type, et demandons à la photographie la reproduc-

tion de ses détails et de ses variations qu'aucune langue ne saurait exprimer avec assez de précision. Le seul reproche que l'on pourrait adresser aux procédés héliographiques, c'est qu'ils sont encore impuissants à rendre sensible un élément important de l'homme, la coloration de la peau; mais cette difficulté sérieuse a déjà été heureusement tournée. La Société d'Anthropologie de Paris a adopté une échelle chromatique faite avec beaucoup de soin, et dorénavant il n'y aura qu'à marquer un numéro de cette échelle sur la photographie d'un individu, pour ne pas laisser de doute sur la nuance de sa peau.

L'instrument philologique est beaucoup plus difficile à trouver. Les recueils de mots qu'on croyait infaillibles à une époque où Voltaire disait avec raison des étymologistes, que pour eux « la voyelle ne fait rien, et la consonne fort peu de chose, » ont généralement été insuffisants pour se prononcer sur l'origine d'une langue. Malgré tous les progrès de la philologie, il me semble qu'il serait impossible de recommander au voyageur de porter son attention exclusivement sur certaines parties du discours plutôt que sur d'autres, comme étant ceux des éléments de la langue qui sont plus aptes à garder le cachet de l'origine de l'idiome. La parole humaine est un tout organique qui se développe ou se détériore d'une manière capricieuse, en tant que les lois de ces variations nous sont inconnues, et il est bien à craindre qu'on ne parvienne jamais à les découvrir. Mais, dans tous les cas, cette découverte ne doit pas embarrasser un simple voyageur auquel la science n'assigne que le rôle modeste de collecteur de faits. Il se bornera donc à recueillir autant que possible des textes écrits, et à noter des paroles de chansons, des contes et des proverbes, car ces faits de langue dévoileront beaucoup mieux à un philologue expérimenté tous les secrets d'un idiome, que des échantillons de grammaire ébauchés à la hâte par le voyageur lui-même sur les lieux.

Ainsi, selon moi, si l'ethnographie, appliquée aux races de

l'Asie, a fait jusqu'à présent si peu de progrès, c'est parce qu'en général cette science n'a pas pu diriger les explorateurs vers des buts utiles à son développement. La seconde cause provient de la difficulté d'employer les instruments qu'elle recommandait pour ces recherches; mais à présent que les sciences biologiques et morphologiques, de même que la philologie comparative et l'histoire, sont venues au secours de l'ethnographie, surtout depuis que cette dernière a acquis, dans la photographie, un puissant instrument, elle ne peut tarder à se développer rapidement, et elle s'approchera de plus en plus avec certitude de la solution définitive du problème si controversé et si intéressant pour l'humanité entière, l'unité ou la diversité originaire des races humaines.

CARACTÈRES PHYSIQUES

DE LA RACE IRANIENNE

Nécessité d'admettre l'existence d'une race primitive. — Difficulté d'en retrouver les traces parmi les peuples de race iranienne. — Indications à ce sujet fournies par les plus anciennes traditions de ces peuples. — Le Vendidad, le livre des Rois, l'inscription de l'obélisque de Nimroud. — Traditions des différentes populations établies sur les limites de l'habitation des Iraniens concernant leur origine. — Les habitants de la Transoxiane, les Kafirs Siahapouch, les Beloudjs, les Osséthiens. — Endroit probable de la première formation des Iraniens. — Nécessité d'appuyer ce résultat théorique sur des faits matériels et existant de nos jours. — Ancienneté de l'opinion que les Guèbres sont les restes des anciens Persans. — Observation de don Garcia Figueroa à ce sujet. — Opinion de Chardin. — Critique de cette opinion par Prichard. — Manière erronée de ce savant d'apprécier la valeur ethnographique de bas-reliefs des anciens monuments persans. — Application des études crâniologiques à l'ethnographie. — Opinion de M. Eckert. — Travaux de Retzius sur l'ethnographie asiatique. — Opinion de M. de Baer sur le crâne iranien. — Conformité de cette opinion avec les résultats des mesures du commandant Duhousset. — Tables des valeurs moyennes tirées de ces mesures. — Discussion de ces moyennes. — Crâne persan dans l'antiquité. — Opinion d'Hérodote à ce sujet. — Explication de son étrange assertion sur la nature de la boîte osseuse de ces crânes. — Crânes iraniens et sémitiques d'après les bas-reliefs de Behistan et de Chapour. — Degré de confiance que mérite l'exactitude des artistes persans lorsqu'ils reproduisaient des types des nationalités étrangères. — Résultats fournis par l'examen d'un des bas-reliefs de Behistan. — Caractère du crâne sémitique d'après les pièces conservées au Muséum d'histoire naturelle. — Bas-relief de Chapour. — Récapitulation sommaire des résultats obtenus. — Erreur de Chardin et de ses contemporains sur la cause de l'amélioration du sang des Persans. — Tableau des influences étrangères sur les populations de la Perse depuis Alexandre le Grand jusqu'à nos jours. — Tadjiks et Tats. — Les anciens connaissaient-ils les Tadjiks ? — Les Chinois sont les premiers qui donnent des renseignements positifs sur ces Tadjiks. — Détails sur les Tadjiks d'après les annales

chinoises. — Exactitude des renseignements fournis par les Chinois sur la Perse de l'époque des Sassanides. — Manière erronée d'expliquer l'origine des Tadjiks. — Pourquoi les Tadjiks eux-mêmes prétendent descendre des Arabes. — Notions sur les Tadjiks fournies par Elphinstone, le baron de Meyendorf et le lieutenant Wood. — Mes propres observations sur les Tadjiks. — Caractère physique des Tadjiks. — Les Hératiens et les Djemchidis. — Variation du type persan primitif: chez les Afghans, chez les Beloudjs, chez les Persans occidentaux, chez les Bakhtyaris, les Kurdes, les Nestoriens, les Arméniens, les Osséthiens, les Tats, les Talyches, les Ghilaniens, les Mazandéraniens et les habitants du Khorassan. — Renseignements des auteurs anciens et des auteurs arabes du moyen âge sur l'ethnographie persane. — Tableau ethnographique de la Perse extrait de l'ouvrage d'Istakhri. — Stabilité du type persan.— Hypothèse pour expliquer cette stabilité. — Longueur de la vie chez les peuples de race iranienne. — Conclusion. — Note A.

Quelles que soient les convictions que l'on puisse avoir sur la fixité de l'espèce dans les règnes végétal et animal, l'application absolue de ce principe à l'homme me paraît impossible. L'homme possède le don de garder les traditions de son passé, et presque partout où l'ethnographe a sérieusement cherché à se renseigner sur le développement d'une race, il a été forcément amené à reconnaître l'existence d'une race sauvage, naturelle ou primitive, qui, en se transformant sous l'influence d'actions diverses, a pris la forme de la majorité de ses représentants, considérés dans un moment donné.

Dans les sociétés nouvelles qui sont écloses, pour ainsi dire, sous le regard de témoins attentifs, la recherche de leur origine généalogique ne présente pas beaucoup de difficultés. Ainsi personne ne sera embarrassé de retrouver le type primitif des Turcs, fondateurs de l'empire des sultans, dans les populations de même race existant à l'état de nature à l'est de la Caspienne. Venus avec les Seldjoukides dans les provinces occidentales de l'ancienne Perse, ils se sont peu à peu répandus à travers l'Asie Mineure vers l'ouest. Mais pour un pays comme la Perse, qui compte presque autant d'années d'existence que les plus anciens souvenirs de l'humanité, qui a été si souvent bouleversé radicalement par

de puissantes révolutions sociales, la tâche de retrouver l'endroit où l'on doit chercher le type primitif de ses habitants est bien plus difficile, même elle peut paraître impossible.

Dans beaucoup de phénomènes physiques, le point exact de leur origine ne nous est indiqué que par des directions qui y conduisent de tous les côtés, sans que jamais nous puissions espérer déterminer avec précision leur intersection commune. La recherche du berceau d'une nation, et surtout celle de l'origine de la race iranienne, nous présente absolument les mêmes particularités. Nous savons que le point culminant du vieux monde, l'Himâlaya, nourrissant les fleuves principaux qui portent la vie dans la direction des quatre points cardinaux du continent asiatique, sépare aussi quatre nationalités très-différentes, les Chinois à l'est, les Touraniens au nord, les Indiens au sud, les Persans ou Iraniens à l'ouest. Grâce aux savantes recherches de Schlegel, Ritter, Lassen, Vivien de Saint-Martin et autres, nous savons, de plus, que les anciennes traditions de quelques-unes de ces nations nous portent à placer leur berceau dans la haute Asie, et que la communauté d'origine des Aryens de l'Iran et des Hindous est un fait acquis à la science. Nous ne reviendrons pas sur les preuves de ces résultats, et nous les considérerons comme des bases de nos recherches ultérieures.

Tout intéressante que puisse être la découverte de l'origine commune de ces races, la monographie ethnographique d'une de leurs branches ne peut commencer qu'à l'époque et à l'endroit où cette dernière a laissé des traces certaines de son existence, c'est-à-dire là où commence son histoire sinon écrite, du moins traditionnelle. Or, comme je ne me propose pas d'exposer l'ethnographie de la race aryenne en général, mais exclusivement celle de son rameau iranien, il est naturel que je cherche à retrouver son berceau non à l'endroit de l'origine probable des Aryens, où les Iraniens proprement dits ont laissé peu de traces, mais dans les pays où ils se trouvent en majorité actuellement, comme ils l'étaient dans les temps

les plus reculés de leur histoire. Je chercherai donc à placer cette origine sur les confins de la Perse, en me guidant à la lueur des plus anciennes traditions du pays, le premier chapitre du Vendidad et le poëme de Firdousi. Il suffit de nommer ces deux sources d'informations, pour dévoiler toute la faiblesse des secours que l'ethnographie peut espérer y trouver.

Le Vendidad nous conserve des échos d'une époque très-éloignée, où rien ne nous indique même que la race iranienne se soit déjà constituée comme telle, après avoir éliminé de son sein les éléments hétérogènes qui ont suffi pour former presque toutes les populations primitives de l'Europe. Firdousi, au contraire, nous a conservé quelques extraits des traditions, anciennes il est vrai, mais recueillies à une époque où la nationalité iranienne a déjà subi une série de transformations radicales, et qui devaient nécessairement avoir laissé des traces plus ou moins profondes sur la forme et le contenu des souvenirs de son passé. Ainsi il serait bien téméraire de rechercher dans ces deux sources autre chose que l'indication de l'origine de la nation iranienne; quant à cette dernière, je crois qu'on a le droit de la leur demander. Car si un document d'une antiquité indubitable, d'après quelques-uns antérieur même à l'origine de la nation iranienne proprement dite, et un autre bien postérieur à cette origine, mais basé aussi sur des traditions d'une époque très-reculée, nous dirigent vers un point commun, nous pouvons considérer cette direction comme ayant une réalité très-probable.

Le premier faraghard du Vendidad, assez longtemps décoré du titre pompeux de « première page de l'histoire des nations indo-germaniques », de « premier itinéraire de leurs migrations », etc., a été réduit par les critiques judicieuses de MM. Kiepert, Spiegel et Bréal à de plus modestes proportions. C'est un recueil religieux d'une haute antiquité, qui ne peut et ne doit avoir rien de commun avec une narration historique; mais comme il est incontestable qu'il contient la mention des noms géographiques, ces derniers

nous indiquent les parties de la terre connues à ses auteurs. Cette liste de localités, considérée par M. Bréal comme essentiellement fabuleuse, ce qui me paraît peu probable, a été dans ces derniers temps si souvent analysée, traduite et réformée, que je sortirais du cadre de mon travail si j'entrais dans les détails de l'histoire de cette question ; aussi je me contenterai d'énoncer les derniers résultats auxquels on s'est arrêté dans cette matière, et je prendrai pour guide l'importante communication faite par M. Spiegel à l'Académie des sciences de Munich, dans sa séance du 5 mars 1859, sous le titre : *Das erste capitel des Vendidad.*

Le Vendidad fait mention de seize localités : 1° l'Airyana Vaedja, de la bonne création ; 2° Gau, qui renferme Çoughdha (d'après Haug), ou habitation de Çughdha (d'après Spiegel) ; 3° Mourou ; 4° Bakhdhi ; 5° Niçayâ ; 6° Harôyou ; 7° Vaekereta, qui renferme Doujak (d'après Haug), ou habitation de Doujak (d'après Spiegel) ; 8° Urva ; 9° Khnénta, qui renferme Vehrkâna (d'après Haug), ou habitation de Vehrkâna (d'après Spiegel) ; 10° Haraqaïti ; 11° Haetumant ; 12° Ragha ; 13° Tchakhra ; 14° Varena, aux quatre angles ; 15° Hapta Hindou ; 16° l'est de Ragha (d'après Spiegel), l'ouest de Ranha (d'après Bréal). Le premier de ces endroits est déclaré fabuleux par M. Spiegel ; le deuxième, d'après Burnouf, est le fleuve Polytimetus des anciens ; le troisième est Merw ; le quatrième est Balkh d'après M. Spiegel, et Badghis d'après mon opinion, conforme à celle que Burnouf était très-porté à admettre ; le cinquième, Niça, d'après Kiepert et Spiegel, la Niséa de Ptolémée ; le sixième, Hérat ; le septième, Kaboulistan ; le huitième, inconnu ; le neuvième, Hyrcania, d'après Spiegel ; le dixième, Arachosie ; le onzième, l'Hetmend ; le douzième, Rey ; le treizième, Karkh, ville du Khorassan ; le quatorzième, Verek, village situé au pied du Démavend ; le quinzième, Inde ; le seizième, Jaxartes (1).

(1) Depuis que j'ai écrit ces lignes, M. Ferdinand Justi a publié son important ouvrage intitulé : *Handbuch der Zendsprache*, couronné par l'Institut, où tous ces termes géographiques sont examinés avec beaucoup de détails. Cette dernière révision de la

Qu'on adopte l'une ou l'autre de ces interprétations, il n'en est pas moins clair que la plus grande partie des noms de lieux mentionnés dans ce chapitre du Vendidad se rapporte à l'orient de la Perse. Ce fait est assez naturel, car nous savons que la religion de Zoroastre n'a pas eu de succès dans la patrie de son auteur, la Perse occidentale, et qu'elle n'a été développée par le prophète et adoptée par le peuple comme loi divine, que dans l'ancienne Bactriane; mais, dans tous les cas, il montre aussi que dans ces temps les Iraniens orientaux étaient plus avancés que leurs compatriotes de l'ouest, ayant fondé plus de centres de population.

Le livre de Firdousi est un impérissable monument de la Perse; il est en même temps en quelque sorte un complément du Zendavesta, car plusieurs légendes rapportées dans le poëme en détail, ne sont indiquées dans l'ouvrage religieux que par des allusions plus ou moins claires. Telle est, par exemple, la tradition de Djemchid, le *Yimo Kchaeto* du texte zend, représentant de l'époque de la première organisation civile et politique des peuples de la race iranienne et de l'âge d'or de son passé, ou le *Noé aryen*, d'après M. Kossowicz. (Voy. Roth, *Die Sage von Dschemschid*, *Zeitschr. der D. Morg. Gesellsch*, t. IV, 1850, 417-433, et Kossowicz, *Decem send. excerpta*, p. 141 et suiv.) Mais sans vouloir attribuer à ce recueil de souvenirs des premiers siècles de l'existence de la race iranienne une valeur véritablement historique, sans partager l'espoir de ceux qui croyaient pouvoir faire entrer, à l'aide de la critique, l'épopée dans les cadres étroits de la chronologie, il me semble nécessaire d'attirer l'attention du lecteur sur l'immense différence qui existe entre la somme des traditions connues du

géographie du Zendavesta ne change rien dans les conclusions que j'ai cru pouvoir en tirer; néanmoins il me semble utile de citer les endroits du livre de M. Justi qui s'y rapportent. Ils sont ainsi qu'il suit: 1° page 259, col. 1; 2° page 103, col. 2; 3° page 235, col. 1; 4° page 213, col. 2; 5° page 173, col. 1; 6° page 321, col. 2; 7° page 259, col. 1; 8° page 66, col. 1; 9° page 91, col. 1; 10° page 321, col. 2; 11° page 312, col. 2; 12° page 251, col. 2; 13° page 107, col. 2; 14° page 270, col. 1; 15° page 325, col. 1; 16° page 151, col. 2. Les nos 1, 2, etc., indiquent les localités mentionnées dans le Vendidad.

Zendavesta et celle rapportée dans le livre des Rois. Déjà M. Spiegel a très-judicieusement observé que le héros principal du poëme, Roustem, semble être parfaitement inconnu à l'auteur du livre religieux. Son nom, qui brille d'un éclat si intense dans le poëme, n'est même pas mentionné dans l'œuvre de Zoroastre, qui connaît pourtant Sam et Zal, mais surtout le premier de ces héros. Or, si nous prenons en considération que le poëme s'arrête presque à l'époque de l'apparition du prophète, au moment où le pouvoir des génies cesse d'intervenir sous forme palpable dans les affaires de l'humanité, n'avons-nous pas le droit de supposer que le poëte, voulant terminer son épopée par un événement aussi important, l'a placé après la période héroïque de son passé, dont Roustem est le vrai représentant, tandis qu'en réalité ce premier effort du génie iranien semble devoir être reculé vers la limite qui sépare cette période de hauts faits de la période mythologique du passé persan? Quoi qu'il en soit, pour nous l'essentiel est de constater que les traditions de ces deux périodes se rapportent presque exclusivement à la Perse orientale. L'occident de l'empire n'y joue qu'un rôle secondaire, et l'antagonisme des Iraniens et des Sémites y est bien moins relevé que la lutte avec les populations du nord, et notamment avec Afrassiab, le représentant par excellence de la race turque (1). Nous ne voulons pas dire que l'occident de l'Iran ait complétement manqué de traditions. Féridoun, le Thraêtaona zend (voy. Justi, p. 138, col. 2), prototype mythologique de Cyrus, accomplit ces hauts faits près du Démavend; et du temps d'Hérodote on avait encore quatre versions différentes de la vie de Cyrus (liv. Ier, xcv). Mais cette dernière grande figure du passé iranien, si chère aux souvenirs de la nation par ses triomphes sur

(1) La haine entre les Persans et les Turcs existe jusqu'à nos jours; et d'après l'excellent mémoire du général Briggs, *On the aboriginal race of India* (*Journ. of the R. Asiatic Soc.*, t. XIV, p. 304), nous savons que la lutte de la race aryenne avec des peuples d'origine scythique a été tout aussi intense dans l'Inde qu'au nord de la Perse. Mais elle a été plus profitable aux Aryens dans les vallées du Gange et de l'Indus, car là ils réduisirent les premiers occupants à l'esclavage et devinrent maîtres du pays.

les Sémites, appartient à une époque déjà presque historique, et, dans tous les cas, beaucoup plus éloignée du berceau de la race que celle des héros de la tradition orientale.

Ainsi les indications géographiques des plus anciennes traditions persanes nous permettent de supposer que le berceau de la nation doit être cherché plutôt à l'orient qu'à l'occident du territoire qu'elle occupe, mais elles ne nous fournissent aucun indice sur la partie précise du vaste pays où elles nous ont conduits. Pour le circonscrire autant que possible, nous devons recourir à d'autres sources d'informations, notamment aux notions possédées par les peuples qui forment la limite orientale de la race persane, concernant leur origine, ou plutôt concernant la direction qu'ils ont suivie pour venir s'établir dans les localités où les a trouvés l'histoire. Merw et Balkh, deux villes très-anciennes de la frontière septentrionale du Khorassan, d'après une tradition recueillie par Istakhry, ont été fondées, par Tahmouraz; donc par des populations venues du sud et de l'ouest. Beikend, le premier endroit habité dans la Soghdiane, a été construit, d'après Narchakhi, par des gens venus de l'ouest, qui fondèrent ensuite Boukhara et d'autres villes en se dirigeant de l'ouest à l'est. Les Djemchidis, comme nous l'avons déjà mentionné dans la première partie de ce mémoire, ont gardé le souvenir de leur origine séistanienne. Lassen a démontré, avec l'évidence qui accompagne toujours ses recherches profondément érudites, que jusqu'au temps des Ghaznévides la population indienne était très-rapprochée de la frontière orientale du Séistan. Quant aux Kafirs Siahapouch, dont la langue présente quelques rapports avec le persan, et dont on ne connaît ni l'origine ni l'époque d'installation dans le pays qu'ils occupent, voilà ce que nous lisons dans un petit mémoire, fort intéressant, du missionnaire Trump, publié dans le tome XIX (1862) du *Journal asiatique de Londres*, p. 3 : « Les voyageurs ont si souvent rapporté que les Kafirs ont plus ou » moins l'aspect européen, que j'étais porté moi-même à l'ad-

» mettre. Mais j'ai été complétement désappointé à ce sujet : ils » n'ont ni des yeux bleus, ni des cheveux blonds, comme la race » saxonne, ni une peau de couleur blanche. Ils étaient, sous tous » les rapports, semblables aux natifs de l'Inde septentrionale. » Leur teint est basané, leurs cheveux et leurs yeux sont noirs; » leur visage seulement était plus rougeâtre, ce qui s'explique » tout naturellement par leur habitude de prendre beaucoup de » vin. Le colonel Edwards leur a demandé ce qu'ils voulaient » qu'on leur donnât à boire et à manger, et ils répondirent : Une » outre de vin par jour. On peut affirmer positivement que » leur extérieur trahit une origine indienne; si on les habil- » lait en costumes indiens, il serait impossible de les distinguer » de leurs compatriotes des plaines. » Plus loin, M. Trump donne les noms des trois Kafirs qu'il a examinés, ce sont Gara, Loula et Bara, et il dit qu'ils appellent leur pays natal *Wumasthan*, ce qu'on traduirait en persan par *Kouhistan* « ou pays des montagnes ». Il dit aussi que les échantillons de la langue des Kafirs, donnés par M. Burnes d'après les indications d'un jeune homme, soi-disant de cette nation, attaché à son service, n'appartiennent pas à la langue des Kafirs, mais qu'ils représentent le vocabulaire d'un des nombreux dialectes parlés dans l'Himâlaya. Beaucoup plus au nord-ouest nous trouvons un peuple qui, d'après les spécimens de sa langue que j'ai recueillis à Boukhara, est indubitablement d'origine persane. Je veux parler des Wakhanis, qu'Ahmed Chah Nakchbendi, voyageur kachmirien de la première moitié de ce siècle (voy. *Journ. of R. Asiatic Soc.*, t. XIX, p. 382), a vu dans les montagnes du village de Khalastan, à trois jours de marche de Yarkend. Le lieutenant Wood est le seul Européen, après Marco Polo, qui ait visité ce peuple dans sa patrie. Nous donnerons plus tard les maigres renseignements qu'il nous fournit sur cette tribu; si je la mentionne ici, c'est uniquement pour n'oublier aucune des populations de race iranienne qui vivent dans les parties orientales du pays où l'histoire a surpris les premiers signes de la vie des Aryens de la Perse.

Ainsi l'ensemble des notions que nous possédons sur la Perse orientale nous porte à croire que la nationalité iranienne s'est répandue vers le nord et l'orient des pays qui forment maintenant les territoires de Hérat et du Séistan. Vers le sud, l'expansion iranienne n'a jamais été très-considérable. La Gédrosie des anciens, le Beloudjistan actuel, a toujours été un terrain neutre, essentiellement propre, par le caractère inhospitalier des montagnes et des déserts qui séparent les unes des autres ses parties habitables, à donner refuge aux émigrés de toutes les nations voisines; et nous verrons plus loin que sa population actuelle est composée en partie d'éléments arabes et persans, mais surtout d'éléments turcs.

Examinons maintenant la partie occidentale du territoire iranien. Les plaines immenses du sud-ouest de la Perse, dénuées de tout cours d'eau considérable, éloignées des nations indiennes congénères des Persans, et voisines d'une nationalité araméenne puissante qui s'est efforcée de tout temps d'établir sa supériorité sur les peuples de race iranienne, n'ont certainement pas pu lui servir de première habitation. Tout en étant peu enclin à puiser mes renseignements ethnographiques dans des inscriptions cunéiformes assyriennes, tant par l'incertitude de la chronologie des faits relatés dans ces annales lapidaires que par les doutes qu'on a émis sur la valeur phonétique des caractères de cette écriture, je crois devoir dire que le texte de l'inscription de l'obélisque de Nimroud, monument conservé au *British Museum* et traduit par le général Rawlinson dans le tome XIX du *Journal de la Société asiatique de Londres*, corrobore en quelque sorte mes déductions à priori. Après avoir donné, page 442 dudit volume, la traduction des événements de la vingt-quatrième année du règne de Temenbar II, fils de Sardanapale, le savant traducteur dit dans une note : « Les » détails géographiques contenus dans ce passage me font croire » que l'émigration des tribus persanes, au moment de leur pre- » mière rencontre avec les Assyriens, n'a pas encore pris une » direction méridionale en deçà de l'Oxus, ou que dans tous

» les cas elle n'a pas atteint la Perse proprement dite. » En effet, dans le passage de l'inscription qui a donné lieu à cette note, nous voyons le roi passer le Zab, traverser le pays de Kharkor, que M. Rawlinson identifie avec l'Arménie, entrer dans la contrée des Aryens, et enfin dans le pays des Perses, dont les vingt-sept rois lui payent le tribut. Le savant général croit devoir rapporter les monuments de Nimroud au XIIe ou au XIIIe siècle avant Jésus-Christ (p. 421); et plus loin (p. 443) il croit même que l'inscription de Temenbar II est contemporaine de l'époque où a été composé le premier faraghard du Vendidad. Sans partager cette dernière opinion, sans croire même qu'on a le droit, d'après l'ensemble des faits connus jusqu'à présent, de pouvoir préciser la date de ce monument à cent ans près, ni de placer le théâtre de la rencontre des troupes de Temenbar et des Perses dans la Transoxiane, je suis sûr que M. Rawlinson est dans le vrai, quand il affirme que « les marbres de Nimroud sont d'une haute antiquité, beau- » coup plus reculée que l'époque historique de l'empire assyrien » à laquelle on voulait les rapporter. » Comme dernière preuve de l'arrivée comparativement tardive des Perses proprement dits à l'ouest, je ferai remarquer qu'on n'en fait aucune mention dans le chapitre X de la Genèse, véritable liste ethnographique des peuples connus des Hébreux. La seule nationalité de race iranienne dont ce livre nous parle est celle des Mèdes, si l'on peut traduire ainsi les *Mdi* que Moïse place après les *Mgug* et avant les *Iun*. La partie montagneuse du littoral méridional de la Caspienne jusqu'au Démavend, coupée par des vallées profondes et boisées, permettrait plutôt d'y placer le berceau de la nation; mais, quoique sans aucun doute cette contrée ait été habitée, depuis des temps immémoriaux, par un peuple d'origine commune avec les populations de la Perse orientale, elle répondrait peu à ce but, soit par suite de son éloignement de l'Inde, soit surtout par le caractère spécial de sa nature, si différent de la configuration des pays occupés par la majorité de la race iranienne.

Il me reste encore à parler des Osséthiens qui s'appellent eux-mêmes *Iron*, et dont l'origine iranienne n'est pas mise en doute, surtout depuis que M. Sjœgren a publié ses savantes recherches sur leur idiome. On ne connaît rien sur l'époque de leur arrivée dans les hautes vallées du Caucase qu'ils occupent actuellement; tout ce que l'on peut dire de positif, c'est qu'ils y sont installés depuis la naissance du mythe de Prométhée, créé par eux et religieusement conservé sous le nom de Caraman jusqu'à nos jours, dans toute sa vigueur primitive. Malgré l'ancienneté évidente de leur présence au milieu des solitudes neigeuses du Caucase, personne, j'espère, n'aura l'idée de placer parmi eux le berceau de la race iranienne. Cette hypothèse présenterait trop de difficultés pour expliquer les autres phénomènes de la vie des peuples de cette race. Leur existence isolée à la limite nord-ouest de l'habitation de la nationalité persane, très-loin du centre de la formation du noyau principal de la race, ne doit pas nous étonner; nous aurons l'occasion de revenir sur un fait constant de l'ethnographie iranienne, l'extrême symétrie de la formation des races transitoires qui séparent les Iraniens pur sang de leurs voisins. L'est et l'ouest du territoire occupé par la race que nous examinons, offrent, sous le point de vue ethnologique, des analogies frappantes que je tâcherai de relever plus loin, en me bornant à observer, pour le moment, que les Osséthiens, à l'ouest, présentent un phénomène ethnographique identique avec celui de l'existence des Vakhanis à l'est. Tous les deux indiquent les limites que la race iranienne, ethnographiquement parlant, n'a jamais dépassées, quoique la conquête ait conduit les Perses en Egypte et en Grèce d'un côté, et aux Indes de l'autre.

Ainsi nous sommes forcé de considérer les vallées fertiles situées entre l'Hindoukouch, la chaîne de Poughman et du Kouhi-Baba, de même que les plaines de Hérat, du Séistan et du Kirman, comme le théâtre de la première activité de la race iranienne, comme un territoire où les Persans sont de vrais aborigènes, et

où, par conséquent, on peut espérer trouver le type primitif de cette race.

Quelque probable que me paraisse le résultat que je viens d'obtenir, il ne pourra être définitivement accepté comme certain qu'après avoir subi l'épreuve de l'application à des faits existants. Ainsi, en premier lieu, il s'agit de résoudre la question suivante : Les populations de la Perse orientale nous présentent-elles des types distincts et dont l'ensemble nous donne le droit de chercher parmi elles la souche primitive et fondamentale de la race iranienne? L'observation que les Persans orientaux représentent mieux les types des anciens Perses que les habitants des provinces occidentales de l'Iran, n'est pas très-ancienne. Les Grecs, jusqu'au temps d'Alexandre, n'avaient que peu de contact avec les habitants des provinces orientales de la Perse. Dans les troupes de Xerxès, il y avait des habitants de l'Ariane, de la Margiane, de la Bactriane et de la Drangiane; mais leurs rapports avec les Européens étaient de nature à ne pas engager ces derniers à les étudier sous le point de vue ethnographique. Quant aux historiens d'Alexandre, on sait qu'ils nous ont laissé, en général, peu de détails sur les populations vaincues par l'illustre conquérant macédonien. La plus ancienne mention de cette différence me paraît être celle de don Garcia Silva Figueroa, gentilhomme castillan, envoyé par le roi d'Espagne, en 1614, à la cour de Chah Abbas I, et revenu dans sa patrie en 1624. Il resta en Perse depuis le 12 octobre 1617 jusqu'au 19 octobre 1618, et quoique ignorant la langue du pays, il en rapporta des observations exactes et curieuses. Je ne connais cet ouvrage, publié en espagnol, que par la traduction française faite par M. de Wicqfort, et imprimée chez Louis Billaine, à Paris en 1657, petit in-4° (306 pages et une table générale des matières). Voici ce que nous y lisons pages 176 et 178 : « Et dautant que nous » n'auons pas encore parlé de ces Gaores, qui veut dire en langue » Turque et Persane, gens sans loy ou payens, il semble à propos » de faire icy vne petite digression à leur suiet, deuant que de

» parler des autres particularitez de la ville d'Ispahan. Il est » certain que ces gens sont des restes des anciens et premiers » habitans de Perse, laquelle ayant été occupée et dominée pen- » dant plusieurs siècles, avec les autres prouinces d'Asie, sujettes » à sa monarchie, premièrement par les Arabes, et ensuite par » les Turcs et par les Tartares, il se fit vn grand changement en » la langue, aux habits, et en la façon de viure, ainsi que cela se » voit aujourd'huy euidemment, puisque l'on y voit à peine le » moindre vestige de leur première grandeur ce qui est d'autant » plus vray semblable, qu'il est certain que la Perse a esté occupée » et assujettie par les plus grossieres et les plus barbares nations » de la terre, et que les subjets et les vaincus imitent aussi-tost » leurs princes et leurs conquerants, aux choses que nous venons » de dire, encore que leur première façon de vivre soit honneste » et civile, et l'autre grossiere, barbare et brutale. Ce qui se voit » euidemment en Italie, en France et en Espagne, ou dans le » dernier déclin de l'empire Romain, les Goths, les Vandales, les » Alains, les Francs et les Lombards ont effacé tout ce que les » Romains auoient eu de beau et de bon tant au fait de la guerre, » qu'aux lettres, et qui auoit porté leur gloire iusqu'au bout du » monde. La mesme chose est aussi arriuée à la Perse, et aux » peuples de ces quartiers ; puis que ceux qui ont voyagé, et qui » ont eu soin d'en obseruer toutes les particularitez, ont raison » de douter si jamais elle a eu ce lustre, cette politesse et cette » grandeur, que toute l'antiquité luy donne. Ceux d'entre les » Persans, qui sont les moins accommodez, retiennent tousiours » quelque chose de leur premiere pauureté et misere ; et ainsi en » la partie la plus orientale de la Perse, et en la province de » Kerman, qui luy est frontiere vers l'orient, il est demeuré plu- » sieurs de ces anciens et véritables Persans, lesquels, quoy qu'ils » se soient meslez auec les autres, et qu'en s'vnissant avec les » vainqueurs, ils n'ayent fait qu'vn peuple, n'ont pas laissé de

» retenir constamment leur première façon de vivre, leurs habits » et leur religion (1). »

J'ai rapporté ce passage en entier parce qu'il me semble être peu connu, et que Buffon, Gibbon, Ouseley, Prichard et d'autres qui traitent le même sujet ne citent que Chardin, qui a fait deux voyages en Perse, et tous les deux postérieurs à celui de Figueroa; le premier ayant eu lieu entre 1664 et 1670, et le second entre 1671 et 1677. L'illustre voyageur français dit, tome II, chap. vi, intitulé *Du naturel des Persans*, *leurs mœurs et leurs coutumes* (p. 34, édit. d'Amsterdam, 1711, impr. chez Jean-Louis Delorme): « Le *sang de Perse* est naturellement grossier, cela se voit aux » Guèbres qui sont le reste des anciens Persans; ils sont *laids, mal* » *faits, pesants,* ayant la *peau rude* et *le teint coloré;* cela se voit » aussi dans les provinces les plus proches de l'Inde où les habi- » tans ne sont guère moins *mal faits* que les *Guèbres*, parce qu'ils » ne s'allient qu'entre eux; mais dans le reste du royaume il est » présentement devenu fort beau par le mélange du sang *géorgien* » et *circassien* qui est assurément le peuple du monde où la nature » forme *les plus belles personnes*. » Plus loin (même page) il ajoute : « Sans le mélange dont je viens de parler, les gens de qualité de » Perse seraient les plus laids hommes du monde, car ils sont » originaires de ces pays entre la mer *Caspienne* et la *Chine* qu'on » appelle la Tartarie, dont les habitants sont les plus *laids* des » hommes de l'Asie, sont *petits* et *gros*, ont les yeux et le nez à la » *chinoise*, les visages *plats* et *larges* et le teint mêlé de *jaune* et de » *noir* fort désagréable. » Un contemporain de Chardin, Labrosse, connu sous le nom de Pater Angelus, dans son *Gazophylacium linguæ Persarum*, publié à Amsterdam en 1684, deux ans avant la première édition du *Voyage* de Chardin, qui fut imprimé pour la première fois à Londres chez Moses Pitt, en 1686, s'exprime encore plus positivement à ce sujet, car il dit, dans l'article *Géorgiens*

(1) Pietro della Valle, qui a été en Perse en même temps que Figueroa, dit aussi (p. 105, 106 de la trad. franç. de 1663) : « Ces hommes-là (les Gaures), presque comme les Persans d'aujourd'hui, sont de taille un peu grossière. »

(p. 186.): « Cette nation n'a d'autre belle qualité que la prestance » et la beauté du corps ; c'est pour cela que bien que, chrétiens du » rite Grec ou Arménien, l'on en conduit une infinité d'esclaves » de l'un et de l'autre sexe en Perse et en Turquie : et de là pro- » vient la beauté des Persans d'aprésent, mais l'on peut voir leur » ancienne figure dans la personne des (Gaures) adorateurs du » feu, qui ne sont guère moins laids que des singes.» L'exagération de cette observation a été justement relevée par M. Ouseley, dans le tome III de son *Voyage*, page 355, note 13; mais les critiques adressées par M. Prichard, dans son *Natural History of Man* (1843, p. 171), me paraissent beaucoup moins fondées; et comme le nom de ce savant jouit jusqu'à présent d'une grande autorité, je crois devoir citer son opinion :

« La plus grande partie de la Perse est occupée par des peu- » ples à demi nomades qui parcourent le pays, vivant sous des » tentes et cultivant la terre à l'aide de leurs esclaves et de leurs » serviteurs : ce sont les Iliyats ou tribus. Une très-grande partie » d'entre eux ne sont pas de race persane; quelques-uns sont Turcs, » d'autres appartiennent à des hordes Mongholes ou Afghanes, » quelques-uns enfin sont des peuples d'origine incertaine. Les » villes et leurs environs sont occupés par des représentants de » la vraie race persane, que partout on appelle Tadjiks et non » pas Persans. Les Tadjiks sont à la vérité un peuple très-connu et » très-répandu en Orient. Ils habitent non-seulement dans les » villes de la Perse, mais aussi dans celles de la Transoxiane et de » toutes les contrées soumises aux Tatares Uzbeks. Quelques-uns » prétendent qu'ils s'étendent jusqu'aux confins de la Chine, ou » au moins jusqu'au Tibet. Sir John Chardin, le plus célèbre de » tous les voyageurs en Perse, s'est fait une idée que l'ancienne » race persane était laide et mal douée, semblable aux Monghols, » et que la beauté du type, si commun parmi les Persans mo- » dernes, est chez eux un héritage des concubines circassiennes » et géorgiennes. Il est probable qu'il s'est formé cette opinion

» d'après les Hiyats qu'il a confondus avec des Persans. » Puis, ayant cité, en original, le passage de Chardin que nous venons de transcrire, il continue : « Rien ne peut être plus éloigné de la » vérité que la conjecture du digne et vieux voyageur. Il a été » contredit par S. W. Ouseley, qui a démontré que tous les auteurs » anciens qui avaient l'occasion de toucher ce sujet parlent una- » nimement des Persans et des Mèdes comme d'une race remar- » quablement bien faite et belle. Ils disent que ces peuples excel- » laient κάλλει καὶ μεγέθει, en beauté et en conformation, et Ammien » Marcellin parle de la Perse comme d'une contrée « *ubi fœmina-* » *rum pulchritudo excellit* ». Nous trouvons une confirmation par- » faite, et qui ne laisse rien à désirer sous le rapport de l'évidence, » dans les nombreuses sculptures des monuments persans d'Is- » takhr et de Hamadan, ou de Persépolis et d'Ecbatane, et dans » d'autres localités. Les figures n'ont pas précisément une forme » grecque, car elle a quelque chose de particulier, mais elles sont » nobles et dignes ; et si l'expression n'est pas pleine de vie et » de génie, elle est tout au moins intelligente et indique des êtres » qui réfléchissent. La formation de la tête est entièrement indo- » européenne, et n'a rien qui rappelle les Tatares et les Monghols. » La figure ci-jointe présente un spécimen exact de l'ancienne » physionomie médo-persane. C'est une gravure donnée par » M. Morier comme échantillon du type des figures reproduites » sur tous les restes de l'ancienne sculpture persane.

» Les Tadjiks modernes, ou les Persans proprement dits, » appelés par les Turcs *Kyzilbachs*, sont très-connus comme un » peuple remarquablement beau, ayant des traits réguliers, des » faces longues et ovales, des sourcils noirs et bien dessinés, et de » grands yeux noirs semblables à ceux d'une gazelle, ce qui, parmi » les Orientaux, est considéré comme la plus grande beauté.

» Il y a plusieurs races, habitant les contrées situées vers les » limites de l'ancien Iran, qui n'appartiennent pas aux Persans » proprement dits, mais qui sont plus rapprochées de ces der-

» niens que d'aucune autre grande nation de l'Asie. Je crois qu'il » faut les rapporter à la nation aryenne. Ce sont les Afghans, les » Kurdes, les Beloudjs, les Brahouis, les Haikans ou Arméniens, » et enfin les Ossétbiens. »

Malgré tout mon respect pour les grands services rendus par Prichard à l'ethnographie, je ne puis cacher que, dans ce passage de son ouvrage, il fait preuve d'une légèreté inconcevable et qui, heureusement, lui est peu habituelle. Je ne parlerai pas de l'inexactitude de ses observations préliminaires, telles que : « La plus » grande partie de la population est à demi nomade ; les Tadjiks » occupent les villes de la Persé ; les Turcs leur donnent le nom de » Kyzilbachs, etc. » ; mais je m'arrêterai surtout aux observations qu'il adresse à Chardin. Je commencerai par faire remarquer que, quoiqu'il le cite textuellement, il est évident qu'il ne l'a pas compris, car : 1° Il dit que Chardin a confondu les anciens Persans avec quelques Iliyats, ce qui serait impossible s'il avait bien saisi le sens du passage qu'il cite, et où Chardin parle *exclusivement* des Guèbres et des habitants des provinces de la Perse les plus proches de l'Inde. 2° Prichard affirme que Chardin prétend que l'ancienne race persane ressemblait aux Monghols, tandis que Chardin ne parle que de *gens de qualité*, c'est-à-dire de la cour, qui, de son temps, a été principalement composée de Turcs, chefs des tribus du nord de la Perse, qui ont les premiers reconnu la royauté des Séfévides. Prichard est aussi inexact en disant que Chardin est contredit (*contradicted*) par M. Ouseley ; loin de là, le voyageur anglais dit dans la note que j'ai citée : « *Chardin has given a more » just, yet in my opinion not sufficiently favourable account, of their » (the Gabrs) personal appearance.* » C'est-à-dire : « Chardin est » plus juste en parlant de leur extérieur, quoique lui aussi, selon » mon opinion, ne s'exprime pas d'une manière suffisamment » favorable au sujet de leurs traits. » Dans le texte de l'ouvrage, nous lisons : « Je ne puis pas affirmer, mais nous pouvons supposer avec raison que leurs ancêtres (des Guèbres) étaient généralement

beaux. » Je n'aurais pas attaché tant d'importance à relever les légères inadvertances d'un savant aussi distingué que Prichard, s'il s'était arrêté à cela; mais je considère comme préjudiciable à la science l'argument qu'il déclare victorieux contre l'exacte observation de Chardin, et qu'il prétend trouver dans les sculptures des monuments anciens de la Perse. Cette objection, très-sérieuse, sans le moindre doute, si elle était exacte, ne me paraît pas telle, et voici mes raisons:

Déjà la mention de Hamadan ou d'Ecbatane parmi les endroits qui contiennent des monuments de l'ancienne Perse « *avec de nombreuses sculptures* », montre que Prichard a écrit ce passage à la hâte, se guidant par quelques vagues souvenirs de ses lectures étendues, car précisément à Hamadan *il n'y a pas une seule sculpture* de figure humaine sur les monuments des temps anciens. J'en parle *de visu*, étant resté plusieurs semaines dans cette ville, spécialement pour l'étudier sous le rapport archéologique. Puis, il cite une figure quelconque qu'il suppose bien représenter le type médo-persan, sans expliquer, d'aucune façon, pourquoi il y reconnaît un portait si fidèle d'une race mixte si peu connue. Il ne fait pas non plus attention à ce que la plupart des figures sculptées sur les monuments des Achéménides et des Sassanides représentent des Persans occidentaux; car ce n'est qu'à l'occident de la Perse qu'on trouve ces monuments. Par conséquent, envisagées sous un point de vue général, ces sculptures ne peuvent rien prouver contre Chardin, qui ne parle que des populations orientales. D'un autre côté, si Prichard avait pris la peine d'examiner l'ensemble des sujets traités par les sculpteurs persans dans les bas-reliefs des monuments de la Perse antique, il aurait vu que parmi cette masse de figures, où l'ethnographie n'a presque rien à faire, car nous ne connaissons pas la nationalité des individus qu'ils reproduisent, il y en a quelques-unes qui, par leur caractère déterminé, ont un intérêt tout spécial pour ce genre de recherches, et que celles-là surtout sont bien loin de contredire l'observation

de Chardin. Ainsi, je citerai trois sculptures que je me propose d'examiner en détail. La première est le bas-relief monumental du sommet du rocher de Bissitoun, où Darius, suivi de deux serviteurs, est représenté foulant aux pieds le mage Gaumata, et adressant des reproches aux captifs, tels que : Atrina, roi de la Susiane; Nadi-Tabira, roi de Babylone; Fravarti, roi de la Médie; Martia, roi de la Suane; Çitrakama, roi de Sagartie; Vahyazdata, pseudo-Bardia, fils de Cyrus; Arakha, roi de Babylone; Frada, roi de la Margiane, et enfin Çakouka, le Sace. Ces figures sont d'autant plus instructives, qu'il est impossible de les confondre l'une avec l'autre, chacune d'elles étant interprétée par une légende bien lisible et bien déchiffrée.

Le second sujet intéressant pour l'ethnographie est le triomphe de Sapor sur Valérien, empereur des Romains, en 260 de notre ère, conservé sur un rocher de Darabguird. Ici, non-seulement nous avons le moyen de confronter des types de Persans avec ceux des Romains, bien connus, mais nous pouvons, en quelque sorte, contrôler l'exactitude des artistes iraniens du IIIe siècle de notre ère, en comparant leur reproduction de la figure de l'empereur prisonnier avec son effigie conservée sur les médailles des dernières années de son règne.

Enfin, le troisième bas-relief que je me propose d'examiner est celui de Chapour, dans lequel M. Ouseley croit, avec assez de probabilité, reconnaître la commémoration de la remise des présents envoyés à Sapor par Odenath, mari de Zénobie, reine de Palmyre.

Mais, pour analyser avec utilité ces anciens documents ethnographiques, nous devons établir, aussi solidement que les faits connus nous le permettent, le caractère primitif de la forme de la tête de la race iranienne. Grâce aux mesures exactes rapportées de la Perse par le commandant Duhousset, et publiées par lui dans un mémoire intitulé : « *Études sur les populations de la Perse* », qui a paru il y a quelque temps dans la *Revue orientale et américaine*, nous espérons pouvoir prouver par des chiffres que

l'assertion de Chardin, disant qu'il existe une différence entre les Persans orientaux et ceux des provinces occidentales de l'empire, est vraie, et qu'elle formule un fait ethnographique assez important. Nous ne donnerons ici que les moyennes des mesures prises par M. Duhousset sur des têtes d'hommes vivants; mais dans la note (A) nous exposerons tous les faits sur lesquels ces déductions seront basées, de même que les résultats de nos propres recherches sur les crânes des Persans.

Comme introduction à cette étude, et pour ne pas laisser d'incertitude, ni sur la valeur, ni sur le sens que je lui attribue, je citerai quelques mots de l'avant-propos d'un mémoire très-important de M. le professeur Alexandre Ecker, imprimé à Fribourg en 1863, sous le titre de : *Crania Germaniæ meridionalis occidentalis*. Le savant anatomiste dit : « Le temps n'est pas » éloigné où l'on considérait comme presque identiques les formes » des différents membres de la race dite caucasienne; pour le » moins on les croyait si peu différents entre eux qu'on ne s'ar- » rêtait pas à rechercher les petites dissemblances qu'on pouvait y » constater par un examen attentif. C'est à Retzius, sans contredit, » qu'on est redevable d'avoir signalé les différences des formes » crâniennes des peuples européens. Il a formulé ces différences » par des indications assez courtes, et peut-être étaient-elles trop » abrégées. Maintenant l'existence de ces différences, et leur im- » portance pour l'ethnographie et pour l'histoire, sont admises sans » contestation. C'est surtout cette dernière application qui paraît » être féconde en résultats, et la partie de l'anthropologie physique » que l'on commence à désigner par le nom d'anthropologie histo- » rique, sera considérée à l'avenir, non-seulement comme une » sœur légitime des autres sciences accessoires de l'histoire, mais » peut-être même comme sa partie la plus importante... Dans les » recherches anthropologiques, il faut se garder, plus que partout » ailleurs, de généralisations hâtives et de déductions hasardées. » Il est fort à désirer que l'anatomiste qui s'aventure sur le

» terrain des recherches historiques double la dose des précautions
» ordinaires indispensables à tout naturaliste, et qu'il se tienne rigoureusement dans les limites de sa compétence. Tout homme qui
» s'est occupé de pareilles recherches, aura reconnu que, pendant
» cette étude, il s'est trouvé sous l'influence d'impressions très-diverses. Au commencement, où l'on ne dispose que d'un petit nombre de faits, on croit bien vite être en présence de lois certaines;
» mais aussitôt que les exceptions s'accumulent, on entre dans
» une période de découragement, on est même porté à perdre
» tout espoir d'obtenir des résultats sérieux, et l'on est tenté
» d'abandonner cette recherche comme inutile. Mais si l'on persévère, si le nombre de faits s'agrandit, l'horizon visuel de
» l'investigateur s'élargit aussi; on obtient quelques points fixes
» dans le vacillant océan des variations, et enfin des types déterminés commencent à se dessiner. Ils ne sont pas, il est vrai,
» aussi précis qu'ils paraissaient l'être au début, mais toutefois ils
» sont assez bien définis pour qu'on puisse leur reconnaître
» le droit de représenter des nationalités distinctes. »

Les observations du savant professeur que je viens de citer sont, sans contredit, parfaitement exactes; mais je ne crois pas que les impressions diverses par lesquelles il fait passer le crâniologiste soient exclusivement inhérentes aux recherches anthropologiques. Il me semble que toutes les sciences physiques se trouvent dans le même cas. Est-ce qu'un physicien ne risque pas de formuler trop hâtivement une loi de la nature, en la basant sur l'observation d'un nombre restreint de phénomènes, où les perturbations ne se sont pas clairement manifestées? Les imperfections de ses méthodes expérimentales, de même que l'exiguïté des faits observés, lui sont également fatales. Les fameuses lois de Mariotte, de Gay-Lussac, de Dalton, de Rudberg, etc., qui ont disparu ou ont été réduites à leur juste valeur par la pénétration de M. Regnault, Magnus et autres, en font foi. Seulement, il y a une différence entre ces deux genres de recherches, et cette différence me paraît être

tout en faveur de l'anthropologiste. Rien n'avertit le physicien qu'il se trompe, si l'ensemble des faits qu'il croit avoir bien observés le porte à faire admettre une loi générale; l'anthropologiste, au contraire, est sûr de se heurter contre un non-sens historique chaque fois qu'il énonce une loi impossible, ou même seulement douteuse. Pour que sa conclusion soit admise comme très-probable ou certaine, elle doit subir l'épreuve de l'histoire.

Retzius, dans un mémoire d'un grand mérite, publié dans le *Muller's Archiv für Anatomie und Physiologie* pour l'année 1858, sous le titre : *Coup d'œil sur l'état actuel de l'ethnologie, basée sur la boîte osseuse crânienne*, dit (p. 106) que « le plus grand nombre des » peuples de l'Europe occidentale sont dolichocéphales, et qu'au » contraire les brachycéphales prédominent sur d'immenses » étendues de l'Europe orientale. » Puis, passant à l'examen des races asiatiques, il constate, parmi les peuples de l'Asie, l'existence de ces deux formes de crânes, et donne (p. 112) la liste des dolichocéphales asiatiques, classe formée, selon lui, par les Hindous, les Persans aryens, les Arabes et les Juifs, quatre peuples qui sont en même temps orthognathes, tandis que les Tunguses et les Chinois sont dolichocéphales, mais prognathes. Parmi les brachycéphales de l'Asie (p. 114), il place comme orthognathes, les Ougres, avec les Samoyèdes, les Yakoutes, etc., les Turcs et les Circassiens; et parmi les prognathes de la même classe, il nomme les Turcomans, les Afghans, les Laskars, les Tartares et les Tartares Mandchoux, les Monghols et les « *Indian Mongolidæ* » de Latham. Ces renseignements, quoique puisés à une source abondante en informations exactes, nous fournissent le moyen d'appliquer immédiatement la règle que je viens de poser sur la vérification des classifications anthropologiques au moyen de l'histoire. Personne n'ignore que l'Afghanistan a subi de tout temps plutôt l'influence indienne et persane que celles des races turques et mongholes, quoiqu'il ait absorbé quelques peuplades touraniennes. Ainsi, il doit paraître peu probable qu'au lieu d'avoir

une place intermédiaire entre les Hindous et les Aryens, les Afghans viennent se placer entre les Turcomans et les Mongholş, et qu'ils soient non-seulement brachycéphales comme ces derniers, mais même prognathes. Nous allons voir aussi que ce fait est inexact, et probablement le savant auteur l'a admis non d'après des mesures prises sur des crânes afghans, assez rares dans les collections crâniologiques de l'Europe, mais d'après quelques observations inexactes des voyageurs. Les crânes persans n'ont pas été non plus très-abondants dans les Musées anatomiques : le Muséum d'histoire naturelle de Paris, par exemple, n'en possédait, il n'y a pas longtemps, qu'un de plâtre, offert à ce célèbre établissement scientifique par M. Retzius, et inscrit au Catalogue sous le n° 1301. L'ayant examiné à loisir, grâce à l'intervention obligeante de M. Malte-Brun et à la complaisance de M. le docteur Emmanuel Rousseau, conservateur des galeries d'anatomie, je crains que ce plâtre ne soit une reproduction du crâne pseudo-persan de la collection Blumenbach à Gœttingue, que M. de Baer a prouvé avoir été envoyé à l'illustre anatomiste par le botaniste Marchal de Biberstein, des provinces persanes du Caucase, notamment de la vallée du Kour ou Cyrus, peuplée exclusivement par des Tartares de l'Aderbeidjan (voy. *Bull. de l'Acad. de Saint-Pétersbourg*, 1859, tome I, n° 21, p. 342 et 344). Cette rareté des crânes persans a engagé M. Baer à m'écrire à ce sujet pendant mon voyage au Khorassan. J'ai reçu la lettre du savant physiologiste à Kirman, dans l'un des centres de la population guèbre, et je me suis empressé de satisfaire à sa demande. Or, comme le *Dakhmeh*, ou cimetière guèbre, n'était pas éloigné de la ville, et que mes serviteurs musulmans ne croyaient pas commettre une profanation en me procurant des crânes d'infidèles, j'ai pu envoyer à l'Académie de Saint-Pétersbourg deux crânes de Guèbres de Kirman et trois de Yezd. Conformément au désir exprimé par M. de Quatrefages, les moulages en plâtre de ces crânes ont été offerts par le Musée crâ-

niologique de Saint-Pétersbourg au Muséum d'histoire naturelle.

Voici ce que M. de Baer dit dans son mémoire inséré dans le *Bulletin scientifique* déjà mentionné : « Les études philologiques qui ont bien devancé les observations exactes de l'ethnographie physique, ont, comme on sait, prouvé jusqu'à l'évidence que les langues européennes, à l'exclusion du finnois et de quelques autres peu nombreuses, sont d'une origine commune avec le persan, le sanscrit et quelques langues vivantes de l'Inde. On a appelé cette classe de langues indo-germanique, ou plutôt indo-européenne. Il était donc tout simple d'admettre que les idiomes européens de cette classe se sont répandus en Europe par des immigrations de peuples venant d'Asie, et cette hypothèse s'est trouvée conforme avec les plus anciennes traditions qui nous ont été conservées par l'histoire. Néanmoins une preuve anthropologique, et surtout crâniologique de ce fait, manquait complétement. En effet, dans les nouveaux travaux des Américains sur les races humaines, on soutient que toutes les grandes souches des populations ont habité, depuis l'apparition du genre humain, les pays où on les trouve maintenant. Cette assertion devait paraître d'autant plus étrange, qu'elle venait de la part des Anglo-Américains, émigrés en masse dans des temps modernes. Le crâne type de l'Hindou est, il est vrai, long comme le sont presque tous les crânes européens occidentaux de notre temps, mais il est petit et chétif ; son occiput est bombé et les tempes sont très-accentuées. Le crâne celtique tel qu'on le trouve dans les tombeaux de la France moyenne et dans le nord de la Grande-Bretagne, et qui se rencontre encore à présent parmi les vivants, a, il est vrai, quelque analogie avec le crâne hindou, mais il est plus grand et plus arrondi dans tous les sens. Je me suis convaincu, pendant mon dernier voyage en Allemagne, que les crânes de l'Allemagne centrale, notamment ceux du Mecklembourg, contemporains de la période de bronze, formaient une moyenne entre les deux. Mais, au contraire, la

» forme germanique semblait s'opposer à être ramenée à la forme
» hindoue, car dans les plus anciens tombeaux, qu'on a tout lieu
» de considérer comme germaniques, les boîtes osseuses du cer-
» veau sont beaucoup plus amples, surtout dans la partie frontale,
» et l'occiput est beaucoup plus plat. Les crânes persans ont été
» jusqu'à présent très-rares en Europe, mais ceux qu'on possédait
» comme tels s'éloignaient encore plus de la forme germanique. »
Puis, ayant raconté comment il s'est convaincu que le crâne de la collection Blumenbach était tatare, et ayant mentionné l'envoi des cinq crânes guèbres, l'illustre savant continue en parlant des crânes de Yezd : « Ces derniers peuvent très-bien être considérés
» comme des prototypes du crâne germanique, ou bien de celui
» de la tête gréco-romaine, si l'on accepte un développement du
» front avec les progrès de la civilisation. Il est vrai que ces
» crânes sont plus rapprochés du type hindou que ne le sont les
» formes des crânes européens; mais néanmoins ils en sont si
» éloignés, qu'il paraît que le type indien n'est pas une forme ori-
» ginale et primitive, mais bien une déviation de cette forme
» première dans un certain sens. »

Je suis heureux de pouvoir dire que mes recherches, comme on va le voir, coïncident parfaitement avec les conclusions tirées par l'illustre physiologiste de Pétersbourg, de l'examen de ces cinq crânes. Dans la table ci-jointe, où, je le répète, je n'ai inséré que les moyennes des mesures de M. Duhousset, on trouvera l'indication de la dimension de la longueur, de la largeur et de la hauteur de la tête. Je considère comme longueur le diamètre antéro-postérieur, c'est-à-dire la distance rectiligne entre la glabelle et la partie proéminente de l'occipital; la largeur représente la plus grande distance entre les temporaux, et la hauteur est la distance entre le trou de l'oreille et le point culminant de l'os pariétal. Les rapports de I : II, de I : III et de II : III, sont des quotients de la division de la longueur par la largeur et par la hauteur, et de la largeur par la hauteur. Les nations sont rangées

d'après l'ordre de la longueur de la tête, et toutes les mesures sont exprimées en millimètres :

NATIONS (1).	I LONGUEUR.	II LARGEUR.	III HAUTEUR.	RAPPORTS. I : II	I : III	I : III
Guèbres	198	139	104	1,42	1,90	1,34
Hindous	196	146	100	1,34	1,96	1,46
Afghans	189	144	103	1,31	1,73	1,40
Ghilaniens et Mazandéraniens	183	154	106	1,19	1,73	1,45
Kurdes	182	157	101	1,16	1,80	1,45
Bakhtiarys	181	164	107	1,10	1,69	1,53

NATIONS.	I LONGUEUR.	II LARGEUR.	III HAUTEUR.	RAPPORTS. I : II	I : III	I : III
Sémites	175	137	126	1,28	1,39	1,09
Touraniens	193	153	108	1,26	1,79	1,42

Pour faire mieux ressortir les résultats consignés dans cette table, je les relierai par une formule générale, dans laquelle v, le

(1) J'ai réuni dans cette table les moyennes des chiffres fournis par des mesures prises seulement sur des têtes d'hommes vivants, et bien qu'elles donnent toujours des nombres plus grands que les mesures exécutées sur les crânes, je n'ai pas hésité à considérer ces derniers comme rigoureux, car il me semble qu'au point de vue ethnographique, ils n'ont pas besoin d'être aussi précis que ceux qui sont destinés à l'étude de la physiologie du cerveau ou à des recherches sur la croissance du crâne, etc. L'occasion d'examiner les crânes ne se présente généralement à l'ethnographe que comme une exception ; le plus souvent il devra baser ses déductions sur des mesures prises sur des individus vivants, et il faudra qu'il supplée aux imperfections inhérentes à ce genre d'appréciation par un nombre considérable d'observations. Pour plus de détails, voyez la note A.

diamètre vertical, ou la hauteur, est exprimé en fonction de *l*, diamètre antéro-postérieur, et de *t*, diamètre transversal, ou la largeur de la tête. J'ai obtenu cette formule par les procédés ordinaires de la méthode des moindres carrés; elle est :

$$v = 0{,}275\, t + 0{,}345\, l.$$

En comparant les valeurs calculées par cette formule avec celles qui ont été obtenues par la mesure directe, nous obtiendrons le tableau suivant :

NATIONS.	VALEURS DE *v* OBSERVÉES.	VALEURS DE *v* CALCULÉES.	DIFFÉRENCES.
Guèbres.	104mm,000	102mm,000	+ 1,595
Hindous.	100mm,000	104mm,270	— 4,270
Afghans.	103mm,000	101mm,655	+ 1,345
Ghilaniens et Mazandéraniens. .	106mm,000	104mm,290	+ 1,510
Kurdes	101mm,000	104mm,215	— 3,215
Bakhtiarys.	107mm,000	106mm,355	+ 0,645

Ces différences sont assez notables, et l'on ne peut pas considérer la relation trouvée pour les trois diamètres de la tête comme définitive, d'autant plus qu'elle n'est basée que sur un nombre assez limité de mesures, à savoir : 3 pour les têtes de Guèbres, 8 pour les Hindous, 7 pour les Afghans, 5 pour les habitants du Ghilan et du Mazandéran, 5 pour les Kurdes et 4 pour les Bakhtiarys. Les chiffres de la première table ont une valeur ethnographique facile à interpréter. Ils établissent très-clairement une différence marquée entre les formes des crânes des populations de l'orient et de l'occident du territoire occupé par la race iranienne. Les Bakhtiarys et les Kurdes sont, pour tous les diamètres de la boîte osseuse du cerveau, à la limite opposée des variations des mêmes lignes chez les Guèbres et chez

les Hindous. La grandeur même de cette variation n'est pas en proportion de la grandeur numérique de chacun de ces diamètres. Moyenne pour la longueur de la tête, elle atteint sa valeur *maximum* pour la largeur, et sa valeur *minimum* pour la hauteur. Il semblerait donc que, dans la race iranienne, l'influence du croisement se traduit dans la forme du crâne, en premier lieu par un agrandissement du diamètre de largeur; mais, tout intéressante que serait cette observation, je n'ose pas trop m'y arrêter, car elle est basée sur un petit nombre de faits. Je la cite néanmoins pour que les investigations futures puissent la confirmer ou la détruire. Quant à l'ensemble des résultats que nous tirons de l'examen de cette table, ils n'ont rien qui ne soit conforme aux indications fournies par l'histoire. Ainsi, en retranchant les longueurs de têtes des différentes nations iraniennes de celles des Guèbres, nous obtenons : 2 millimètres pour les Hindous, 12 millimètres pour les Afghans, 15 millimètres pour les habitants du Ghilan et du Mazandéran, 16 millimètres pour les Kurdes, et 17 millimètres pour les Bakhtiarys. Ce brusque passage de 2 millimètres à 12, nous indique évidemment l'influence d'une cause extérieure que je ne puis chercher que dans le croisement. Les aborigènes de l'Afghanistan sont non-seulement, sans aucun doute, de race iranienne; mais, comme je l'ai déjà dit, de tout temps ils ont subi plutôt l'influence des Persans et des Hindous que celle des populations touraniennes. Néanmoins, depuis l'époque où ils ont embrassé l'islamisme, ainsi que les peuplades turques leurs voisines, cette communauté de religion a dû nécessairement favoriser le mélange des deux races, et nous savons par l'histoire que les Ghildjeis, par exemple, actuellement une des tribus les plus puissantes de l'Afghanistan, sont d'origine turque. Les Mazandéraniens et les Ghilaniens, les uns par leur voisinage avec les Turcomans et les Kharesmiens, les autres par l'établissement parmi eux, dans le Talych, depuis le temps des premiers Seldjoukides, de la tribu turque des Kiptchaks, très-puissante encore en 1306

(703 de l'hégire), où elle s'insurgea contre Oldjaïtou Mouhammed Khodahbendèh, ont dû nécessairement garder quelques traces de leur croisement avec des Touraniens. Pour ce qui en est des Kurdes et des Bakhtiarys, leur mélange avec les Sémites de la Mésopotamie et les tribus turques de l'Aderbeidjan et de l'Asie Mineure est trop évident pour exiger que l'on insiste sur ce fait. En général, nous voyons donc que les Hindous et les Guèbres diffèrent beaucoup moins entre eux, pour la conformation du crâne, que les autres branches de la race iranienne, et l'on ne peut attribuer ce fait qu'à l'isolement de ces populations, créé par leur religion exclusive. Si même on admettait, ce qui est fort probable, qu'à l'époque où leur croyance religieuse était dominante dans les pays qu'ils habitent actuellement, ou qu'ils occupaient antérieurement, ils se sont croisés avec d'autres races, leur crâne a pu revenir pendant les treize siècles de la domination de l'islamisme à sa forme primitive, simplement par l'effet de l'atavisme, très-puissant chez les Iraniens, comme nous le verrons par la suite. Ainsi la forme que je considère comme typique et caractéristique pour la race iranienne est celle

« d'une boîte osseuse d'une capacité considérable, pres-
» que une fois et demie plus longue que large, moins
» haute que chez les Sémites, mais plus haute que chez
» les Touraniens, ayant l'os frontal assez peu développé,
» les lignes semi-circulaires des tempes assez distantes
» l'une de l'autre; enfin, ce crâne est assez plat par le
» haut, et il a aussi un occipital très-aplati. »

Pour compléter les données que nous possédons sur la forme de la tête des différentes populations d'origine iranienne, j'emprunte au mémoire cité de M. Duhousset les mesures de la plus grande circonférence horizontale de la tête, et je réunis dans la table ci-jointe les moyennes des nombres donnés par ce savant, exprimées en millimètres.

NATIONS.	LA PLUS GRANDE CIRCONFÉRENCE HORIZONTALE DE LA TÊTE.	DEMI-CIRCONFÉRENCE VERTICALE.
Guèbres	555	296
Hindous	565	291
Afghans	559	258
Ghilaniens et Mazandéraniens	558	349
Kurdes	560	314
Bakhtiarys	571	327

Ces chiffres, comme il était très-naturel de s'y attendre, ne font que confirmer les résultats obtenus par l'examen de la table précédente, c'est-à-dire que les Guèbres et les Bakhtiarys représentent les deux points extrêmes des variations de la forme du crâne. Mais il n'y a rien à en induire de plus; car, comme on le verra dans la note A, ces résultats sont basés sur un trop petit nombre d'observations, pour qu'on puisse les considérer comme suffisamment stables.

Nous passerons donc à l'examen de la question de savoir si les plus anciens documents ethnographiques nous donnent le droit de considérer les populations orientales de l'empire persan comme distinctes par la forme de leur crâne des habitants des provinces occidentales, et si leurs types se rapprochent de celui que nous sommes convenu de considérer comme primitif.

La plus ancienne mention écrite que nous possédions sur les crânes persans est celle d'Hérodote, dans le livre III, chap. XII de son *Histoire*. Malheureusement elle est très-peu instructive; néanmoins je veux la citer, ne fût-ce que pour la commenter autrement qu'on ne l'a fait jusqu'à présent. L'historien grec, parlant de Péluse, dit (trad. de Giguet, p. 160) : « J'ai vu là une chose très-sur-
» prenante que les habitants m'ont signalée. Les ossements de ceux
» qui de chaque côté sont morts dans ce combat gisent séparés (ceux

» des Perses d'une part, ceux des Égyptiens de l'autre), à la même » distance qu'avant de se prendre corps à corps, et les crânes des » Perses sont si faibles, que si tu veux les frapper avec un seul petit » caillou, tu les perces ; ceux des Égyptiens, au contraire, sont si » durs, que tu les romprais difficilement en les heurtant avec une » grosse pierre. Ils m'en ont donné le motif, et je n'ai pas eu de » peine à les croire : c'est que les Égyptiens commencent tout » enfants à se raser la tête, et que leur crâne s'épaissit par l'action » du soleil. La même cause conserve leur chevelure ; en effet, » nulle part on ne verrait si peu de chauves qu'en Égypte. Voilà » donc pourquoi leur crâne est si dur. Celui des Perses, au con- » traire, n'a point de force, parce qu'ils se tiennent à l'ombre dès » leur jeune âge, en portant des tiares de laine foulée. J'ai vu ces » choses comme elles sont, et j'ai fait la même remarque à Papré- » mis, sur ceux qui, avec Achmène, fils de Darius, ont été tués par » Inare le Libyen. »

Ce passage a été vivement attaqué par quelques-uns comme physiquement impossible ; d'autres, non-seulement y ont vu un fait réel, mais croyaient pouvoir affirmer qu'il existe jusqu'à nos jours chez les Guèbres, de manière que M. Westergard, en passant par Yezd, s'est donné la peine de le vérifier. (Voy. *Letter from prof. W. to the rev. Dr Wilson written in* 1843, in *Journ. As. of Gr. Brit. and Ir.*, t. VIII, 1846, p. 350.) Le savant philologue visita le *dakhma* des Guèbres, frappa quelques crânes pour voir s'ils résisteraient à ces chocs, et s'étant convaincu de leur solidité, conseilla de mentionner ce fait dans une nouvelle édition de Hyde, si on la fait jamais. Je crois que les uns comme les autres ont tort. Nier le fait, après trois assertions positives d'Hérodote, qui l'a vu lui-même près de Péluse et à Paprémis, dans la basse Égypte occidentale, c'est vouloir mettre en doute toute sa relation, où rarement il est plus affirmatif ; mais il me semble qu'on n'a pas besoin d'aller si loin. Le fait qu'il cite ne prouve selon moi qu'une chose, c'est que le squelette des Persans, formé sous l'influence d'un climat

très-sec, résiste moins que celui des Égyptiens à l'humidité de l'air du delta du Nil.

Hérodote est né en 484 avant Jésus-Christ; la bataille dont il parle a eu lieu en 525, donc quarante et un ans avant sa naissance. Les ossements qu'il a examinés ne pouvaient guère avoir été exposés à l'air moins de soixante-dix ans : donc il n'y a rien d'étonnant que, sous l'influence d'un climat très-différent de celui de la Perse, ils se soient plus vite détériorés que ceux des Égyptiens, tout en ayant presque la même épaisseur. Je donne cette explication, sous toute réserve, comme une hypothèse, car je ne puis l'étayer d'aucune observation directe. Le professeur Welcker, dans son ouvrage intitulé *Untersuchungen über Wachsthum und Bau des Menschlichenschaedels*, p. 28, cite quelques expériences qu'il a faites sur des déformations éprouvées par le crâne après une immersion de trois jours dans l'eau, et qui sont en moyenne de 0m,04, pour le diamètre antéro-postérieur, de 0m,07 pour le diamètre de largeur, et de 0m,07 pour la hauteur. Ces chiffres moyens changent pour des crânes d'individus de différents âges ; mais néanmoins l'application immédiate de ce fait à l'explication du phénomène observé par Hérodote ne serait pas strictement rigoureuse. Toutefois, comme nous savons en général que la nature ne donne à l'individu créé que juste ce qu'il lui faut pour vivre dans le milieu pour lequel elle le destine, nous pouvons admettre qu'elle ne fait pas d'exception spéciale pour le squelette de l'homme. Pour terminer cette digression, j'observerai que la remarque qu'Hérodote fait sur la tiare en feutre portée par les Persans me paraît plus intéressante, car, jusqu'à nos jours, les paysans du Kirman et du Séistan ont gardé cette coiffure, remplacée dans toutes les autres provinces de la Perse par un bonnet ayant à peu près la même forme, mais fait de peau d'agneau.

Les sculptures de Bisitoun ou de Behistoun forment le second

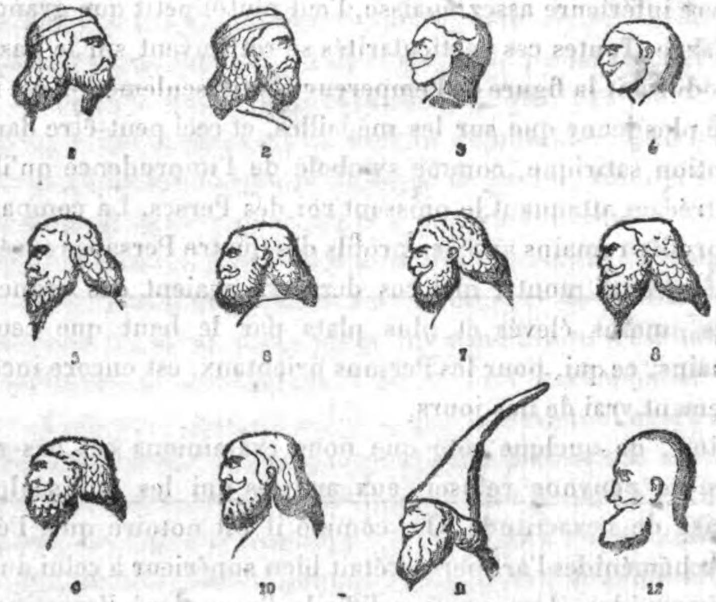
document contemporain de l'histoire d'Hérodote. Mais, avant de les analyser, j'examinerai le degré de confiance que méritent les œuvres des artistes persans, quand ils reproduisent d'autres types que les leurs. A la rigueur, les tableaux qui ornent les murs des palais d'Ispahan, de Téhéran, et la galerie des toiles peintes au palais du Vali à Sinna, dans le Kurdistan méridional, nous suffiraient pour prouver que sans être d'une exactitude parfaitement rigoureuse, les artistes iraniens reproduisent, jusqu'à nos jours, assez bien le type des nations qu'ils veulent représenter. Mais j'aime mieux comparer les sculptures du règne de Darius, sinon avec des œuvres d'art de la même époque et d'un mérite incontestable, ce qui n'est pas possible, du moins avec des bas-reliefs du temps de Sapor, sculptures d'une époque assez éloignée de la nôtre pour nous donner le droit d'appliquer les conclusions résultant de cette comparaison aux œuvres d'art de l'ère achéménide.

Nous avons déjà mentionné l'immense bas-relief si exactement copié par M. Flandin à Darabguird, et qui représente le triomphe de Sapor sur Valérien père, en 260 de Jésus-Christ. Dans ce bas-relief, long de $2^{m},10$, et haut de $5^{m},40$, la figure du roi sassanide occupe le milieu du cadre, et prend avec son cheval et les bandelettes de sa coiffure flottante au vent, un peu plus d'un tiers de toute la surface sculptée. Devant lui sont placés vingt-six prisonniers romains, précédés de l'empereur captif, sur la tête duquel Sapor étend la main en signe de protection. Derrière le roi, on voit quatre rangs de serviteurs persans, échelonnés les uns au-dessus des autres. Le premier rang contient cinq figures coiffées de casques arrondis par le haut; le second est composé aussi de cinq guerriers, dont deux imberbes, et tous coiffés de casques au cimier recourbé. Au-dessus de ce groupe, on voit quatre vieillards nu-têtes, dominés par quatre autres figures, dont trois sont coiffées de casques et la dernière nu-tête. Dans la description historique des monnaies frappées

sous l'empire romain, publiée par H. Cohen, en 1860, chez Rollin, et dont les planches sont exécutées avec une grande fidélité, les numéros XV et XVI reproduisent les monnaies de Valérien. Son profil est figuré avec un front assez bas, le nez modérément long et légèrement arqué, la maxillaire supérieure très-haute, la lèvre inférieure assez épaisse, l'œil plutôt petit que grand, et le cou large. Toutes ces particularités se retrouvent sur le bas-relief reproduisant la figure de l'empereur captif; seulement il est représenté plus jeune que sur les médailles, et ceci peut-être dans une intention satirique, comme symbole de l'imprudence qu'il avait montrée en attaquant le puissant roi des Perses. La comparaison des profils romains avec les profils des quatre Persans représentés nu-tête, nous montre que ces derniers avaient des crânes plus longs, moins élevés et plus plats par le haut que ceux des Romains, ce qui, pour les Persans orientaux, est encore incontestablement vrai de nos jours.

Ainsi, de quelque côté que nous examinions ces bas-reliefs, nous ne pouvons refuser aux artistes qui les ont sculptés le mérite de l'exactitude. Or, comme il est notoire qu'à l'époque des Achéménides l'art persan était bien supérieur à celui du temps des Sassanides, il ne sera pas difficile d'accorder à l'exactitude des figures ciselées sur le rocher de Behistoun au moins le même degré de confiance qu'on est porté à accorder à ceux de Darabguird. Ayant décrit avec détail le premier de ces deux monuments, je me bornerai à observer ici que sans compter la tête du roi, ornée d'une tiare qui cache le contour du crâne, ce bas-relief nous a conservé les figures de deux gardes du roi qui d'après cela doivent être des Perses occidentaux de la tribu achéménide ; en face du roi sont deux sémites de la Mésopotamie ou de la Susiane ; puis un Mède, un Sagartien, un habitant de la Margiane, un Sace, un mage, un Arménien et deux Perses non Aché-

ménides. Le Sace, ou plus exactement le Sake, est coiffé, il est vrai; mais son nez plat et ses petits yeux nous rappellent si bien les traits d'un Kai-sake, ou Khirguise de nos jours, que j'ai cru devoir reproduire sa tête avec celles des autres que j'emprunte aussi à l'ouvrage de M. Flandin.



Commençons par examiner, dans cette véritable galerie ethnographique, les têtes des Persans reproduites sous les nos 1, 2, 5, 7, 10 et 12, et rappelons-nous que le n° 5 est un Mède, le n° 7 un Sagartien, et le n° 10 un habitant de la Margiane.

La Médie, placée par Hérodote dans le dixième nome avec Ecbatane, appartient évidemment à la Perse occidentale. La Sagartie, nom qui ne correspond, autant que je sache, à aucun nom moderne, doit être placée dans la Perse orientale; car les Sagartiens sont mentionnés par Hérodote comme payant leur tribut dans le quatorzième nome avec les Zarangues et les Thamanéens,

habitants de Séistan et du Khorassan oriental. Quant aux Margiens, tous les commentateurs des anciens géographes s'accordent à les placer dans le Khorassan, où ils correspondent à la province de Merw. Ainsi donc les numéros 1, 2 et 12 représenteront pour nous les Persans du Farsistan actuel, le n° 5 un habitant de l'Aderbeidjan, le n° 7, un Khorassanien du sud-est, et le n° 8, un Khorassanien du nord-est. Il serait inutile de vouloir prendre sur ces bas-reliefs quelques mensurations pour rechercher les rapports existant entre les diamètres de leurs têtes ; néanmoins l'étude de ces sculptures me paraît instructive. Elle prouve qu'au fur et à mesure que nous nous éloignons vers l'est, l'ovale de la tête, si parfait chez les serviteurs de Darius, et même assez prononcé chez le mage, descendant des Mèdes, se déforme. Le haut du crâne s'aplatit, la base du nez se détend, l'œil, sans rien perdre de sa dimension, est moins bien fendu : en un mot, nous constatons sur les figures de ces bas-reliefs la même variation dans les traits du visage et dans la conformation de la tête que nous présente encore maintenant le type du Persan de Hérat ou du Guèbre, comparé à celui du Persan de Chiraz ou d'Ispahan. Seulement, si l'on pouvait se permettre de formuler une conclusion sur le témoignage d'un fait isolé, on serait tenté de croire qu'à l'époque de Darius ces traits grossiers du Perse primitif s'étendaient beaucoup plus à l'ouest que de notre temps, car le n° 9, représentant l'Arménien Arakha qui s'empara de Babylone, a une tête longue et plate par le haut, forme que les Arméniens de nos jours ont presque entièrement perdue par leur croisement continuel avec les Sémites, les Turcs et les Persans occidentaux. En considérant que Martiya, n° 6, et Vahyazdata, n° 8, très-ressemblants aux Iraniens orientaux, sont désignés, dans la grande inscription de Bisitoun, comme étant Perses, on serait tenté d'admettre que du temps de Darius, même parmi les sujets occiden-

taux de ce roi, il y avait encore beaucoup d'individus reproduisant le type primitif de leur race, et qu'à cette époque la forme primordiale de la nation iranienne ne s'était considérablement modifiée que chez les Achéménides.

Ainsi, non-seulement les anciens bas-reliefs persans ne contredisent pas l'observation ingénieuse de Chardin, mais ils la confirment d'une manière éclatante.

Avant de parler des bas-reliefs de Chapour, et pour donner une idée de la conformation du crâne des nations sémitiques, je présenterai les résultats des mensurations que j'ai pu faire sur des crânes arabes et juifs, appartenant à la belle collection du Muséum d'histoire naturelle du Jardin des Plantes (1).

(1) Pendant l'impression de ce travail, M. Pruner-Bey a publié, dans les mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris (t. II, fasc. 4, p. 447 à 452), ses importantes recherches sur les dimensions des crânes, cérébral et facial, des différentes races humaines. Les Sémites figurent naturellement parmi les nations examinées par le célèbre anthropologiste, et j'emprunterai à son mémoire, intitulé *Résultats de craniométrie* », quelques chiffres qui caractérisent la forme de la boîte osseuse du crâne sémitique.

DIAMÈTRES ET COURBES MESURÉS	ARABES D'AFRIQUE.		JUIFS D'AFRIQUE.		Sémites de l'Inde.	Étrusques et Phéniciens	Moyennes de 30 crânes.
	Hommes.	Femmes.	Hommes.	Femmes.			
Nombre de crânes	11	3	3	2	4	7	
Diam. ant.-postérieur	178,0	176,5	175,3	170,0	181,7	188,4	179,3
— vertical	127,7	123,2	126,6	116,3	125,5	127,1	124,6
— frontal inférieur	94,0	95,7	94,0	90,0	94,2	100,2	94,7
— — supérieur	112,0	115,5	109,0	109,5	110,0	118,0	112,3
— bi-temporal	127,1	125,2	115,0	115,0	120,0	137,0	123,6
— bi-auriculaire	116,0	107,2	107,3	108,0	111,2	114,2	110,6
— bi-pariétal	135,8	134,0	131,6	132,0	134,2	143,0	135,0
— bi-mastoïdien	118,2	109,2	112,0	112,5	119,2	120,5	115,3
Circ. horizontale	505,6	499,7	486,6	473,5	497,5	529,8	498,8
Courbe vert. bi-auriculaire	310,0	311,5	297,0	287,5	301,7	319,2	304,5
— antéro-postér.	346,3	356,2	334,0	327,5	346,0	362,8	345,6

Nos.	INDIVIDUS.	LONGUEUR.	LARGEUR.	HAUTEUR.	CIRCONFÉRENCE HORIZONTALE.	COURBE VERTICALE LONGITUDINALE.	COURBE VERTICALE LATITUDINALE.	LA PLUS COURTE DISTANCE DES LIGNES SEMI-CIRCULAIRES.	LONGUEUR DE L'OS FRONTAL.
		mm	mm	mm	mm	mm	mm	mm	mm
1	Marabout Kabile, décapité à Alger, en 1841........	176	134	126	495	362	300	97	120
2	Juif antérieur au XIIe siècle, recueilli par M. Quatrefages, en 1857, dans les tranchées du boulevard Sébastopol, à Paris	171	145	108	496	348	309	105	109
3	Id................	169	150	110	506	365 ?	338 ?	95	127
4	Arabe de Tlemcen, n° 223.	191	137	146	528	380	318	105	138
5	Arabe de la plaine de Bône, n° 227...............	166	138	141	494	348	324	104	143
6	Mozabite moulé sur vivant, n° 265...............	188	145	112 ?	530	366	345	105	140
7	Arabe du Sahara, n° 241...	170	124	140	480	349	333	113	143
8	Arabe décapité au Sahara, de 1841, n° 239.........	181	132	135	505	359	312	110	126
9	Arabe de Blidah, n° 238...	166	133	129	479	358	321	100	122
10	Arabe d'Alger, n° 303.....	175	127	147	491	358	326	105	134
	Moyennes........	175	137	126	500	350	322	104	127

Ainsi le crâne sémitique, comparé au crâne iranien, paraît être d'une capacité moindre que ce dernier, beaucoup moins large que lui, moins long, et ne le surpasse qu'en hauteur, ce qui fait qu'étant très-inférieur au crâne persan pour la longueur de la circonférence horizontale, il le dépasse un peu pour la demi-circonférence verticale. M. Gliddon, dans son livre intitulé *Types of the Mankind*, p. 426 et 427, a donné, d'après un croquis qui lui a été envoyé par M. J. B. Davis, un des auteurs du bel ouvrage intitulé *Crania Britannica*, la description d'un crâne soi-disant

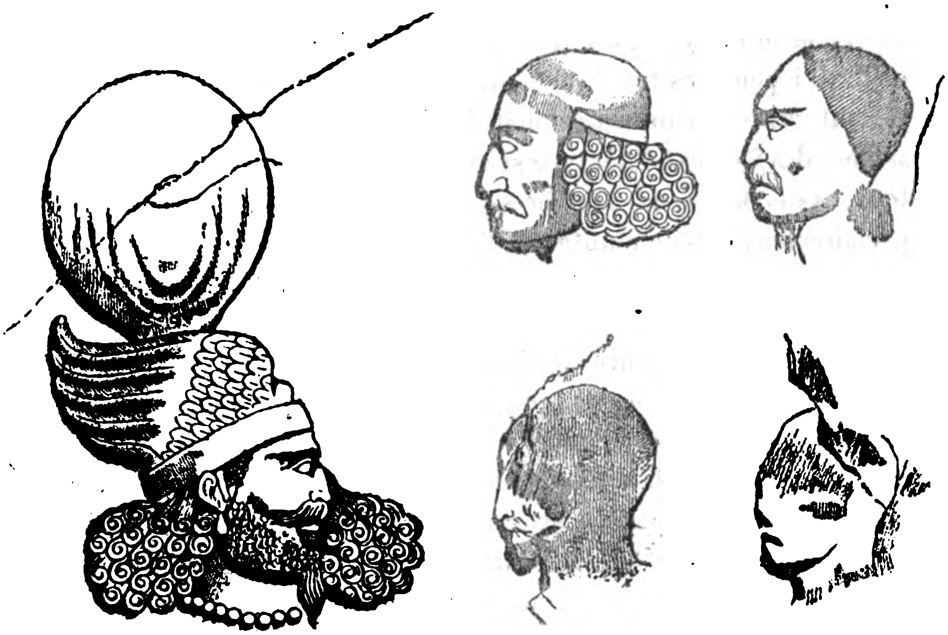
Assyrien, extrait par M. Layard d'un ancien tumulus, en Babylonie. Il reproduit, dans l'ouvrage cité, une réduction de l'esquisse de M. Davis, et donne la mesure des trois diamètres de cette boîte osseuse assyrienne : diamètre longitudinal, 7 pouces 3/4 anglais ou 197mm; diamètre transversal, 5 p. 3/8 ou 137mm; diamètre vertical, 5 p. 1/4 ou 133mm. Il ajoute que dans toute la grande collection égyptienne de Morton, il n'y a que deux têtes de dimension pareille à celle-là, et encore sont-elles désignées comme Pélasgiques. Nous voyons aussi que dans tous les crânes que nous avons mesurés, il n'y a que le numéro 4 (n° 223), qui s'approche de ces chiffres, il est donc impossible de dire positivement que ce crâne n'ait pas appartenu à un Sémite. Dans tous les cas, on peut affirmer que, pour sa longueur, il faisait une exception à la forme ordinaire (voy. la note A) (1).

Si nous appliquons ces données à l'examen du bas-relief de Chapour, — dont quelques têtes se trouvent renvoyées, faute de place, à la page suivante, — nous ne manquons pas de voir que l'hypothèse proposée par M. Ouseley pour l'expliquer, et que nous avons déjà mentionnée, paraît être tout à fait admissible.

Nous avons insisté sur tous ces détails beaucoup plus longuement que nous ne pourrons le faire pour les autres parties de l'ethnographie physique des Iraniens, à cause de l'importance réelle de ces faits et surtout par suite de l'admission, presque

(1) La comparaison de mes moyennes avec celles du docteur Pruner-Bey, donne pour la longueur de la tête, une différence de — 3mm,3, pour la largeur, + 2mm,0, pour la hauteur, + 1mm,4, pour la circonférence horizontale, + 1mm,2, pour la courbe verticale longitudinale, + 13mm,4, et enfin, pour la courbe verticale latitudinale, + 18mm,5. Le désaccord entre les deux derniers résultats, évidemment plus grand que l'erreur possible de mensuration, indique qu'il doit exister une différence notable entre ma manière d'appliquer sur le crâne le ruban métrique dans les directions bi-auriculaire et antéro-postérieure, et celle de M. Pruner-Bey.

générale, de résultats qui leur sont diamétralement opposés, et qui déroutaient les investigateurs.



Ainsi nous croyons avoir établi : 1° que le berceau de la race iranienne doit être cherché à l'est de la Perse; 2° que jusqu'à présent il existe une différence caractéristique entre les populations orientales et occidentales de l'empire; et 3° que cette différence s'est déjà fait sentir depuis bien longtemps, et qu'on en trouve la trace dans les plus anciens documents ethnographiques.

Ce dernier résultat infirme l'explication donnée par Chardin, du changement qui s'est opéré dans le sang persan. On sait que

l'illustre voyageur attribue cette transformation exclusivement à l'influence des femmes géorgiennes et circassiennes. Mais la Géorgie n'a fourni des femmes aux harems persans en nombre considérable que depuis l'avénement de la dynastie des Séfévides au trône de Perse. Cela a duré pendant tout le XVIIIe siècle, donc, en tout, à peu près trois cents ans; mais ce croisement a complétement cessé au commencement du siècle actuel, depuis l'établissement des Russes à Tiflis. Ainsi presque trois générations, et dans tous les cas les deux dernières peuvent être considérées comme parfaitement indépendantes de l'influence du sang géorgien, sans que cela ait exercé une action sensible sur la conformation extérieure des Persans occidentaux. Comparez les images des manuscrits ornés de miniatures de l'époque de Tamerlan avec celles du règne des Séfévides et des temps modernes, et vous trouverez que le type du Persan occidental n'a presque pas varié pendant les quatre derniers siècles. Mais quoiqu'il soit inexact d'attribuer l'amélioration du sang persan exclusivement au croisement avec les Géorgiennes ou les Circassiennes, il est néanmoins certain que ce changement est résulté du mélange de diverses races, accompli sur une grande échelle, et ayant duré très-longtemps.

Il est hors de doute que les premiers croisements des Sémites avec les Iraniens ont eu lieu à une époque très-reculée. M. Kunik croit pouvoir les faire remonter à deux mille ans avant notre ère, et cette date me paraît fort probable; mais ce qui est certain, c'est que sous les Achéménides, et surtout depuis que les Perses eurent subjugué Babylone et toute la Mésopotamie, ce mélange des deux races devint fréquent et régulier. Sous les héritiers d'Alexandre le Grand et sous les Arsacides, l'élément grec vint ajouter son influence à celle des éléments sémitique et araméen sur la transformation des populations de la Perse occidentale, fait qui nous est attesté par les historiens. Je ne citerai qu'un passage curieux

d'Appien d'Alexandrie, qui, ayant décrit le triomphe bouffon de Surena lors de sa rentrée dans la capitale des Parthes après la défaite de Crassus, et ayant donné quelques détails sur le festin offert par le barbare victorieux aux membres du sénat de Séleucie, ajoute : « Ce n'est pas que Rustius ne fût condamnable ; mais les » Parthes ont tort de blâmer ce qui vient de Milet, puisque plu- » sieurs membres de la famille des Arsacides qui ont été leurs » Rois sont nés de courtisanes milésiennes et ioniennes » (voyez Appian Alexandrin, traduit du grec en français par Odet Philippe, sieur des Mares, conseiller du roi au siége de Falaize. Paris, 1659, p. 136). Il est vrai que non-seulement les rois des Parthes et leurs courtisans dépravés recueillaient, pour leurs débauches, des femmes de toutes les nations voisines ; mais les hordes turques que les Arsacides traînaient à leur suite ont dû nécessairement aussi introduire l'élément touranien dans la population de la Perse occidentale.

Cet ordre de choses a duré depuis l'an 250 avant J.-C. jusqu'à l'an 226 de notre ère, c'est-à-dire pendant 476 ans. Sous les Sassanides, les populations de race persane ont pu se retremper dans le milieu national, pendant les 425 ans qu'a duré cette dynastie. Depuis, la domination arabe a de nouveau facilité durant quatre siècles le mélange des Sémites avec les Iraniens. Sous les Seldjoukides, pendant 156 ans, sous les Kharezm-Chahs et sous les Monghols, de même que sous les descendants de Tamerlan, pendant plus de 500 ans, les Persans se croisaient constamment avec des races touraniennes. Sous les Séfévides, de 906 à 1135 de l'hégire, comme nous l'avons dit, l'élément géorgien et arménien est devenu prépondérant dans les croisements des Persans, et ce n'est, à proprement parler, que dans le siècle actuel que la Perse est réduite, pour le renouvellement de sa population, à ses seuls éléments nationaux.

Ainsi, depuis l'époque des Achéménides, la population de la Perse s'est trouvée sous l'influence prépondérante des races :

Araméo-Sémitique	1500 ans.
Grecque et Sémitique, pendant à peu près	200
Grecque, Sémitique, Araméenne et Touranienne	500
Persane	425
Sémitique	400
Touranienne	600
Arméno-Géorgienne	220

Pour apprécier exactement ces dates, il ne faut pas perdre de vue que par *influence prépondérante* nous ne désignons que celle qui s'exerçait sur les classes supérieures et aisées de la société, représentant toujours une fraction minime du chiffre total de la population de l'empire, et que par conséquent ses effets sur la masse du peuple avaient, naturellement, une action très-lente. A vrai dire, c'est seulement l'influence sémitique, ou plutôt exclusivement arabe, qu'on peut considérer comme véritablement dominante parmi le bas peuple persan, surtout depuis le triomphe de l'islamisme, par des raisons à la fois politiques et religieuses. L'obligation imposée par la loi à chaque musulman aisé d'aller au moins une fois à la Mecque, usage qui semble avoir existé en Perse déjà à l'époque des Sassanides (voyez *Prairies d'or de Maçoudi*, traduction de MM. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, t. II, p. 149), n'a pas peu contribué à étendre l'effet de l'influence sémitique sur toutes les classes de la société.

Toutes ces actions extérieures, abstraction faite de celle des races touraniennes, étaient dirigées de l'ouest à l'est; par conséquent les populations occidentales de la Perse devaient surtout en ressentir les effets et en porter des traces bien tranchées. Cette observation vient à l'appui du premier résultat que je crois avoir obtenu par l'examen des crânes, et m'oblige à expo-

ser plus en détail les traits principaux de la conformation physique des populations orientales.

Les habitants de race persane des provinces orientales de la Perse y sont maintenant généralement désignés par le nom de Tadjiks. Ce nom, complétement inusité à l'occident de la Perse, ne commence à être employé, comme désignation d'une classe déterminée de la population, que dans le Khorassan oriental, dans le Séistan, à Hérat, dans l'Afganistan, et il ne devient général pour tout homme de sang persan que sur les rives de l'Oxus et au-delà de ce fleuve. Les Occidentaux le connaissent aussi il est vrai, mais sous une forme abrégée; ils désignent par *Tat*, dans le nord-ouest de la Perse, les aborigènes de ces contrées subjugués par les races turques. Pietro della Valle me paraît être le premier, parmi les Européens, qui ait fait mention de ces derniers; notamment il dit (tome II, p. 468 et 469, trad. franç. de l'an 1663) : « Les gentilshommes, je veux dire ceux qu'ils appellent *Chizilbasci*, » et qui sont soldats originairement, ne s'enrôlent parmi eux, » (parmi la milice), mais seulement ceux qu'ils appellent *Reaiet*, » c'est-à-dire vassaux, ou *Tat*, qui sont quasi comme parmi nous » de la lie du peuple. Il est bien vrai que le nom *Tat* passe pour » roturier en Perse, parce qu'il ne convient qu'à ceux qui ne font » pas profession de porter les armes, ni de servir le roi en personne; néanmoins, si nous l'examinons de près, nous trouverons » qu'il est plus noble que celui de *Chizilbasci*, parce qu'en effet » Chizilbasci est le nom d'une certaine race de gens qui se sont » introduits, et qui se sont rendus puissants depuis peu par la » force, et qui commencèrent à paraître, comme je vous ai écrit » autrefois, avec le roi Ismaël Sofi; mais *Tat* est le nom de ceux » qui descendent en droite ligne de la véritable ancienne race des » Persans. » Nous reviendrons plus en détail sur les *Tat*, quand nous parlerons des variations du type primitif iranien dans les

différentes parties de l'empire de Perse, et aussi quand nous exposerons la distribution des dialectes persans; maintenant bornons-nous à l'examen des *Tadjiks*.

Ce nom, tiré évidemment du mot persan *tadj* ou *tiare*, ne se trouve pas mentionné chez les anciens, ni dans les inscriptions achéménides. Hérodote parle des Dadices, qui, avec les Sattagydes, les Gandariens et les Asparytes, formaient le septième nome, et étaient taxés à 70 talents qu'ils payaient à Suze. Cette dernière circonstance nous force à les placer à l'ouest de l'empire de Darius, d'autant plus que leur contingent dans l'armée de Xerxès était commandé par un fils d'Artaban, frère de Darius; néanmoins, je suis très-porté à les prendre, comme l'a déjà fait Hammer (voy. Wiener Jarbuech, t. LIII, p. 25), pour des *Tadjiks*, car dans le VIIe livre, § 66, Hérodote les assimile pour leur équipement aux Bactriens. Toutefois je serais encore plus porté à les retrouver dans les πασικαι de Ptolémée (liv. VI, chap. XII, p. 422, Willberg) habitant près des monts Oxiens, si l'on admettait, ce qui est assez probable, que les copistes aient confondu le τ avec le π, car τασικαι serait incontestablement la seule manière possible de transcrire correctement en grec le nom des Tadjiks. Cette supposition me paraît d'autant plus probable que, comme l'a déjà remarqué Ritter (*Geogr.*, t. VII, p. 714), Denys le Périégète mentionne les Tadjiks sous le nom de Τασκοί. Quoi qu'il en soit, la plus ancienne mention positive de ce nom nous a été conservée par les Chinois. Deguignes (*Hist. des Huns*, t. II, p. 51), dit en note, à la date de l'an 122 avant Jésus-Christ, que le général *Tchang-Kiao* qui avait visité les pays occidentaux en dehors de la Chine, avait fait à son retour un rapport détaillé sur les contrées qu'il avait parcourues. « A l'occident de *Gan-sie* (Ansi), » dit Deguignes « d'après ce rapport, on trouvait le royaume des *Tiao-* » *tchi* dont la situation répond à la Perse. On dit que ce royaume

» est voisin de la mer d'Occident; c'est sans doute le golfe Per-
» sique. On y trouve des grains en abondance et un oiseau dont les
» œufs sont très-gros. Anciennement ces peuples étaient gou-
» vernés par leur prince, mais dans la suite les *Gan-sie* ('Arsi-Parthes ?) les ont soumis et ont réduit leur royaume en province.
» C'est ce que les Parthes ont fait de la Perse. » Grâce à l'obligeance si connue de M. Stanislas Julien, qui m'a fait remarquer ce passage de Deguignes, je puis compléter notablement ce renseignement précieux. Avec cette bienveillance du vrai savant, qui met l'intérêt de la science au-dessus de toute autre considération, l'illustre sinologue français a bien voulu me consacrer quelques séances à la Bibliothèque impériale, et parcourir avec moi les notices sur les contrées occidentales, conservées dans le *Pien-i-tien*, ou histoire des peuples étrangers connus des Chinois. Je donne ici le résultat des notes prises sous sa dictée, et quoique cette matière ait déjà été abordée par le savant M. Neumann (voy. *Asiat. studien*, t. I, Persien), et d'après lui par Carl Ritter (*Geogr.*, t. VII, p. 716 et suiv.), de même que par M. Pauthier, quoique incidemment, dans son important mémoire sur l'inscription syro-chinoise de Si-Ngan-Fou, je crois qu'on me saura gré d'avoir appelé sur cette question l'attention de l'illustre membre de l'Institut.

Les rapports de la Chine avec la Perse sous les Sassanides, connus très-imparfaitement par les auteurs orientaux (voyez *Maçoudi*, trad. de M. Barbier de Meynard, et l'*Histoire des Sassanides* d'après les auteurs arméniens par Patkanof, p. 22), ont été très-fréquents. A deux reprises différentes, entre 455 et 518, et depuis l'année 638 jusqu'à 771, dernière année où, dans les annales chinoises il soit question du pays de *Po-ssé* (Perse), et des *Tao-tchi* (Tadjiks), il y a eu plusieurs ambassades envoyées par les rois de Perse à l'empereur de Chine. Non-seulement les ambassadeurs persans se succédaient très-rapidement à la cour impériale, mais

les princes du sang royal de Perse venaient se mettre sous la protection de cette cour contre les attaques des Arabes. Ces dates sont très-significatives. Le commencement de la première période correspond aux attaques du royaume des Sassanides par les Huns et les tribus turques, ainsi qu'aux premières guerres intestines qui éclatèrent entre les membres de cette dynastie, à la mort de Yezdedjird II. Bahram V, surnommé Gour, repoussa lui-même les incursions des étrangers, mais son fils songea à avoir recours à son puissant voisin oriental. Les faits historiques concernant la Perse ne sont pas nombreux dans les annales de la Chine, mais ils sont curieux, et en général très-exacts; dans tous les cas, ils nous garantissent la véracité des autres détails que nous leur emprunterons tant sur le pays que sur les habitants. Nous y lisons qu'en « 618 le khan des Turcs, nommé *Chi-ho-iou*, » s'empara du royaume de *Po-ssé* et tua le roi appelé *Ku-ssa-o*. Son » fils *Chi-li* monta sur le trône, mais *Chi-ho-iou* envoya le chef de » sa horde pour diriger le royaume; quand *Chi-li* fut mort, le » peuple ne voulut pas se soumettre aux Turcs, la fille de *Ku-ssa-o* » devint reine. Les Turcs la tuèrent, et le fils de *Chi-li*, *Ten-ki*, s'en- » fuit dans le royaume *Fou-lin*. Les Persans allèrent l'y chercher, » le mirent sur le trône, et il devint roi *I-tan-chi*. Après sa mort, » *I-ssé-i*, fils de son frère aîné, monta sur le trône. Entre 656– » 660, le roi de Perse fut tué par les *Tachis*. Son fils *Pi-lou-ssé* » demanda du secours à l'empereur, mais *Ka-tsong* s'excusa à » cause de la longueur de la route. » Dans la notice géographique sur le *Ssi-yu*, ou les Contrées Occidentales, ce fait remarquable est relaté avec plus de détails. Nous y lisons : « *I-ssé-i* ne régna pas, » il fut chassé par un grand chef, il s'enfuit chez les Toukhares. Au » milieu de la route, les *Ta-chis* le frappèrent et le tuèrent. Son fils, » *Pi-lou-ssé* entra dans le pays des Toukhares pour échapper au » danger. Il envoya des ambassadeurs pour implorer le secours

» de l'empereur ; mais *Kao-tsong* n'ayant pu envoyer des troupes, à » cause de l'éloignement, s'excusa. Les *Ta-chis* firent des incursions, » mais les habitants de Toukhara les reçurent à coups de lance. »

Il est impossible de raconter plus exactement la fin de la dynastie des Sassanides. *Ku-ssa-o* est évidemment Khosrou-Perviz, qui, après un règne de 38 ans, fut détrôné et tué en 628. Son fils *Chi-li* est *Chirouèh*, qui, ayant détrôné et tué son père à l'aide des Turcs, ne régna pas longtemps. La fille de Khosrou dont il est question dans les annales chinoises, est, sans contredit, Bouran, qui régna un an et demi d'après Maçoudi, et qui fonda le pyrée de Selm dans l'Irak ; quant à *I-tan-chi*, c'est le Firouz-Khechenindèh de Maçoudi, nommé plus correctement par Mirkhond, Tchachinendèh, comme le prouve la transcription de son nom par les annalistes chinois. Enfin *I-ssé-i* n'est autre que le dernier Sassanide Yezdedjird III, tué lors de l'invasion des Arabes ou des *Tazis* en 651, sous les ordres de Kaleb, général des armées du Khalife Abou-Bekr. Les historiens musulmans s'arrêtent généralement là ; mais les annales chinoises nous permettent de voir que les descendants de Sassan ont conservé presque jusqu'à la fin du VIII[e] siècle de notre ère l'espoir de regagner le trône de leurs ancêtres, à l'aide des Chinois; ainsi le *Pi-lou-ssé* dont il est question dans le passage que je viens de citer n'est autre que Firouz, l'un des deux fils de Yezdedjird. Nous apprenons de plus qu'entre 661 et 663, l'empereur lui donna le titre de gouverneur de la Perse, et sur ses plaintes touchant les incursions des *Tachis*, le gouvernement chinois envoya des délégués dans les contrées occidentales qui les divisèrent en arrondissements et en districts. La ville de *Tsilin* (1)

(1) C'est peut-être Zirin, ville du Séistan, mentionnée par Istakhri (voy. trad. de Mordtmann, p. 144). Dans tous les cas, il me semble probable que les médailles indo-sassanides, décrites par Prinsep, Lassen, etc. (voy. Lassen, *Zur Gesch. der Griech. u. Indo skyt. Koenige*, p. 108), se rapportent à cette époque, où les derniers princes sas-

fut assignée pour résidence au gouverneur de la Perse ; en même temps on accorda à Firouz le titre de *tou-tou* ou commandeur général, mais cela ne l'empêcha pas d'être chassé par les *Tachis*. Il se rendit en 670 à la cour de l'empereur et y resta jusqu'en 673; il fut élevé au grade de général de la droite. Enfin, en 679, les Chinois se décidèrent à faire une démonstration militaire en faveur des princes sassanides; l'empereur ordonna à son général *Fei-king-kian* de protéger *Ni-nie-ssé*, fils du roi de Perse, et de le remettre sur le trône de ses ancêtres. Le général pénétra avec l'armée qu'il commandait jusqu'à *Ssoui-ché*, ville du pays des 'Ansi (Parthes); mais là il fut forcé de rebrousser chemin, et son protégé alla se réfugier chez les Toukhares.

J'espère qu'on me pardonnera cette digression historique, à cause de la nouveauté des renseignements qu'elle contient, et parce qu'elle montre que, même sous les Sassanides, il y a eu deux époques assez longues, l'une de soixante-trois ans et l'autre d'une trentaine d'années, pendant lesquelles les habitants des provinces septentrionales de l'empire étaient fortement exposés à l'influence des Touraniens.

Les renseignements fournis par les Chinois sur la géographie et les produits de la Perse, de même que sur les mœurs de ses habitants, peuvent se résumer en peu de mots. Le royaume de *Po-la-ssé* est situé à l'ouest de la rivière *Tá-go* (?); du côté de l'est il touche au *Toukharistan* (province de Khoulm), et au *Kang* (Soghdiane); au nord il est voisin des Turcs *Kosa* (les Gozzes, les Sakes, les Kaissakes modernes); à l'ouest et au sud il confine à la mer. Ce pays est situé au nord-ouest de Angué-ké-lo (?), et lui-même a dans la même direction le royaume de *Foulin* (empire de Byzance).

[illegible] sanides s'établirent sur les confins septentrionaux de l'Afghanistan actuel, et pour expliquer la présence de ces médailles à Beghram, on n'a pas besoin de recourir à l'hypothèse de l'existence d'une seconde branche Sassanide régnant à Caboul.

La capitale de *Po-la-ssé* est appelée, d'après une notice, *So-li*, située à l'ouest de *Tchéou-mi*, ancien royaume des *Tiao-tchi;* d'après l'autre, c'est *Ssou-li-ssa-tang-na*, qui a 40 li (4 lieues) de circonférence, et dont la rivière est considérable et le territoire très-vaste. La première de ces deux villes me paraît être Sari, située à l'ouest de *Djei-houn-merz* ou des bords de l'Oxus, ancien pays des Tadjiks, et dont la rivière Tidjan est assez importante. *Ssou-li* me semble être une autre transcription du même nom. Quant à *ssa*, c'est l'équivalent de *chéhr*, et dans *tang-na*, je crois reconnaître l'intention de rendre le mot persan *Tabéristani* (1).

Le pays est plat et uni; sa température, d'après quelques notices, est chaude et humide (*sic*), ce qui peut être vrai si ceux qui ont fourni ces renseignements ont visité la Perse du côté de Bassorah, ou s'ils ont vu le Ghilan et le Mazandéran. Le pays produit de l'or, de l'argent, du laiton, du corail, de l'ambre, de la cornaline, des perles fines, du verre, du *lapis lazuli*, du cristal, de l'acier, de l'aimant, du cuivre, de l'étain, du cinnabre, du sel, de l'orpiment, du mercure, etc. On y récolte du storax, de la soie, du coton, du poivre, du miel sauvage, etc. Les cinq graines et les oiseaux sont presque les mêmes qu'en Chine, mais on n'y cultive pas le riz (2).

(1) Cela peut être aussi le Souristan, nom que les géographes orientaux donnaient quelquefois à l'Iraq-arabi, comme l'a signalé M. Reinaud dans son remarquable Mémoire sur l'Inde (p. 158). Dans ce cas, les détails géographiques rapportés par les Chinois sur la Perse, correspondraient aussi avec les explications proposées par M. Pauthier dans les notes 2 (p. 57) et 4 (p. 58) de son savant Mémoire sur l'inscription syro-chinoise de Si-Ngan-Fou, monument nestorien élevé en Chine l'an 781 de notre ère. (Paris, 1858, extrait des *Annales de philosophie chrétienne*, publiées par M. Bonnetty, année 1857.) Une des difficultés que j'éprouverais à reconnaître dans le Ta-go des Chinois la rivière de Karoun, c'est que les Chinois disent que la Perse était à l'occident de ce fleuve, tandis que nous savons par le levé du lieutenant Selby, exécuté en mars et avril 1842, que cette rivière coule presque directement du N.-N.-E. au S.-S.-O., et que les pays peuplés par les Persans sont à l'*orient*, et non pas à l'*occident* de son cours.

(2) Ainsi la culture du riz était inconnue en Perse avant l'islamisme.

Les quadrupèdes sont aussi semblables à ceux de la Chine, avec cette différence qu'on y rencontre des lions, des éléphants blancs et l'autruche, que les Chinois décrivent comme ressemblant à un chameau, ayant des ailes, mais ne pouvant pas voler haut. On y trouve également des chameaux qui peuvent faire 700 li (70 lieues) par jour, d'excellents chevaux, des ânes et des mulets d'une grande taille.

Tous ces détails sont parfaitement exacts jusqu'à la vitesse des chameaux, car, dans le Beloudjistan, il y a encore de nos jours des dromadaires qui parcourent des distances considérables en très-peu de temps. Il n'est pas étonnant non plus que les Chinois aient pu croire que les éléphants fussent originaires de la Perse; car non-seulement nous savons en général que ces animaux étaient employés déjà du temps des Achéménides dans l'armée persane, mais Maçoudi nous apprend que Khosrou-Perviz possédait mille éléphants plus blancs que la neige, dont quelques-uns atteignaient douze coudées de haut (*Prairies d'or*, t. II, p. 230). Les renseignements fournis par les Chinois sur les habitants de la Perse se réduisent à ce que les hommes sont d'une grande taille, qu'ils ramènent leurs cheveux sur le haut de la tête, et vont les uns sans aucune autre coiffure, tandis les autres portent des bonnets de peau. Leurs robes sont de coton et de laine de couleur noire et blanche, ou verte et blanche, mais toujours bordées d'étoffes de soie travaillée; ils ne fendent jamais leurs vêtements par le devant. Les femmes portent de grandes robes et de grands manteaux; elles réunissent en forme de nœud une partie de leurs cheveux sur le devant de la tête, et laissent flotter les autres sur le cou. Elles les ornent de fleurs d'or et d'argent, et y insèrent des perles de cinq couleurs. Les Persans se marient sans égard pour la noblesse ou la bassesse de la condition; ils ne font pas même

attention au degré de parenté, et ils peuvent épouser leurs sœurs (1). Parmi les barbares, ce sont les plus laids et les plus sales. Leur langue diffère de celles des autres nations, et leur écriture est tout autre que celle qu'on appelle *nou-chou*, écriture des barbares. Ils adorent l'esprit du Feu, et ils sacrifient au ciel, à la terre, au soleil, à la lune, à l'eau et au feu. En Perse, la droite est plus honorée que la gauche, et quand les Persans se saluent, ils touchent la cuisse (2). Ils déposent leurs morts sur des montagnes; les gens chargés des pompes funèbres sont considérés comme impurs; ils résident hors des villes, et quand ils y entrent ils agitent une sonnette pour qu'on les distingue. Le deuil dure un mois. L'année des Persans commence le sixième mois de l'année chinoise. Ils attachent la plus grande importance au septième jour du septième mois, et au premier jour du premier mois; ce jour-là on s'invite mutuellement à des repas qu'on égaye avec de la musique. Les Persans sont très-habiles à fabriquer toutes sortes d'étoffes, et à tisser des tapis qu'ils font à poils longs ou courts; leurs produits sont très-estimés dans les pays étrangers. Ils savent labourer la terre, qu'ils arrosent artificiellement, vu le grand nombre de déserts sablonneux. Ils ne cultivent pas les lettres. Le deuxième jour du premier mois, chacun offre des sacrifices à ses ancêtres. La justice est rendue dans un tribunal, mais on n'écrit pas la sentence, on se borne à la prononcer. Les peines sont très-sévères; les grands coupables sont attachés à un mât élevé et on les tue à coups de flèches (3). Quelquefois on leur coupe

(1) Il est très-curieux que Hanway observe que dans le Ghilan l'usage d'épouser les sœurs a disparu depuis longtemps; donc au XVIIIe siècle on se souvenait encore de son existence.

(2) Cette mode de saluer en s'inclinant de côté et en touchant la cuisse, ou le mollet, est encore en usage en Perse.

(3) C'est le *tirboran*, ou la pluie de flèches des Persans.

le nez et les pieds. Pour des crimes moins graves, on condamne à une prison perpétuelle, on rase complétement la tête, ou l'on coupe la moitié des cheveux sur les tempes, on suspend au cou un écriteau. Lorsqu'on a eu des relations avec une femme noble, l'homme est exilé, et l'on coupe les oreilles et le nez à la femme. Les impôts sont payés d'après le revenu de la terre, ou bien l'on verse quatre pièces de monnaie d'argent; cette même monnaie sert pour le commerce. Les soldats sont armés de boucliers, de lances, de frondes, d'arcs et de flèches. On mène des éléphants au combat, et chacune de ces bêtes est accompagnée de cent soldats. Les Persans ont subjugué tous les barbares de l'Occident. Le premier roi des Persans était *Po-ssé-nié* (*Pouri-Sassan?*), qui descendait des grands *Ieoutchi* (Scythes); les indigènes appellent le roi *I'tsan-ki* (*Ar-dza-ki*) et *'Fang-pou-sso* (?). Les fils du roi sont appelés *Cha-yé* (*Chahzadeh*). Parmi les grands officiers, il y a : 1° le *mohotan* (*moubedan-moubed*), chef de la justice; 2° le *ho-ni-han*, chargé du trésor royal (*amin?*); 3° le *kin-ti-hou* (?), qui préside aux documents officiels; 4° le *ho-lo-ho-ti*, chargé des affaires intérieures du roi, probablement le ἀζαβρίτης de Ctésias ou le Hézarapet des auteurs arméniens (Voy. *Patkanof*, p. XVIII), et 5° le *pi-po-po*, qui a sous son contrôle les soldats et les chevaux, probablement le *sipehbed*. Le roi choisit pour son héritier celui de ses enfants qu'il juge le plus digne de lui succéder; il écrit secrètement son nom sur un papier, enfermé sous un pli cacheté, et le dépose dans son trésor. Ce pli n'est ouvert qu'à la mort du roi. Quand la volonté du roi défunt est promulguée, ses autres enfants abandonnent la cour, s'en vont à la frontière et ne revoient jamais leur frère régnant. Le roi possède une dizaine de petites résidences; le quatrième mois de chaque année, il sort pour se promener, et il ne revient que dans le dixième mois.

Ces renseignements divers que nous avons réunis en un corps,

se trouvent mentionnés dans les annales chinoises, entre les années 122 avant Jésus-Christ et 639 après Jésus-Christ ; donc ils ont été recueillis dans l'espace de huit siècles, et il est difficile de ne pas remarquer que dans les anciennes relations, les Persans sont plus souvent désignés par le nom de *Tiao-tchi* que par celui de *Po-la-ssé*. Ce n'est que plus tard, quand les Chinois ont pénétré dans les provinces occidentales du pays, qu'ils ont commencé à en nommer les habitants indistinctement *Po-la-ssé* ou *Tiao-tchi*, ce qui prouve que dans ces temps reculés, comme aujourd'hui, le nom de *Tadjik* était plus répandu à l'est qu'à l'ouest de l'empire de Perse. L'aspect presque européen de ces populations n'a pas échappé à l'observation des Chinois, car on lit dans *Hiouen-tsang* que les mœurs des *Foulins* (Byzantins) ressemblaient à celles de la Perse, mais leurs corps, leurs figures et leur langue sont *un peu* différents. Les auteurs du moyen âge, tant Arabes qu'Européens, semblent ignorer le nom des Tadjiks; chez les auteurs persans, autant que je m'en souviens, il ne paraît qu'à l'époque des Timourides, ce qui serait presque impossible si ce nom était un nom générique, celui d'une nation. Dans ces derniers temps, on a voulu à toute force voir dans le mot Huzvarech, *Tazik*, répondant au mot persan *tazi*, un synonyme du mot *tadjik*, quoiqu'on n'ait aucune raison de supposer le mot *tadj* avec tous ces dérivés, tels que *tadjik*, petite couronne, *tadjdar*, possesseur de la couronne, *tadjwer*, porte-couronne, moins ancien que les mots *tazi*, *taz*, *tazianèh*, etc. L'opinion des Tadjiks eux-mêmes semblait y donner droit. De même que le lieutenant Wood, j'ai entendu moi-même de la bouche des Tadjiks de Boukhara, avec quelques variantes, un conte semblable à celui qu'ils débitèrent au brave explorateur des sources de l'Oxus. Après avoir dit qu'il croyait que les Tadjiks étaient des Persans (*Journey to the river Oxus*, p. 259-257),

M. Wood continue : « Mais les Tadjiks eux-mêmes indiquent » l'Arabie et les environs de Baghdad comme première habitation » de leurs ancêtres; et comme cette opinion est généralement » répandue, elle mérite une certaine attention. Ils disent que » leur nom est dérivé du mot *tadj*, ornement de tête, et qu'il a » été donné à leurs pères parce qu'ils étaient soupçonnés d'avoir » enlevé ce symbole de royauté de la tête de Mouhamed. Cependant » ils sont trop nombreux pour être des descendants des guerriers » arabes qui envahirent cette vaste portion de l'Asie dans le pre- » mier siècle de l'hégire. » Cette dernière raison serait bien faible pour rejeter leur origine sémitique, s'il n'y en avait pas d'autres beaucoup plus sérieuses. Mais avant de les exposer, je crois devoir signaler ce qu'il y a de vrai dans les renseignements recueillis par M. Wood chez les Tadjiks de l'Asie centrale, d'autant plus que cela nous expliquera comment la tradition de leur origine arabe a pu se former et se maintenir parmi eux.

La persécution énergique des descendants du prophète dans la Mésopotamie par Hudjadj, pendant les derniers vingt-cinq ans du premier siècle de l'hégire, força beaucoup de Seïdes, établis à Koufa, Baghdad, Bassorâh, etc., à se réfugier dans la Transoxiane. Parmi les plus connus était le seïde Souleiman, fils d'Abdoulah Heddad, et arrière-petit-fils de Zeinelabeddine. Il émigra à Ourguendj, où il épousa la sœur du seïde Mahmoud, surnommé Andjiri Fahnavi, enterré à Pîrmest, près de Boukhara. De ce mariage naquirent deux frères jumeaux que leur père nomma, en l'honneur des enfants d'Aly, Hassan et Hussein, et une fille. Cette dernière ayant épousé un Seïde réfugié à Boukhara, eut un fils nommé Emir-Koulal, ancêtre de la branche des seïdes *koulali*, très-nombreux à Boukhara et à Vafkend. Hassan ne laissa pas d'enfants, mais Hussein eut deux fils; l'aîné Djélal est l'ancêtre des Seïdes de Kaboul et de l'Afghanistan, et les descendants du

plus jeune, Kémal, forment la branche des Seïdes de Boukhara, connus sous le nom des Seïdes *Khourdes* ou petits Seïdes. Enfin la troisième souche des Seïdes de la Transoxiane, ceux des *Ata*, est aussi formée par des descendants du prophète qui s'enfuirent au delà de l'Oxus, pour se soustraire aux persécutions de Hudjadj. Toutes ces branches se mêlaient avec les Tadjiks, et il est naturel que celles des familles de ces derniers qui avaient des rapports de parenté avec les illustres émigrés, fussent plus considérées que celles qui leur étaient étrangères. Cet état de choses se maintient jusqu'à nos jours, et il n'est pas étonnant que presque tous les Tadjiks revendiquent l'honneur d'une origine arabe, car cette prétention, impliquant leur descendance de la lignée de Mahomet, non-seulement leur procure des avantages honorifiques, mais les exempte en même temps des impôts et de l'obligation de fournir des soldats à l'armée du pays. Ainsi l'opinion professée par les Tadjiks d'être originaires de Baghdad n'est pas entièrement fausse, mais elle ne s'applique qu'à un très-petit nombre de familles et ne doit pas être étendue à toutes les populations désignées par ce nom. Du reste cette prétention n'est pas générale, et nous savons par M. Masson (voy. *Travels in Belouchistan and Afgh.*, etc., t. I, p. 217) que les Tadjiks de Bajor se disent les descendants des héros de l'époque kéanienne.

Lassen, après avoir exposé que c'est seulement depuis l'époque des Ghaznevides, que commence la transformation des peuplades voisines de l'Hindou-Kouch, et après avoir indiqué que quelques-unes d'entre elles se réfugièrent dans les hautes vallées de cette chaîne, dit : (*Indische alterthumskunde*, t. I, p. 426) « Les subjugués » sont appelés Tadjiks, nom qu'on donne dans les provinces orien- » tales de la Perse aux anciennes populations sédentaires s'occu- » pant d'agriculture, et actuellement soumises à d'autres peuples; » ce nom ne décide rien quant à leur origine. On les nomme

» aussi *Dihkan*, ou villageois, et ce n'est pas seulement dans le » *Loughman*, mais aussi dans le Sewad, parmi les Youssoufzei, dont » ils sont les serfs... Les Afghans et les Uzbeks les nomment aussi » *Parsivan*, probablement à cause de leurs idiomes, qui sont des » dialectes du persan; tandis que leurs maîtres se servent d'autres » langues, quoique les Tadjiks du Kaboulistan ne parlent pas » partout le persan (1). » A ces nombreux synonymes du mot Tadjik, nous joindrons encore celui de *Sart* qu'on leur donne à *Khiva*, et nous concluerons, avec l'illustre savant allemand, que ce nom ne décide pas de leur origine. J'ajouterai de plus que le *Tadj*, ou couronne, était, pour les sectateurs de Zoroastre, ce que le signe de croix est pour les chrétiens, et le *salleh*, ou turban, pour les musulmans, c'est-à-dire une marque extérieure par laquelle ils se distinguaient des sectateurs d'autres croyances. Déjà Maçoudi (t. II, p. 108) parle du sens mystérieux que les Persans attachaient à l'usage de porter la couronne; mais en dehors même de son témoignage respectable, tous les livres du rituel des Guèbres viendraient nous l'affirmer. Voilà pourquoi ce nom est si répandu dans la vraie patrie de la religion de Zoroastre, établie dans la Bactriane bien avant qu'elle ne pût pénétrer à l'Occident, où même du temps de Cambyze le peuple ne pouvait souffrir les Mages (Hérodote, liv. III, chap. LXXIX). Mais la preuve la plus convaincante, selon moi, de la différence des mots *Tazi* et *Tadjik*, est que ces deux mots existaient déjà du temps des Arsacides et des Sassanides, avant l'invasion des Arabes musulmans, et que le premier était transcrit par les Chinois par *Tachi* et le second par *Tiao-tchi*. Mais si le mot Tadjik chez les Persans, de

(1) Cette dernière remarque que l'illustre professeur de Bonn a empruntée à Elphinstone ne me paraît pas être tout à fait exacte. Les Tadjiks parlent partout le persan, comme l'indique du reste le sobriquet de *Parsivan* qui n'est qu'une abréviation du mot *Parsi-zeban*, ou parlant le persan.

même que *salebii* ou *benou-salib* chez les Arabes, était une désignation de religion, il est évident que dans les premiers temps de la propagande musulmane, ni les nouveaux convertis, ni les fidèles au culte du feu, persécutés pour leurs croyances, n'osaient pas se donner un titre odieux à leurs conquérants. Voilà comment je m'explique l'absence de ce nom dans les écrits des auteurs arabes des premiers siècles de l'hégire, et aussi sa réapparition à une époque où l'islamisme était déjà trop fort pour que ce nom de *secte*, devenu nom d'une nationalité, puisse lui porter ombrage. Mais, malgré la domination exclusive parmi les Tadjiks du régime musulman pendant treize siècles, cette religion envahissante n'a pu extirper complétement les habitudes traditionnelles de respect pour le feu. Dès qu'on franchit les limites du Khorassan, soit en venant du nord (du Mazanderan), soit en y pénétrant de l'ouest (de l'Irak), on est frappé par une coutume qu'on ne trouve pas ailleurs. Notamment lorsqu'une députation de villageois vient à la rencontre du voyageur pour lui faire honneur, les députés présentent, en hiver comme en été, un pot rempli de braise ardente. Plus on avance vers l'orient, plus ces traces de l'ancien culte sont évidentes et nombreuses. M. Wood dit, page 333 de son voyage cité : « J'ai » déjà eu l'occasion de mentionner la répugnance éprouvée par les » habitants de Badakhchan à souffler une bougie ; on peut trouver » de même ici (à Vakhan) de semblables traces de la religion » de Zoroastre. Un habitant de Vakhan considère comme de » mauvais augure d'éteindre une lumière en soufflant dessus ; il » préférera mouvoir sa main pendant quelques minutes devant la » flamme de la branche de pin qui lui sert de chandelle, que de » recourir à une méthode plus efficace, mais qui lui est bien plus » désagréable. » Dans ma description du Khanat de Boukhara, p. 208, j'ai mentionné aussi quelques coutumes superstitieuses des Tadjiks de cette province, où il est difficile de ne pas reconnaître

un vague souvenir d'un culte longtemps disparu. Telle est la fête célébrée chaque printemps et connue sous le nom de *Tchar chambei-sunnï*. Après le coucher du soleil, on allume des bûchers et l'on saute par-dessus la flamme. Malgré son nom musulman, cette fête est évidemment contraire à l'orthodoxie, car ces cérémonies sont sévèrement réprouvées par le clergé. Tel est aussi le traitement des malades par le feu, où l'on force le patient de faire trois fois le tour d'un bûcher allumé, puis de sauter le même nombre de fois par-dessus le feu; ou, s'il est trop faible pour se soumettre à ces ordonnances, on allume une torche qu'on place dans sa chambre; il doit tenir les yeux fixés sur la flamme pendant qu'on lui frappe légèrement dans le dos en prononçant, pour chasser son mal : « Va dans les déserts, va dans les lacs. » J'ajouterai à cela qu'après la naissance d'un enfant on allume pendant quarante nuits, au-dessus de son berceau, une chandelle qui doit brûler jusqu'à l'aube du jour pour écarter du nouveau-né les malins esprits. En sus, le peuple aime à se livrer, surtout dans le mois du Ramazan, à un jeu qu'on appelle *atach bazi*, nom donné en Perse au feu d'artifice. On se partage en deux camps entre lesquels on allume une espèce de feu de Bengale nommé *mah-tabi*, clair de lune. Chaque camp tâche de s'en rendre maître, à travers une nuée de pétards qu'on se lance mutuellemen

Il me semble donc qu'on a le droit de conclure de tout ce qui précède que le nom de Tadjik, originairement nom collectif, appliqué aux premiers ignicoles, bactriens ou autres, désigne maintenant les aborigènes de race persane, ayant su garder leur langue et quelques traces d'une civilisation antique, malgré une longue série de siècles de domination étrangère et barbare.

Mais s'il en est ainsi, nous devons essayer de tracer aussi exactement que possible le portrait du Tadjik, et le comparer à celui des autres branches de la race iranienne.

Parmi le petit nombre de voyageurs qui ont pénétré dans les pays reculés habités par les Tadjiks, il y en a bien peu qui aient songé à donner quelques détails sur leurs particularités physiques, et ceux-là encore se sont bornés généralement à les esquisser d'une manière si vague, que l'ethnographe n'a rien à puiser dans leurs descriptions.

Le plus ancien d'entre eux, et sans contredit le plus instructif, est Mountstuart Elphinstone, qui a eu l'occasion d'étudier les Tadjiks dans l'Afghanistan, lors de son ambassade à Pichaour en 1809. Ses importantes recherches ont été publiées en français plusieurs fois, mais toujours en abrégé, de manière que beaucoup de renseignements curieux et d'observations précieuses ont été omis ou rapportés incomplétement. Sa description des Tadjiks a surtout été écourtée; mais elle me paraît si intéressante que je crois devoir traduire *in extenso* toute la partie du ch. XII de l'*Account of the Kingdom of Caubul*, où il parle de cette population.

Après avoir observé qu'aucune partie de l'Afghanistan n'est exclusivement peuplée d'Afghans, il cite dans une note l'opinion du sultan Baber sur la variété des éléments qui composaient la population de ce royaume au commencement du XVI[e] siècle. A cette époque, les plaines étaient occupées par des tribus turques, par les Eimaks et par des Arabes. Les villes étaient habitées par les Tadjiks, les Pachaïs et les Pérônchis ; les montagnes, enfin, étaient au pouvoir des Hézarèhs, des Togdéris, des Afghans et des Kafirs. Les langues parlées par ces peuplades étaient l'arabe, le persan, le turc, le monghol, le hindou, l'afghan, le pachaï, le pérônchi, l'idiome des guèbres, le beraki et le deggani. Puis il continue en ces termes :

« La situation dans laquelle nous trouvons les Tadjiks est propre à exciter notre curiosité, qui, je le crains, ne pourra être satisfaite par les renseignements que j'ai pu recueillir à ce sujet.

Les Tadjiks ne sont pas unis en un seul corps de nation, ni bornés à un seul pays ; ils sont répandus par groupes isolés sur une vaste portion de l'Asie. Dans la plus grande partie des pays soumis aux Uzbeks comme aux Afghans, ils vivent parmi ces tribus. Les habitants sédentaires de la Perse sont aussi appelés Tadjiks, pour les distinguer des Tatares conquérants de cette contrée, comme aussi pour ne pas les confondre avec les populations nomades, qui, à ce qu'il paraît, étaient d'origine persane. On les trouve même dans le Turkestan chinois, et ils forment des communautés indépendantes dans les provinces de Karatéguin, de Derwaz, de Wakhékha et de Badakhchan. Sauf ces endroits isolés et peu accessibles, et sauf quelques autres localités que nous mentionnerons plus loin, on ne les rencontre jamais en communautés distinctes ; presque toujours ils se mélangent avec le peuple conquérant, dont ils adoptent généralement les vêtements et la plus grande partie des coutumes. Il paraît qu'en Perse, dans les plaines de l'Afghanistan et dans le pays des Uzbeks, ils ont précédé les peuples qui y dominent maintenant.

» Le nom de Tadjik est employé d'une manière assez vague. Quelquefois il sert à désigner toutes les populations croisées avec les Turcs ou avec les Afghans, mais toujours d'origine différente de ces deux peuples, ou plutôt de race inconnue ; mais quelquefois aussi on applique ce nom à des populations établies dans des pays où l'on parle le turc ou le pouchtou, mais qui ont conservé l'usage de l'idiome persan. Aussi les noms de Tadjik et de Parsivan sont employés indistinctement pour désigner les mêmes populations dans l'Afghanistan, comme dans le Turkestan.

» On a donné plusieurs explications du mot Tadjik ; mais la meilleure paraît être celle qui le fait dériver du mot *Tazik* ou *Tadjik*, par lequel l'on désigne les Arabes dans les livres pehlevis. Cela s'accorde avec l'interprétation donnée à ce mot dans les diction-

naires persans, où Tadjik est synonyme d'Arabe né en Perse, ou dans tout autre pays étranger. Cette opinion cadre bien avec les hypothèses qu'on est porté à faire sur les Tadjiks d'après l'état actuel de cette nation, et d'après l'histoire des pays où elle est établie.

» Dans le premier siècle de l'ère musulmane, toute la Perse et le pays des Uzbeks ont été envahis par les Arabes, qui contraignirent les habitants de ces contrées à embrasser leur religion, et en partie aussi à adopter leurs mœurs comme leur langue. L'Afghanistan était attaqué à la même époque, mais le succès des envahisseurs n'y a jamais été complet. Ils réussirent à subjuguer la plaine sans pouvoir établir leur domination sur la montagne, dont les populations surent garder leur indépendance et s'opposèrent, pendant près de trois siècles, à l'adoption de l'islamisme. Les trois pays dont nous parlons faisaient jadis partie de la monarchie persane, et il est très-probable que les idiomes qu'on y parlait dérivaient tous de l'ancien persan. Après le triomphe de la loi de Mahomet dans ces pays, leurs langues subirent naturellement l'influence de l'arabe et formèrent le persan moderne. Ainsi, il est fort probable qu'il fut un temps où les Arabes conquérants et les Persans vaincus ne formèrent qu'une nation, parmi laquelle il faut chercher les ancêtres des Tadjiks actuels. Tout ce que nous connaissons sur le passé de l'Afghanistan s'accorde bien avec cette hypothèse. En effet, nos premières informations sur ce pays, après l'invasion des Arabes, nous montrent les Tadjiks maîtres de la plaine, et les Afghans (que nous considérons comme des Aborigènes) occupant les montagnes. Dans la suite des temps les Afghans descendirent dans les plaines, et réduisirent presque partout les Tadjiks à l'état de sujétion complète, et ce n'est que dans quelques localités peu nombreuses et naturellement fortifiées qu'ils purent garder une certaine indépendance. Les Tadjiks du Turkestan ont la même

origine, mais ils restèrent maîtres du sol jusqu'à l'invasion des Tatares, qui les réduisirent à leur état actuel de vasselage, tandis que les Tadjiks des provinces montagneuses conservèrent leur indépendance et formèrent les petits États de Badakhchan (1), de Derwaz, etc.

» Il est à remarquer que partout les Tadjiks sont établis dans des habitations fixes, et que partout ils se livrent à l'agriculture et aux autres occupations paisibles. Jusqu'à présent encore, ils louent quelques terrains dans la partie occidentale de l'Afghanistan, où jadis, selon toute probabilité, ils étaient maîtres absolus du sol; tandis que maintenant ils sont dépouillés du patrimoine de leurs ancêtres, et ne cultivent la terre qu'en qualité de fermiers ou de journaliers chez des maîtres afghans. Leur avoir court toujours le risque d'être usurpé par quelques hommes puissants des tribus dont ils occupent le territoire. Ce danger cependant est atténué par la protection spéciale que leur accorde le gouvernement, et ils ne sont jamais exposés aux maux intolérables de l'insulte personnelle ou de l'oppression directe.

» Les Tadjiks établis sur les terres des tribus afghanes y résident à titre de *hemsayèhs* (voisins de ces tribus), ou bien ils forment des villages séparés, exclusivement peuplés par des individus de leur race. Dans le premier cas, leur position est telle que nous venons de le dire. Dans le second, les affaires publiques sont gérées par des *Ketkhoudas* (anciens), élus par la commune, eu égard toutefois à certains droits héréditaires; mais dans tous les cas, cette élection est soumise à l'approbation du roi. Ainsi l'autorité du Kedkhouda est limitée par le bon vouloir du chef de l'État, et se réduit la plupart du temps aux fonctions de collecteur d'im-

(1) Je n'ai pas besoin d'observer qu'Elphinstone se trompe, croyant que le Badakhchan est un État peuplé par des Tadjiks indépendants.

pôts. Généralement l'individu nommé à ce poste jouit d'assez d'influence sur ses concitoyens pour terminer à l'amiable des contestations peu importantes; quant aux cas sérieux, ils sont soumis à l'examen du gouverneur de la province, ou à celui du *cadhi* voisin.

»Les Tadjiks sont tous pacifiques et soumis au gouvernement établi. En outre de l'agriculture, ils s'occupent de quelques branches du commerce et de l'industrie manufacturière qui ne tentent pas les Afghans, et en général ils sont doux, sobres et laborieux. Tout en ressemblant beaucoup aux Afghans, il faut dire qu'en s'assimilant à eux ils ne leur ont pris que les bonnes qualités. Ils ne sont pas belliqueux, mais dans ces dernières années leur valeur comme soldats s'est considérablement développée, et se développe encore. Ils sont sunnites zélés.

»Peu disposés à émigrer et à résister aux empiétements des Afghans, ils sont les premiers à souffrir de l'oppression, et il est naturel de les voir mécontents de l'état présent du pays; aussi se plaignent-ils beaucoup des désordres du gouvernement. Mais quand le pays est tranquille, ils sont bien protégés, et en somme, il sont partisans de la monarchie des Douranis. Généralement parlant, leurs rapports avec les Afghans sont assez bons. Considérés comme des inférieurs, ils ne sont néanmoins jamais traités par ces derniers avec arrogance ou dédain; même les mariages entre eux et les Afghans sont assez fréquents, et dans les entreprises commerciales, les individus des deux nations s'associent souvent sur un pied de parfaite égalité.

»Ils payent plus d'impôts que les Afghans, et contribuent en proportion considérable au recrutement de l'armée et des milices. Les Tadjiks résident en grande partie dans les villes. Ainsi, ils sont en majorité dans les environs de Kaboul, de Kandahar, de Ghizni, de Hérat et de Balkh; mais dans les parties peu acces-

sibles du pays, telles que les districts des Hézarèhs, des Ghildjeïs et des Kaukers, il serait difficile de trouver un seul Tadjik.

»Tout ce que je viens de rapporter sur les Tadjiks ne s'applique à proprement parler qu'à ceux d'entre eux qui vivent mêlés aux Afghans; mais ceux qui forment des communautés isolées, établies dans des districts peu accessibles de l'Afghanistan, diffèrent des premiers sous beaucoup de rapports. Je commencerai par donner quelques détails sur les Kouhistanis, occupant le Kouhistan de Kaboul. Ce district est limité au nord et à l'est par les chaînes neigeuses de l'Hindou-kouch et par leurs ramifications méridionales. A l'ouest, il comprend une partie de la chaîne du Paropamise et s'étend jusqu'au pays des Hézarèhs; au sud, il descend vers le Kouhdomen que nous venons de décrire. Le Kouhistan est formé par trois longues vallées, à savoir : celle de Nidjrow, celle de Pendjchir et celle de Gorébend, auxquelles viennent aboutir une infinité de gorges étroites et rocailleuses. Chacune de ces dernières conduit à la vallée principale des ruisseaux qui s'y creusent un lit commun, et forment une rivière portant le nom de cette vallée. On passe ces rivières sur des ponts en bois, et généralement les bords de ces cours d'eau forment les seules portions cultivées du district, fraction minime de sa surface totale, hérissée de montagnes abruptes couvertes de forêts de sapins. Les terres cultivées produisent du blé et quelques autres céréales, et ce qui est fort remarquable pour un terrain aussi élevé et aussi froid, c'est que la culture du tabac et du coton y réussit très-bien. Mais l'alimentation du peuple est basée sur la culture du mûrier, dont les plantations sont fort étendues. On sèche les mûres au soleil et on les convertit en farine, qui sert à faire du pain. A en juger par l'aspect des habitants du Kouhistan, cette nourriture est fort saine, et d'après le calcul de M. Irvine, une plantation de mûrier alimente un plus grand nombre d'individus que ne l'aurait pu faire

un champ de même surface ensemencé de blé. Quoique la population de ce district soit très-clair-semée, elle est néanmoins assez considérable, et on l'évalue généralement à 40 000 familles. Un certaine portion du Kouhistan possède un caractère spécial, très-différent de celui des autres parties de ce canton. C'est un désert peu étendu nommé Rig-rewan, ou sable mouvant, théâtre d'aventures romanesques décrites par Aboul-Fazl.

» Les habitants du Kouhistan élèvent peu de bétail, mais les animaux sauvages doivent abonder dans ce district. On prétend même y avoir vu le lion ; mais dans tous les cas, les loups et les léopards y sont communs. Le Kouhistan est très-riche en faucons, et l'on y trouve beaucoup de rossignols.

» La nature sauvage de ce district contribue à donner à ses habitants un caractère très-différent de celui des autres Tadjiks. Ils vivent dans une certaine indépendance à l'égard du roi de Kaboul, et leurs propres chefs ont de la peine à les gouverner. Ils sont hardis, violents et insoumis. Leurs penchants belliqueux sont tels qu'ils considèrent comme un opprobre de mourir dans un lit. Leur infanterie est excellente, surtout employée dans une guerre de montagne ; mais leur courage s'épuise dans des dissensions intestines. Ils se font rarement la guerre de village à village ou de tribu à tribu ; mais les querelles et les meurtres individuels sont fréquents. Les disputes entre les villages dans ce district sont infiniment plus sérieuses qu'ailleurs, car la destruction d'une plantation de mûriers n'est pas plus difficile que la dévastation d'un champ de blé ; mais le dommage qui en résulte est bien plus grave, étant plus durable.

» Les armes des habitants du Kouhistan sont une carabine ou un fusil à batterie, un pistolet et une dague. Quelques-uns d'entre eux sont armés de piques courtes, et un très-petit nombre porte encore des arcs et des boucliers. Leur vêtement consiste en un

justaucorps, un pantalon de drap grossier de couleur noire, des bottines, et un petit bonnet de soie.

» Tous les Tadjiks du Kouhistan sont sunnites; aussi professent-ils une haine intense contre les Persans et en général contre tous les chiites.... On m'a dit qu'il y a dans le Kouhistan une peuplade nommée Pachais, et je regrette de ne pas avoir pris d'informations sur leur histoire, car j'ai trouvé depuis que Baber les cite parmi les tribus parlant une langue différente des autres.

» Les Berrakis forment une autre subdivision de Tadjiks; ils habitent le district de Logar et une partie de celui de Bout-Khok. Quoique mêlés aux Ghildjeis, ils forment une communauté séparée, gouvernée par leur propre chef. Ils ont la réputation d'être excellents soldats, et ressemblent beaucoup aux Afghans; aussi sont-ils les plus respectés des Tadjiks. Actuellement leur nombre s'élève à 8000 familles. Toutes les traditions s'accordent à rapporter leur établissement dans le pays qu'ils occupent actuellement au sultan Mahmoud Ghaznavi, c'est-à-dire au commencement du XIe siècle. Ils possédaient auparavant des terres beaucoup plus vastes, mais leur origine est incertaine. Eux-mêmes prétendent descendre des Arabes; d'autres disent que leurs ancêtres étaient des Kurdes.

» Les Pourmoulis ou Fermoulis sont une branche de Tadjiks presque aussi importante que les Berrakis. Le plus grand nombre d'entre eux sont établis à Ourghoun, au centre du pays des Kharotis, et ils sont toujours en guerre avec cette dernière peuplade. Le reste des Pourmoulis habite à l'ouest de Kaboul. Ils sont commerçants et agriculteurs; néanmoins, ils fournissent quelques troupes au roi et lui payent un tribut annuel. Je ne puis me prononcer (dit M. Elphinstone dans une note) sans une grande hésitation sur leur origine, quoique celle qu'ils indiquent eux-mêmes ne paraisse présenter aucune obscurité. Ils pré-

tendent descendre des Khalladjs qui sont connus pour avoir fourni à l'Inde une dynastie royale, mais dont tout le reste du passé est peu certain. Férichta dit que c'est une tribu afghane, mais j'ai trouvé dans une autre source qu'ils sont les habitants d'une ville de Khallatch ou Khalladj, que quelques-uns placent sur l'Oxus, d'autres au nord-ouest de Kandahar; d'autres nient l'existence d'une ville de ce nom, et disent que Khalladj est le nom d'une secte religieuse, et qu'il n'a rien de commun avec celui d'une nationalité particulière.

» Les Sirdéhis sont une petite tribu établie au sud-est de Ghizni, dans le village de Sirdèh. Tous les habitants du Séistan peuvent aussi être considérés comme appartenant à la nation des Tadjiks; on en trouve également beaucoup dans la partie septentrionale du Beloudjistan, mais nous n'en parlerons pas ici. Néanmoins, je dois observer qu'ils sont comptés dans le chiffre total de la population tadjike de l'Afghanistan que nous avons cité, et qui porte leur nombre à 1 500 000 individus. »

Après Elphinstone, le baron de Meyendorff, dont le voyage a rectifié tant d'idées erronées sur la Transoxiane, donne aussi quelques détails sur les Tadjiks aborigènes du Khanat de Boukhara. Nous lisons dans son ouvrage (*Voyage* d'*Orembourg à Boukhara*, fait en 1820. Paris, 1824, liv. III, chap. III, p. 193-94) : « La physionomie du Tadjik exprime toujours la douceur et le calme le plus profond. Ainsi, quoiqu'il soit essentiellement faux, fripon et avide, on le suppose honnête et obligeant..... Les Tadjiks sont les maîtres les plus impitoyables pour leurs esclaves. Ils sont d'ailleurs actifs et laborieux, et ont beaucoup d'intelligence pour les affaires : ils sont marchands, artisans et cultivateurs, la vie nomade n'a aucun charme pour eux.... Un homme instruit me parlait en ces termes : « Les Tadjiks habitent la Boukharie depuis le siècle d'Iskender, sans avoir jamais eu de chef choisi

parmi eux; ils ne savent qu'obéir... Jamais un Tadjik n'a pris les armes, jamais il n'a défendu sa patrie. »

Wood, qui est peut-être, de tous les voyageurs, celui qui séjourna le plus longtemps parmi les Tadjiks des différents petits États de l'Asie centrale, est sans contredit, après Elphinstone, celui qui donne sur leur compte les détails les plus circonstanciés. Aussi je crois devoir extraire de son voyage, cité plusieurs fois, tout ce qu'il dit à ce sujet. D'après lui (p. 225-297) : « Les Tadjiks sont une belle race de souche caucasienne; partout où on les rencontre ils parlent persan, et quoique actuellement on les trouve en dehors des limites de l'empire de Perse, si vaste jadis, leur passé indique clairement que leurs destinées ont toujours été plus intimement liées à celles de ce royaume qu'à celles de tout autre peuple.... Je considère les habitants du Kaferistan et d'autres régions montagneuses, dont les solitudes n'ont très-probablement jamais été envahies par des conquérants étrangers, comme étant de même race que les Tadjiks, et ces derniers comme des aborigènes des plaines, où on les trouve maintenant. Les habitants des régions alpines que je viens de mentionner ont des dialectes qui leur sont propres, mais il y a une ressemblance frappante entre eux et les Tadjiks de la plaine. Quant à leurs points de différence, ils peuvent être expliqués par l'influence des causes physiques, et ne doivent certes pas être attribués à une différence de sang. Ces peuplades sont celles qui habitent le Kaferistan, Chitral, Wakhan, Changan et Rochan. L'hypothèse la plus probable pour expliquer la différence de leurs idiomes, est d'admettre qu'ils ont été forcés de se réfugier dans les solitudes où ils résident actuellement, à une époque très-reculée, antérieure, ou tout au plus contemporaine de la première invasion musulmane. » Plus loin, page 372, il dit : « Des quinze Wakhanis que j'ai mesurés, le plus grand avait 5 pieds 7 1/4 pouces angl. (1^{m},709^{mm}),

le plus petit avait 5 pieds 1 3/4 pouces a. (1m,570mm). Les hommes sont plus hâlés, parce qu'ils s'exposent plus que les femmes aux intempéries de l'air; ils n'ont rien de particulier dans leurs lignes faciales, ni dans la couleur des yeux et des cheveux, mais ils ressemblent beaucoup aux Tadjiks (p. 374). La couleur des chiens est, la plupart du temps, noire ou d'un brun rougeâtre; ces derniers sont souvent tachetés.... Les maisons des Wakhanis ressemblent à celles des habitants du Badakhchan, excepté que le foyer établi chez ces derniers, au centre de la chambre, est remplacé par un grand poêle à la façon russe, qui occupe tout un côté de la maison, et communique à l'habitation une chaleur égale. » Ni Burnes, ni Gerard, ni même Mohanlal, généralement si attentif à la beauté des individus des deux sexes, ne disent rien de particulier sur les Tadjiks. Mohanlal mentionne incidemment ceux qui habitent Ghizni, et il se borne à observer qu'ils sont laids. Ce manque de renseignements fournis par les voyageurs me force de recourir à mes propres observations faites à Boukhara et à Samarcande, de même que dans la province de Hérat, du Séistan, dans le Khorassan et même à Tebriz, où j'ai eu l'occasion d'examiner beaucoup d'individus de cette race, se rendant à la Mecque.

Généralement les Tadjiks sont d'une taille élevée; ils ont des yeux et des cheveux noirs; la tête est longue comme celle des Persans; mais l'os frontal chez eux est plus large entre les lignes semi-circulaires temporales, ce qui leur donne aussi des figures d'un ovale plus large que celles des Persans occidentaux. Le nez, la bouche et les yeux sont bien dessinés, mais le premier est rarement recourbé; sa forme ordinaire est droite, beaucoup plus proéminente que chez les races mongholes, mais pas autant que chez les Persans méridionaux et occidentaux. La bouche est assez grande, de même que les oreilles et les pieds. L'abon-

dance des cheveux est la même que chez les Persans, et, non-seulement la barbe est touffue, mais souvent la poitrine et les bras sont abondamment couverts de poils. Le squelette du Tadjik est beaucoup plus massif que celui du Persan, ce qui donne à l'individu vivant des formes plus lourdes. Les tailles fines et élancées, si communes en Perse, ne se rencontrent guère chez les Tadjiks. Leur peau est tout aussi blanche et fine que celle des Persans, aussi est-elle très-susceptible, comme celle de leurs congénères de l'Occident, de se hâler s'ils résident longtemps dans les climats chauds. Généralement les Tadjiks sont forts, supportent facilement de grandes privations, et peuvent travailler longtemps sans se fatiguer; mais ils sont beaucoup moins bons marcheurs que les Persans. Du reste, cette dernière particularité semble être purement accidentelle, et peut provenir simplement de ce que dans les pays qu'ils habitent, les chevaux coûtent moins cher qu'en Perse, et que les Tadjiks sont moins souvent forcés d'entreprendre de longues courses à pied. Pour compléter cette description, je crois utile de reproduire les photographies de quatre Tadjiks qui se trouvaient au Caire en 1864, et que j'ai obtenues par l'obligeante entremise de M. Lagofsky, consul général de Russie en Égypte. (Voyez planches I, II et III.)

De toutes les tribus de races iraniennes que j'ai eu l'occasion d'examiner, les Hératiens, et surtout les Djemchidis et les Guèbres, se rapprochent le plus du type *tadjik;* mais, chez les premiers, la bouche est généralement plus grande que chez ces derniers, et le nez beaucoup plus large à sa racine. Les Guèbres, identiques presque en tout aux Tadjiks, ont cela de particulier que les nez aquilins sont moins rares parmi eux.

A mesure que nous nous éloignons des pays dont les populations ont gardé le type national primitif, les formes s'ennoblissent au détriment de la taille. Chez les Hindous, chez les Afghans, chez

les Persans méridionaux et occidentaux, la taille moyenne de 1m,40 c. à 1m,50 c. est beaucoup plus commune que celle de 1m,7 et 1m,6, constatée par M. Wood à Wakhan. Sur 14 870 individus habitants de toutes les parties de la Perse, qui se sont présentés en 1857 au consulat général de Russie, à Tebriz, pour faire viser leurs passe-ports, plus des trois quarts ont été notés comme ayant des yeux noirs et une taille moyenne, c'est-à-dire de 1m,3 à 1m,5. Le crâne devient moins large dans la partie frontale, mais il est plus bombé; l'ovale du visage est plus allongé, les yeux s'agrandissent, ils sont mieux fendus et les paupières sont plus longues. L'oreille est plus petite, de même que la bouche et le pied. Actuellement, comme du temps d'Hérodote, les cheveux sont très-abondants chez tous les peuples de race iranienne; ils sont noirs, et la section capillaire transversale est, le plus communément, ovale. Les albinos sont rares en Perse comme dans l'Afghanistan; je n'en ai rencontré que deux ou trois pendant mes voyages de près de quinze ans, et M. Masson, qui a résidé très-longtemps dans l'Afghanistan, ne parle que d'une seule femme, qu'on lui a montrée comme une curiosité, disant qu'elle devait être une *Feringhi* ou Européenne.

Tel est le caractère général des transformations subies par le type persan que je considère comme primitif; mais ces variations se font petit à petit, et si l'habitant de Chiraz se distingue beaucoup du Tadjik de Boukhara, il n'en est pas de même des populations intermédiaires entre ces deux points extrêmes. Ainsi, chez l'Afghan, la racine du nez est généralement assez large encore; cet organe ne se termine pas en pointe comme chez les Persans occidentaux, mais il est tronqué par une surface sensiblement étendue. La lèvre inférieure est pour la plupart du temps très-épaisse, et les mains, mais surtout les doigts, sont très-longs. Les yeux sont placés horizontalement; la fente de l'œil est assez longue, mais elle n'est pas aussi ouverte que chez le Persan, ce

qui, joint à d'épais sourcils, donne au regard d'un Afghan quelque chose de dur et de malveillant. Généralement le cou de l'Afghan n'est pas long, et sa tête paraît être enfoncée dans les épaules, mais chez eux la taille est plus svelte que chez les Tadjiks. La peau de l'Afghan qui n'est pas exposé aux intempéries de l'air est veloutée, d'un éclat mat et d'une couleur légèrement bistrée.

Chez les Beloudjs rapprochés du Sind, la racine du nez est moins large, son extrémité est émoussée comme chez les Afghans; mais tout en étant très-proéminent, leur organe olfactif est presque toujours aquilin, mince et ayant une arête bien marquée. Les yeux sont moins profondément enchâssés dans le crâne que ceux des Afghans. Le cou est plus long, et la couleur de la peau est d'un brun rougeâtre avec un éclat de bronze. Je parle ici des Nehrouis, des Rhinds et des Meghsis, qui ont subi, beaucoup plus que les Brahouis, l'influence des populations indiennes. Quant à ces derniers, je ne puis que répéter la description de Pottinger (voy. *Voyage dans le Beloutchistan*, trad. d'Eyriès, t. I, p. 133): « Les Brahouis, au lieu de la taille haute, du long visage » et des traits prononcés de leurs compatriotes, ont les os courts » et gros, la figure ronde, la face aplatie. » Personnellement je n'ai examiné de près qu'un seul individu de cette tribu, mais il reproduisait exactement les traits notés par le voyageur anglais. Leur barbe, noire et assez bien fournie, a dérouté M. Pottinger: il dit qu'il n'a vu aucun peuple asiatique auquel ils ressemblent; mais, s'il avait eu l'occasion d'observer que le mélange d'une race turque avec d'autres nationalités a pour premier résultat l'apparition, chez les métis, d'un nez aquilin et d'une chevelure abondante, il n'aurait pas hésité à accorder aux Brahouis une origine touranienne. M. Pauthier a relevé, très à propos, un passage curieux de Marco Polo, où le célèbre Vénitien parle des Caronas « nés de mères indiennes et de pères tatares. » (Voyez

Livre de Marco Polo, Introd., p. xxviii). Je crois, comme le savant sinologue, qu'il faut chercher les restes de ces Caroanas parmi les Beloudjs, et, quoique M. Lassen ait établi que la langue des Brahouis est congénère aux idiomes du Dekkhan, leur extérieur touranien indique évidemment qu'ils ont dans les veines une forte dose de sang turc.

Après les Tadjiks et les Guèbres, les habitants du Khorassan sont ceux qui ont gardé le plus les traits du type primitif. Généralement, ils sont plus petits que les Tadjiks, et ont des traits moins réguliers que ces derniers; mais ils sont mieux faits et ont une tournure plus élégante. Pour se faire une idée exacte du type Khorassanien, il ne faut pas se borner à l'examen de la population de Mechhed et du territoire environnant. Les 100 000 pèlerins qui viennent dans cette ville chaque année, de tous les pays où l'on professe le rite d'Aly, font que l'on trouve, parmi les habitants de Mechhed, et même parmi les villageois des campagnes voisines de la ville sainte, presque tous les types de l'Asie centrale; mais dans les endroits éloignés des grandes routes, le type Tadjik se rencontre très-souvent. A Yezd et à Kirman, on commence déjà à apercevoir l'influence du type des populations de la Perse occidentale sur l'extérieur des habitants; les tailles sveltes, les yeux taillés en amande, les nez proéminents et aquilins, l'ovale allongé du visage, s'y trouvent en majorité. A l'ouest de Chiraz et d'Ispahan, l'influence sémitique se fait fortement sentir, et, comme nous l'avons vu, c'est surtout sur le crâne que se manifeste cette action.

L'extérieur des Kurdes présente beaucoup d'analogie avec celui des Afghans. Nous retrouvons chez eux des nez proéminents, souvent fortement aquilins et obtus, quoique moins larges à la racine et ayant des ailes plus rapprochées. La conformation de l'extrémité de cet organe chez les adultes, difficile à être décrite

d'une manière précise, a quelque chose de si caractéristique, que, selon moi, elle forme l'indice le plus sûr pour reconnaître les individus de cette nation. Généralement les yeux des Kurdes sont noirs et plus grands que ceux des Afghans; ils sont plus écartés que chez les Persans occidentaux, chez les Tadjiks et chez les Pouchtous; mais, du reste, leur similitude avec ces derniers est frappante. Ils leur ressemblent même dans la manière de s'habiller. Les individus de ces deux peuples savent se draper avec des haillons, d'une manière également pittoresque; mais on trouve plus de belles figures chez les Kurdes que parmi les Afghans. Les vieillards du Kurdistan sont remarquablement beaux : presque tous pourraient poser pour des têtes de patriarches de la Bible, et souvent il est difficile de croire que cet air digne, ces traits calmes et honorables, cachent les plus hardis brigands et les plus habiles voleurs de grands chemins.

Il serait bien extraordinaire si, dans la distribution symétrique des races d'origine iranienne, à l'est et à l'ouest du centre de la population persane, nous ne trouvions pas quelque peuplade analogue aux Beloudjs. En effet, grâce aux recherches du commandant Duhousset, nous avons le moyen de découvrir cette partie importante du corps symétrique de la famille iranienne: ce sont les Bakhtiaris. Les montagnes occupées par cette peuplade turbulente ont été visitées en détail par MM. Rawlinson, Clément de Bode, Layard, et par la Commission chargée de la délimitation des frontières de la Perse et de la Turquie; mais l'on chercherait en vain, dans les travaux de ces différents explorateurs, la moindre mention sur le physique de ce peuple, découvert, on peut le dire, pour l'ethnographie, par M. Duhousset, qui les a étudiés en 1859 dans un régiment entier, placé sous son commandement au camp de Soultanièh. Nous emprunterons à son mémoire souvent cité (p. 23-24) quelques détails sur cette peuplade : « Les hommes

» ont une taille moyenne, une constitution très-robuste, et sont
» fort endurcis à la fatigue; leur teint est brun, la chevelure
» noire à ondes longues; l'œil couvert et ombragé de sourcils
» épais; le nez gros, aquilin et abaissé sur la lèvre; la mâchoire
» inférieure forte et carrée; les pommettes sont saillantes et
» avancées, le regard est dur et le cou maigre.... La boîte crâ-
» nienne présente des caractères fort singuliers, en s'éloignant
» complétement du type aryen par son front fuyant et l'occiput
» taillé en pic. La longueur d'un de ces crânes, mesuré à la base
» du front, atteint au plus 180 millimètres, et 150 millimètres en
» la prenant à 3 centimètres au-dessus. Sa largeur, mesurée sur
» le front, marque 160 millimètres et sur les tempes 165 milli-
» mètres.... Le tour de la base du crâne est de 560 à 570 milli
» mètres; la courbe d'un conduit auditif à l'autre est de 320 à
» 340 millimètres, et la hauteur du crâne, en partant de l'insertion
» supérieure de l'oreille, atteint 110 millimètres. »

En comparant ces chiffres à ceux de la note *A*, nous voyons que le crâne bakhtyari a le plus d'analogie avec ceux que nous avons réunis sous le titre de Tehéraniens; et, comme il est incontestable que ces derniers présentent des spécimens de crânes iraniens fortement modifiés par l'influence d'un mélange avec des races turques, nous devrons reconnaître la même chose pour les Bakhtyaris. Seulement, la grande dimension du diamètre vertical, artificielle en partie, indiquerait encore une forte influence sémitique. Ainsi les trois diamètres de leurs têtes seraient le résultat de trois influences diverses, dans lesquelles la race produite par le mélange aurait gardé l'élément le plus tenace de chacune de ces races composantes. Le diamètre de longueur leur viendrait des Iraniens, le diamètre de largeur des Turcs, et le diamètre de hauteur des Sémites. Cette hypothèse, qui n'a rien de matériellement impossible, est fortement corroborée par les traditions conservées

parmi les Bakhtyaris sur leur origine. Nous savons, d'après Layard (*Description of Khuzistan*, *Journ. of the R. G. S.*, 1846, p. 7), que les *Bindounis*, actuellement l'une des tribus les moins nombreuses des Bakhtyaris, sont considérés comme aborigènes, et d'après la tradition, c'est à cette tribu que vinrent se joindre les Bakhtyaris, émigrés de la Syrie. En sus, nous savons que les *Dinarunis*, une autre subdivision des Bakhtyaris, sont originaires d'Ispahan, et que les *Gundouzlou* sont une tribu turque, de la famille Afchar, dont elle s'est détachée sous les Séfévides, ou même avant; enfin les *Djanniki germsir* et les *Djanniki serdsir* sont aussi Turcs d'origine. On ne sait rien sur l'époque où les Syriens vinrent s'établir avec les *Bindounis*; mais si l'on fait attention que ni l'Istakhri, ni Ibn-Haukal, ni même Yakout, contemporain de Tchinguizkhan, tout en parlant des Louris, ne font aucune mention des Bakhtyaris, il devient très-probable que l'émigration dont il s'agit ici n'a eu lieu qu'après le XIIIe siècle de notre ère, peut-être même sous Tamerlan.

Avant de quitter la frontière occidentale de la Perse, je crois devoir dire quelques mots sur les Nestoriens et les Chaldéens, établis dans les districts d'Ourmiah, de Salmas, et dans les montagnes des sources du Zaab. Je commencerai par faire observer que c'est incontestablement un peuple de race sémitique, parlant un dialecte de l'ancien syriaque, modernisé par la perte de quelques formes grammaticales, et par l'admission d'une quantité de mots persans, turcs, arabes et kurdes. M. Asahel Grant a voulu retrouver en eux les restes des tribus juives perdues; mais ses preuves sont bien faibles, et elles ont été victorieusement réfutées par MM. Robinson et Perkins. Tout en étant extra-iranienne, cette nation se trouve, depuis nombre de siècles, en contact intime avec des peuples d'origine persane, surtout avec les Kurdes, et sous ce point de vue il est intéressant de signaler

l'influence exercée par cette action étrangère sur leur conformation physique. Les Nestoriens et les Chaldéens ne forment qu'un seul peuple. Ce dernier nom est de création moderne; il a été appliqué, par ordre des papes, à la portion de la nation nestorienne qui fut convertie au catholicisme par les missionnaires jésuites, dans le courant du XVIIIe siècle. La forme de leur crâne est parfaitement sémitique, surtout parmi les tribus de Diz, de Djilou, de Besse, de Tehoub et des Tiaris, plus isolés que les habitants des plaines; mais l'influence iranienne s'est manifestée chez eux par l'agrandissement de l'œil. Cet organe est fendu chez eux tout à fait comme chez les Persans, c'est-à-dire que son diamètre vertical est à peu près la moitié du diamètre horizontal; mais par leur écartement respectif, leurs yeux rappellent ceux des Kurdes. Loin d'être profondément enchâssé dans la boîte osseuse de la tête, comme chez la plupart des sémites, l'œil du Nestorien est presque à fleur de tête. Le nez généralement est droit, assez proéminent, mais court; la face est ovale, mais plus large que chez les Persans occidentaux; le cou long, l'oreille, la main et le pied petits, et de formes élégantes. Ils sont de haute stature, bien faits, doués d'une grande force musculaire et marcheurs infatigables. La couleur des cheveux et des yeux des Nestoriens, généralement brune, est d'un noir beaucoup moins foncé que celle des Persans; on m'a dit même que parmi les montagnards on trouvait des individus blonds et roux. Ces points de ressemblance des Nestoriens avec les Persans n'ont pas été acquis par eux dans un espace de temps très-court, car quoique leur dernière arrivée dans les plaines de l'Aderbeidjan occidental ne date que du XVIe siècle, il est incontestable que la première invasion des Monghols, sous Tchinguiz, les y avait déjà trouvés, et que ce sont les persécutions de Tamerlan qui les ont refoulés dans les montagnes du Kurdistan.

Au nord des Kurdes et des Nestoriens, nous trouvons le peuple antique des Arméniens, sans le moindre doute congénère des Iraniens, mais fortement modifié, comme nous l'avons déjà observé, par un long mélange avec les Sémites et les Turcs. Pour établir le type arménien, nous n'irons pas en chercher les traits caractéristiques parmi les populations de l'Arménie russe, turque ou persane, mais nous les puiserons chez leurs compatriotes d'Astrakhan, réfugiés au nord de la Caspienne depuis le XIV[e] siècle, époque de leur émigration d'Ani, sous le règne d'Abousaid-Khan, dernier roi Halakouide de la Perse. Entourés de populations sauvages et musulmanes, ils ont été isolés pendant plusieurs siècles de tout mélange étranger et ont pu conserver ainsi leur type national dans la forme sinon primitive, du moins telle qu'elle existait sous les premiers Monghols. Ils sont de haute taille, assez bien faits; mais enclins à l'obésité. La forme de la tête chez eux est décidément iranienne et dolichocéphale. Les yeux sont noirs et grands; mais beaucoup plus encaissés dans l'orbite que chez les Persans. Le front est bas, le nez, presque sans aucune exception, est très-proéminent, très-aquilin et d'une grande longueur. L'ovale du visage chez les Arméniens est encore plus long que chez les Persans. Le cou est long et sec, mais la bouche, les mains, les oreilles et les pieds, généralement assez grands, et n'ont pas la forme élégante des mêmes parties du corps chez les Persans. La peau est blanche et fine chez les jeunes individus, mais elle est très-sujette à devenir avec l'âge couperosée chez les hommes comme chez les femmes, ce qui déjà a été observé par Chardin. L'illustre voyageur attribue ce défaut à l'usage du vin, mais comme j'ai noté le même fait chez les villageois des hautes et froides vallées de l'Arménie proprement dite, et même dans l'Arménie persane, où les campagnards ont peu d'occasion de se procurer du vin, je crois que les habitudes bachiques n'y sont pour rien, ou du moins pour

très-peu de chose, d'autant plus que chez les Persans adonnés de père en fils à l'usage des spiritueux, comme par exemple à Kirman, cette transformation cutanée n'a presque jamais lieu.

Encore plus au nord, comme nous l'avons déjà fait observer, vers la limite nord-ouest de l'expansion des races iraniennes, se trouvent les Osseths. Dans la note A on lira quelques détails sur leurs crânes, et je me contenterai de mentionner ici l'impression que m'a laissée leur extérieur quand je les ai visités dans les solitudes élevées où ils passent leur vie à combattre les rigueurs d'une nature inclémente et austère. Rien n'indique dans cet extérieur leur parenté avec les Iraniens du Sud. Ils sont forts, trapus, lourdement bâtis, très-souvent blonds ou roux; ils ont de petits yeux, assez communément bleus, le nez aquilin et pointu, des oreilles, des mains et des pieds de dimensions considérables; néanmoins ils se nomment *Iron*, et leur idiome porte des traces évidentes d'une origine iranienne. Généralement d'une taille moyenne, il n'est pas rare de rencontrer parmi eux des gens d'une stature très-élevée et d'une force herculéenne; sobres pour la plupart du temps, ils peuvent se permettre impunément des excès de boisson et de nourriture qui seraient fatals pour tout autre. Les hommes sont rarement beaux, mais leurs femmes souvent sont d'une beauté presque idéale. Ils supportent facilement toute espèce de privations. Accoutumés dès leur enfance à braver les phénomènes les plus terribles des hautes régions alpines, ils passent d'un pied sûr au bord des précipices les plus profonds, sous des avalanches prêtes à les ensevelir, et sur des terrains minés par des sources souterraines que la moindre secousse peut précipiter dans des torrents impétueux et roulant des rochers comme des cailloux. Sans le moindre doute, le milieu qui les entoure influe beaucoup sur la modification profonde qu'a subie chez eux le type iranien primitif, mais je crois impossible d'attribuer à cette seule cause le changement

extérieur que je viens de signaler. Placés depuis des siècles en contact immédiat avec les Lezghis, doués presque des mêmes qualités physiques, les Osséthiens ont dû éprouver des transformations radicales dans leurs traits et dans leur conformation. Mais c'est encore une question pendante et ouverte à la recherche des ethnographes à venir. Les Osséthiens établis dans la plaine au nord de la chaîne du Caucase paraissent reprendre assez vite la forme du type iranien; et il est très-remarquable, si cela se confirme, qu'à la seconde génération déjà les nez aquilins deviennent plus rares parmi eux que parmi les Osséthiens montagnards, et que le nez droit du Tadjik reparaît chez eux.

La chaîne du Caucase a gardé encore une nationalité d'origine iranienne dans les vallées de son extrémité orientale et dans les plaines de la presqu'île de Bakou; je veux parler des Tâts. Transportés ici très-probablement de l'Aderbeidjan sous les Sassanides, ils ont subi plus que tous les autres membres de la famille iranienne l'influence des races turques au milieu desquelles ils vivent depuis près de quinze siècles. Ils sont de taille moyenne, ont des figures rondes et joufflues, des yeux noirs beaucoup moins grands que les Persans; le cou est ramassé, le corps trapu et enclin à l'obésité, les mains et les pieds assez petits, le teint légèrement bistré, les cheveux noirs et assez abondants, quoique beaucoup moins que chez les Persans et chez les Tadjiks. Ils sont robustes, bons travailleurs et aiment la mer, fait qui indique suffisamment une modification radicale de leur nature iranienne.

Leurs voisins du Sud sont les Talyches, peuplade établie dans le district de Lenkoran, des deux côtés de la frontière russo-persane. Quoique ayant absorbé complétement la puissante tribu des Kiptchaks, ils portent beaucoup moins de traces d'une influence étrangère que les Tâts. Comme leur dialecte et leur extérieur sont parfaitement identiques avec celui des Ghilekis leurs

voisins immédiats, j'emprunterai le portrait ethnographique de ces derniers à l'excellente monographie du Ghilan publiée par M. A. Chodzko, dans les *Nouvelles annales des voyages* (1849-1850). Nous lisons dans ce travail consciencieux et éminemment instructif (p. 78-79) ce qui suit : « Les indigènes du Ghilan s'appellent » entre eux *ghilec,* ceux du haut Ghilan prennent les noms de » leurs districts respectifs, comme Deilemi, Talychi, etc. Les » habitants des plaines et des montagnes n'appartiennent qu'à » une seule et même race, et la différence de leur physique » ne doit être attribuée qu'à l'influence des circonstances lo- » cales de leurs contrées respectives. La femme *ghilèque*, remar- » quablement jolie, est aussi blanche et fraîche que son mari » est hâlé et décharné; elle a les yeux noirs fendus en amande, » des sourcils bien arqués, la chevelure noire et une bouche » vermeille garnie de belles dents... Le paysan ghilek est de » moyenne taille, les épaules et la poitrine sont généralement » bien développées, mais il a peu d'embonpoint et son teint est » olivâtre ou cuivré. L'expression générale de sa figure n'a rien » de spirituel ni de méchant. On voit qu'il souffre en travaillant, » mais qu'il est résigné et n'aspire point à une meilleure exis- » tence. L'angle facial, le nez aquilin, l'ovale de la tête du Ghylek, » ressemblent à ceux d'autres peuples d'origine iranienne, avec » cette exception qu'ici on trouve plus de cheveux roux... Plus » adroit que fort, il est excellent piéton... Le régime du Ghilek est » d'une sobriété remarquable; il ne boit que de l'eau, quelquefois » adoucie avec de la pâte saccharine (*chiré*) du raisin. Sa nourri- » ture consite principalement en riz cuit à l'eau et en poisson » salé (*mahi-chour*) dont il se sert plutôt pour assaisonner son » riz que pour se rassasier... Chose étrange! l'usage du pain ré- » pugne à un Ghilek par sang, au point qu'au plus fort de leurs » disputes on entend souvent cette singulière imprécation : « Va-

» t-en manger du pain et crève »... De toutes les peuplades du
» haut Ghilan, les *Galyches*, ou les pâtres montagnards, pa-
» raissent avoir le mieux conservé la tradition du type national. »

Il me reste à parler des Mazandéraniens. Nous retrouvons en eux le vrai type persan, la taille moyenne, une chevelure extrêmement abondante, d'une couleur noir de jais, la barbe trop bien fournie, car souvent les cheveux envahissent les joues presque jusque sous les yeux, qui sont grands et noirs avec de longs cils et d'épais sourcils. Dans certains districts du Mazandéran, on voit beaucoup de chevelures bouclées, ce qui est rare en Perse. Le nez est aquilin la plupart du temps, mais toujours pointu à arête bien dessinée et à racine étroite; la bouche est petite, les dents fort régulières et blanches. Moins fort que le Persan en général, le Mazandéranien est bon marcheur, et dans un terrain boisé et marécageux il ne se fatigue pas aussi vite que l'habitant de toute autre province de la Perse, excepté le Talyche et le Ghileki. Soit par l'effet du climat, soit par suite d'une nourriture presque exclusivement végétale, le teint du Mazandéranien est pâle, presque livide, ce qui fait encore plus ressortir l'éclat de ses grands yeux noirs. Cette observation a déjà été faite par Pietro della Valle (t. II, p. 222, trad. française). Semblable au Ghilani et au Talych dans sa manière de vivre, le Mazandéranien aime à se loger à part des autres, et cette isolation dans les bois touffus lui donne, comme à ses autres voisins du littoral méridional de la Caspienne, quelque chose de sauvage et d'inquiet dans le regard et dans toute sa contenance. Accoutumé dès son plus jeune âge à combattre ses terribles ennemis, le tigre, le léopard et le sanglier, le Mazandéranien est un chasseur intrépide et infatigable; mais il redoute le Turcoman beaucoup plus que les bêtes féroces, et ces hardis brigands attaquent souvent et impunément en nombre très-restreint des villages entiers de Mazandé-

raniens et les emmènent captifs, soit pour en faire des pâtres de leurs troupeaux, soit pour les revendre à Khiva et à Boukhara. Fraser (*Winter journey from Constantinople to Teheran*, t. II, p. 477) est un des rares voyageurs dans le Manzandéran qui ait fait quelques observations sur le physique des Mazandéraniens. Il dit : « Le teint des Mazandéraniens qui restent au pied des montagnes » pendant la saison chaude est sans le moindre doute plus jaune » que celui des habitants de la haute Perse; mais néanmoins le » peuple est, en général, fortement constitué et bien bâti, ayant » un extérieur d'une beauté peu commune. J'ai vu à Balfrouch » quelques nains et quelques enfants difformes; mais c'était une » exception. Les enfants sont très-beaux et surtout les petites » filles, qui se distinguent par des traits d'une grande délica» tesse. » Il confirme aussi l'observation faite par della Valle sur la beauté des femmes du pays. L'un des derniers voyageurs dans le Mazandéran, l'ingénieur autrichien Gasteiger, qui a visité cette province au mois de mai de l'année 1861, observe, en parlant de la population des environs de Sari : « Tous les hommes » ont des cheveux bouclés; ils saluent avec bonhomie et n'ont » rien dans l'expression de leur figure de cette filouterie judaïque » que l'on remarque chez le Persan (*Reise der K. preussischen Ge-* » *sandtschaft nach Persien* 1860 *und* 1861, par von H. Brugsch, » t. II, p. 461). » Il a été frappé comme son prédécesseur du x[e] siècle, Istakhri, de l'extrême rapidité avec laquelle parlent les Mazandéraniens. Dernièrement, M. Dorn a publié dans les *Nouvelles annales des voyages* un article intéressant sur le caractère physique des Mazandéraniens et des Ghilanis. Le savant académicien de Saint-Pétersbourg confirme et rectifie en partie les informations communiquées par ses prédécesseurs, et nous renvoyons le lecteur à ce travail instructif.

Ayant passé en revue sinon toutes les subdivisions de la grande

famille iranienne, du moins toutes celles qui présentent des différences physiques assez marquées pour servir à indiquer les limites entre lesquelles oscillent les variations de leur caractère extérieur, nous tâcherons d'éclaircir le côté historique de l'ethnographie persanne, et voir si dans le courant des siècles les types actuels ont beaucoup varié.

Déjà en examinant les sculptures des anciens monuments persans, nous avons eu l'occasion de remarquer que sous les Achéménides, une certaine partie de la population de l'empire de Cyrus avait acquis les traits principaux qui caractérisent maintenant encore les habitants de la partie occidentale de la Perse. On chercherait en vain dans la littérature ancienne quelques faits à l'appui de cette observation. Hérodote parle des Perses presque aussi souvent que des Grecs; mais il ne nous donne aucun détail sur leur extérieur. A peine si dans le livre VI, chap. xix, il dit en passant que les Perses portaient une longue chevelure. Dans le livre LXXI, il observe que les compatriotes et sujets de Cyrus portaient des vêtements de cuir, et qu'ils se nourrissaient non de ce qu'ils désiraient, mais de ce qu'ils avaient, car leur terre était stérile, et qu'avant l'époque de ce roi ils ne connaissaient pas l'usage du vin. Plus loin (liv. III, chap. xxv), l'illustre historien grec nous apprend que l'armée de Cambyse, dans sa marche sur l'Éthiopie, se soutenait tant qu'elle pouvait arracher quelque chose de la terre, et que les soldats se nourrissaient d'herbes. L'usage du vin s'introduisit généralement sous Cyrus, dès que les Persans apprirent la manière de le préparer avec des fruits du palmier, et nous voyons déjà figurer un tonneau de cette boisson parmi les cadeaux envoyés par Cambyse au roi des Éthiopiens (liv. III, chap. xx); plus tard l'ivresse est devenue même très-commune, car les Perses ne délibéraient pour la première fois sur une affaire que sous l'influence excitante du vin,

et ils reprenaient la même discussion à jeun. Ammien Marcellin est de tous les auteurs anciens le plus explicite au sujet de l'extérieur des Perses. Il dit (liv. III, chap. II) que tous ont le corps maigre, le teint basané ou olivâtre, le regard farouche, les sourcils joints et arqués. Leur longue barbe ne manque pas de grâce, mais leurs cheveux sont touffus et hérissés. Ils se livraient sans mesure au plaisir des sens, s'adressant pour satisfaire leur ardeur aux deux sexes. Le seul régulateur de leurs repas était l'appétit, et ils mangeaient à toute heure tout ce qui leur tombait sous la main. Leur réserve en pays ennemi était incroyable ; ils traversaient des vignobles et des vergers sans toucher à aucun fruit. D'après le même auteur, rarement un Perse allait uriner debout, ou même à l'écart, si on le voyait. A la nonchalance de leur démarche, au laisser-aller de leurs membres, on les dirait efféminés. « *Cum sint acerrimi bellatores* », ajoute l'auteur romain. Les auteurs arabes sont beaucoup plus satisfaisants sous certains rapports que les anciens, quoique aucun d'eux, autant que je sache, n'ait fait un portrait aussi complet du Persan que le contemporain de l'empereur Julien, mais ils voyageaint plus souvent en Perse que les Grecs et les Romains, et leurs remarques sur les différences caractéristiques des populations qu'ils visitaient sont plus instructives pour l'ethnographie. L'habitude des auteurs orientaux de se copier l'un l'autre nous oblige de nous tenir à la plus ancienne relation de ce genre, au livre des climats d'Istakri, composé dans le milieu du x[e] siècle de notre ère par un Persan voyageur, non moins intrépide que son contemporain arabe Ibn-Haukal. « Nous apprenons de lui (trad. de *Mordtmann*, p. 55) que, de son temps comme de nos jours, la frontière de la Perse et de la Mésopotamie était habitée par des Arabes et des Kurdes, et que, dans le Khouzistan (p. 58), on parlait le persan, l'arabe, et une autre langue qu'il désigne par *khouzi*. L'extérieur des habi-

tants de cette province était jaune et décharné, leur barbe peu fournie, et en général leurs cheveux moins abondants que ceux des autres peuples. Le Fars, patrie de l'auteur, était si peuplé de Kurdes (p. 62), qu'il renonce à les compter; ils étaient répandus dans toute la province au nombre de 500 000 tentes de laine. A Darabguird même, il y avait peu de Persans (p. 67). Les habitants des districts chauds du Fars étaient maigres, noirs (p. 70), et avaient une chevelure peu abondante. Dans les parties tempérées de cette province, les habitants ont la taille élevée, la chevelure touffue, et sont très-blancs. Ils se servaient de trois langues. Le *parsi* était connu de tous, et on l'employait pour la conversation, comme pour les correspondances et pour la littérature. Les Mages qui résidaient parmi eux se servaient dans leurs écrits du *pehlevi*, mais toujours accompagné d'un commentaire en *parsi;* enfin, l'arabe était la langue officielle usitée dans les documents émanant des sultans, des chefs, des gens distingués et des émirs. Il y avait aussi beaucoup d'esclaves noirs; ainsi un certain Ibn-Chirvan, riche négociant de Bassorah, en perdit 12 000 pendant un incendie. Les Beloudjs, alors comme aujourd'hui, étaient voisins du Kirman. Istakhri les décrit comme bruns et maigres (p. 78), et l'on croyait qu'ils étaient d'origine arabe. La plupart des Kirmaniens aussi étaient bruns et maigres (p. 79), à cause de la grande chaleur de leur province. Ils parlaient persan (p. 80), mais les habitants des monts Kofz (les Beloudjs) parlaient en sus une autre langue. Passant au nord de la Perse, Istakhri observe que le Moughan avait beaucoup de villages habités par des Mages (p. 89), que les citadins de Berda et de Chamkur sont d'origine arménienne et qu'on les nommait *siahverdié*, *ahl-e-abeth* (peuple mélangé), qui ne valaient pas grand'chose et étaient des voleurs de grand chemin (p. 90). Les habitants de Deinaver étaient plus beaux que les Hamadanis (p. 93), et Chehrezour était

habité par des Kurdes (p. 94). La langue de Deilem (Ghilan) n'est ni le persan ni l'arabe; les habitants sont maigres, bruns, et ont peu de cheveux; ils sont en même temps lents et indolents, et encore du temps d'Istakhri l'on y trouvait des infidèles nommés *Charf* (p. 97). Les habitants du Taberistan (Mazandéran) avaient la chevelure abondante et des sourcils épais; ils parlaient très-vite et se nourrissaient de riz, de poisson, de lentilles et de canne à sucre (p. 100). Les Kurdes s'étendaient déjà à cette époque reculée jusqu'au Khorassan, car Istakhri dit que Salèh, ville de cette province, n'était peuplée que par des hommes de cette nation. Le Gour, partie montagneuse de Hérat, était habité par des races non converties à l'islamisme; leur langue différait de celle des Khorassaniens (p. 118). Istakhri loue beaucoup la beauté des habitants de Boukhara (p. 125), et il dit que les Kharézmiens, ou Khiviens actuels, parlaient une langue particulière différente des autres, et qu'on y voyait beaucoup d'esclaves, amenés du pays des Slaves et des Khazars, ainsi que des esclaves turcs.

En comparant ces observations ethnographiques, recueillies entre les années 935 et 966, au tableau que nous venons de tracer de ceux des membres de la famille iranienne qui présentent des différences physiques, nous verrons qu'en général leurs types ont peu varié et que quelques-unes de ces variations s'expliquent très-naturellement au moyen des renseignements fournis par Istakhri lui-même. Ainsi on trouve maintenant, même dans la partie chaude de la province de Chiraz, moins de populations à peau noire ou foncée que du temps du voyageur persan; mais aussi on y rencontre beaucoup moins d'esclaves nègres et abyssins. L'expulsion définitive des Guebres a arrêté la reproduction de l'ancien type national, et maintenant tous les habitants ont presque le même extérieur que celui de leurs ancêtres sculptés sur les anciens monuments de Persépolis Pour que la ténacité du type

persan soit encore plus évidente, nous emprunterons à un voyageur du XVIIe siècle, au célèbre Oléarius, le portrait du persan occidental de son temps. Il a visité la Perse en 1617, et nous lisons, page 462 de son voyage (édit. de 1647) : « Pour ce qui en est des » Persans en général, ils sont de taille moyenne, fortement bâtis; » leurs visages sont bruns et jaunâtres; ils ont ordinairement des » nez aquilins et proéminents. Ils portent une longue barbiche, » mais pas de barbe. » Nous avons vu que Chardin, qui est venu après le voyageur allemand, et Pietro della Valle, qui y a été quelques années avant, parlent de l'extérieur des Persans presque dans les mêmes termes.

Ainsi, d'après des documents datant de 500 ans avant Jésus-Christ, de 350, de 950 et de 1635 après Jésus-Christ, nous voyons que la physionomie générale du peuple n'a presque pas varié, malgré l'extrême diversité des actions extérieures auxquelles les populations de la Perse ont été soumises pendant cette longue période de vingt et un siècles.

Cette stabilité du type dépend évidemment en partie de la stabilité des propriétés physiques du milieu sous l'influence duquel il s'est formé; mais cette raison seule ne suffit pas, selon moi, pour l'expliquer complétement. Les plaines de la Russie orientale et les vastes solitudes de la Mésopotamie ont certainement tout aussi peu varié, dans la même période de temps, sous le rapport du climat et de la constitution du sol, que les provinces occupées par les peuples de race iranienne; comment se fait-il donc que la domination monghole ait laissé dans ces deux pays, jusqu'à nos jours, des traces aussi profondes dans la conformation extérieure des populations, tandis qu'en Perse, le passage des hordes turques pourrait être ignoré de l'ethnographe, si l'histoire écrite ne le lui rappelait pas? Dans la Russie orientale, comme parmi les Bédouins des environs de Bagdad, il n'est pas rare de rencontrer des figures

plates, des nez écrasés, même de petits yeux, quoique placés horizontalement, en un mot, presque tous les traits caractéristiques du *facies* djaghataï, qui, certes, n'est pas celui des Slaves ni des Sémites. Au contraire, en Perse, même à Chiraz, à Maragha, à Hamadan et sur la frontière occidentale de l'empire, où, depuis les Arsacides et sous les Seldjoukides comme sous les Halakouides, les races turques s'établissaient de préférence, il est très-rare de rencontrer des individus à figure mongbole. La même observation s'applique avec encore plus de force à la Perse orientale ; là, depuis un temps immémorial, les peuples de race turque se sont ouvert un passage vers l'Inde et ont depuis constamment occupé ce pays ; néanmoins, à Hérat, comme dans le Séistan, dont le nom même vient des Sakes, la majeure partie de la population a gardé les traits de l'ancien persan. Devant ces faits irrécusables, il faudra reconnaître une nouvelle cause de conservation de type autre que l'influence du milieu. En même temps, il faudra admettre que dans la race iranienne, cette cause agît avec plus d'intensité que, par exemple, chez les Slaves et chez les Sémites, et, selon moi, cette force n'est autre que l'atavisme. Sans cette qualité, il serait, à ce qu'il me paraît, absolument impossible d'expliquer la disparition du type monghol dans la Perse occidentale, où, pendant huit cents ans, les races turques ont toujours été dominantes. Considérablement améliorées elles-mêmes au contact de la race iranienne, elles n'ont pas réussi à pervertir le beau type national, dont la formation, comme nous l'avons vu, remonte à plus de vingt siècles. Je suis persuadé que le type des Guèbres actuels, dont l'extérieur se rapproche beaucoup du type primitif de la race, ne s'est pas conservé toujours dans cette forme première, mais qu'il y est revenu par l'effet de l'atavisme, dès que les Ignicoles se sont trouvés à l'abri du mélange avec d'autres nations. Mais que ce soit l'action du milieu et l'effet de l'atavisme, ou cette première cause jointe à toute autre

influence encore inconnue, il n'est pas moins certain que la ténacité du type iranien à garder sa forme une fois acquise est une qualité inhérente à cette race, et beaucoup plus développée chez elle que chez les autres races voisines de l'ancien monde.

La durée de la vie dans la race iranienne ne diffère pas de celle qu'on observe, en général, parmi les nations d'origine indo-européenne. C'est encore à Hérodote que nous devons la plus ancienne information à ce sujet. Dans le livre III, chap. XXII, il fait dire aux Ichthyophages envoyés par Cambyse auprès du roi des Éthiopiens, qu'en Perse, le terme d'une longue vie était quatre-vingts ans. Ce chiffre est encore vrai de nos jours, quoique les cas d'une plus longue existence ne manquent pas. Sans ajouter foi aux paroles de Schiltperger, serviteur de Tamerlan et de son fils Chah Roukh, qui prétend avoir vu un santon âgé de trois cents ans, j'ai vu moi-même, près d'Akhaltzikhé, un prêtre arménien âgé de cent quinze ans, qui disait encore la messe et lisait sans le secours de lunettes. En 1852, j'ai fait la connaissance d'un collecteur d'impôts sous Agha-Mouhammed-Khan, qui ne pouvait avoir moins de trente ans en 1795, et, par conséquent, devait être âgé, à l'époque où je l'ai rencontré, d'au moins quatre-vingt sept ans. En 1856, vivait encore à Tébriz un vieillard qu'on nommait à tort ou à raison le *djéloudar* ou palfrenier du premier roi Kadjar; cet homme m'a répété plusieurs fois qu'il se rappelait très-bien de Nadir-Chah. Or, en supposant qu'il n'eût à l'époque de la mort du conquérant de l'Inde que trois ou quatre ans, il devait avoir en 1856 cent quatorze ou cent quinze ans. En général, une vieillesse avancée n'est pas une chose rare parmi les Persans. Ainsi, dans une liste de vingt personnes prises au hasard, ayant vécu en Perse entre 742 et 1523, et dont la durée de la vie est exactement connue, nous trouvons deux centenaires, deux qui ont vécu au delà de quatre-vingt-dix ans, cinq qui ont atteint ou

dépassé l'âge de quatre-vingts, deux âgés de soixante-dix, cinq morts après soixante ans, et un après quarante (1).

Nous arrêterons là nos recherches sur les propriétés physiques des peuples de race iranienne; dans la partie historique et philologique de ce mémoire, nous les étudierons sous le rapport des dialectes qu'ils parlent et du caractère national.

J'ai tâché de réunir dans cette partie tout ce que l'on sait de positif sur le caractère physique des peuples de race iranienne, et ce tableau, aussi complet qu'il m'a été possible de le faire, n'a

(1) Voilà cette liste extraite de divers ouvrages orientaux :

	H.	A. D.	H.	A. D.	
Ishak brahim el Moussouli, né en Perse (musicien)	né en 125	(742), mort en	188	(803), âgé de	61 ans.
Son fils Ishak	150	(767),	235	(849),	82
Abou-Abdoullah Mouhammed ben Ismail el Gafi, de Boukhara	194	(809),	256	(869),	60
Abou-Abdoullah Mouhammed	»	»	189	(804),	58
Ibn abi Tahir de Khorassan	204	(819),	280	(893),	74
Aboul Kassim Abdoullah ben Mouhammed el Bagawi	214	(829),	317	(929),	100
Abou Djafar Mouhammed Tabrizi	224	(838),	310	(922),	34
Abou Bekr Mouhammed Abdoullah	287	(900),	375	(985),	85
Abou Maazer Djafar ben Mouhammed de Balkh (astronome)	»	»	272	(885),	100
Abou Ali-Sina (médecin), né à Boukhara	373	(983),	427	(1035),	52
Abdoullah Ansari	399	(1008),	481	(1088),	80
Joussouf Hamédani	440	(1048),	535	(1140),	92
Khodja Ismail Ahmed ben Mouhammed ben Hemzé Soufi	»	»	441	(1049),	92
Hadji Hassan Andaki	464	(1076),	552	(1157),	86
Imam Fakhr-Eddine	544	(1149),	610	(1213),	64
Ata-Melik Djouveini	624	(1226),	681	(1282),	56
Le père de Séfi-eddine d'Ardébil	606	(1209),	673	(1274),	65
Séfi-eddine d'Ardébil	667	(1268),	735	(1334),	66
Behaeddine de Boukhara	718	(1318),	791	(1388),	70
Chah Ismail	892	(1486),	930	(1523),	47

Il ne serait pas difficile de rendre cette table beaucoup plus étendue, mais cependant, elle ne le serait pas assez pour donner un caractère de certitude aux résultats qu'on voudrait en tirer.

d'autre mérite que d'indiquer les nombreuses lacunes que les voyageurs futurs auront à combler.

Les points solidement acquis à la science paraissent comme des îlots dans cet océan de faits vagues et douteux. Les observations isolées, très-précieuses en elles-mêmes, ne peuvent acquérir une valeur véritablement scientifique qu'étant jointes à d'autres, capables de dévoiler l'influence mystérieuse du temps dans les transformations physiques des peuples. Des mesures faciles à exécuter et appliquées à un grand nombre d'habitants de toutes les provinces de l'empire, l'étude des raisons historiques qui amenèrent ces populations dans les localités qu'elles occupent, et surtout une riche collection de crânes et de photographies d'une origine authentique, fourniront des documents irrécusables pour les généalogies des nations, et éclairciront la raison d'être de beaucoup de faits, qui, actuellement, paraissent dépendre uniquement du hasard, ou de causes inconnues désignées généralement par ce nom collectif et obscur.

NOTE A

Ayant exposé dans ce mémoire le résultat des mesures prises par le commandant Duhousset sur les têtes d'individus vivants, j'ai tâché de montrer le parti que l'ethnographie pouvait tirer de pareilles données recueillies avec soin. Je me suis arrêté à un examen détaillé de la précieuse série de chiffres rapportés de Perse par le voyageur français, dans l'intime persuasion que la science des races humaines ne pourra être rigoureusement basée que sur des nombres fournis par l'observation des caractères physiques des individus vivants, tout en admettant que des mesures prises sur des crânes et des squelettes, sont infiniment plus précises.

Mais ces dernières, je le crains, seront encore pendant longtemps des faits exceptionnels dans la science. Il est impossible de supposer que le préjugé, commun à toutes les religions, consistant à croire qu'on ne saurait mieux témoigner son respect pour un défunt qu'en soustrayant ses dépouilles mortelles aux regards des vivants, puisse être bientôt déraciné par la science. La masse du public comprendra difficilement que la boîte osseuse du cerveau, ou ce cerveau lui-même, religieusement conservé dans un musée scientifique, sont beaucoup plus à l'abri d'une application irrévérencieuse, qu'étant enfouis dans le sol d'un cimetière, et qu'un modeste vase de cristal du musée de Blumenbach à Goettingue dont l'étiquette indique qu'on y conserve le cerveau de

Gaus, si richement plissé, est plus éloquent qu'un somptueux monument élevé sur sa tombe. Ainsi, les collections crâniologiques seront toujours assez rares, et, dans chacune d'elles le nombre des crânes appartenant à chaque groupe humain distinct sera nécessairement très-limité. Autrement, des pays comme l'Angleterre, la France et la Russie, ayant des possessions disséminées sur toute la surface du globe, devraient assigner d'immenses palais pour la conservation de nombreux échantillons de crânes de leurs divers sujets. Ce n'est donc pas au moyen de ces collections seules qu'on parviendra à obtenir les véritables dimensions *moyennes* des têtes de différentes races humaines de la terre, c'est-à-dire des chiffres indépendants de l'influence des variations individuelles et formant des véritables mesures normales ethnographiques. Ces données ne peuvent être recueillies en nombre suffisant que par des voyageurs. Mais, je le répète, les mesures prises sur des crânes, tout en étant moins nombreuses, sont précieuses par leur exactitude, et donnent un moyen sûr de contrôler les observations ethnographiques recueillies dans les voyages.

Dans ma position de chef d'une mission scientifique en Perse, il m'a été absolument impossible de me livrer en personne à l'examen des crânes, sans compromettre gravement la réussite de toutes les autres recherches de notre expédition. Notre médecin, M. Bunge, était aussi le botaniste de la compagnie, et sa spécialité l'occupait trop pour lui laisser le temps de se livrer aux recherches ethnographiques ; aussi, me suis-je borné à recueillir cinq crânes guèbres, et à prendre des notes générales sur le caractère physique des populations que je rencontrais et dont le présent mémoire renferme la discussion détaillée.

De retour en Europe, j'ai visité six principales collections crâniologiques, et j'y ai examiné les crânes qui pouvaient contribuer à établir l'ethnographie iranienne sur une base solide. Ces col-

lections sont celles de Hunter au collége des chirurgiens à Londres, celle du British Museum, et la plus importante de toutes, celle de Netley, attachée au Royal-Victoria-Hospital près de Southampton, connue jusqu'à l'année 1863 sous le nom de musée de Chatham, puis la collection du Muséum d'histoire naturelle de Paris, la collection de Blumenbach à Goettingue, agrandie par ses dignes successeurs, et enfin celle de Saint-Pétersbourg.

Je me propose d'exposer dans cette note le résultat de mes recherches, et je profite de cette occasion pour remercier publiment les personnes obligeantes qui ont bien voulu m'accorder toutes les facilités désirables pour profiter des trésors scientifiques confiés à leurs soins éclairés. Ce sont messieurs :

Le docteur Flower du Surgeons College; le docteur Gray et M. Cox du British Museum, ainsi que le célèbre orientaliste, docteur Wright, qui m'a recommandé à ses savants collègues du musée; le colonel Wilbraham, C. B., commandant de l'hôpital royal de Victoria à Netley, voyageur distingué, explorateur de la Perse, de la Géorgie et de l'Asie Mineure, de même que le professeur de pathologie, William Aitkin, M. D., et M. Otto Stridinger, secrétaire de l'hôpital; notre savant président, M. Quatrefages, et le docteur Emmanuel Rousseau, du Muséum d'histoire naturelle; le docteur Keferstein, professeur de zoologie à l'Université de Goettingue, et MM. de Baer et Owsiannikoff, à Saint-Pétersbourg.

La boîte osseuse du cerveau a été étudiée dans ces derniers temps par tant de savants et sous des points de vue tellement différents, qu'il en est résulté une grande diversité de méthodes pour la mesurer. Mais, dans un but purement ethnographique, où il ne s'agit que de donner celles des dimensions du crâne qui sont le plus propres à représenter exactement sa forme extérieure, il

me semble qu'en se servant de la méthode recommandée par M. Quatrefages à M. Duhousset, en y joignant quelques-unes des mesures que M. de Baer a proposées dans la dernière réunion des crâniologistes allemands à Goettingue, on pourra avoir une idée assez complète de cette forme. Ces mesures sont :

I. La longueur du crâne ou le diamètre antéro-postérieur.

II. La largeur ou la distance rectiligne entre les temporaux.

III. La hauteur distance rectiligne entre le plan du trou occipital et le haut du crâne.

IV. Circonférence horizontale.

V. Arc médian longitudinal, mesuré de la suture nasale, jusqu'au bord extérieur du trou occipital.

VI. Arc vertical, mesuré du milieu d'un conduit auditif à l'autre, en passant par le milieu des pariétaux.

VII. La plus courte distance en arc, entre les lignes semi-circulaires temporales.

VIII. Longueur en arc de l'os frontal.

J'ai appliqué cette méthode à la mesure de trente-sept crânes ; M. de Baer a eu la complaisance de l'exécuter à ma prière sur les cinq crânes guèbres de la collection de saint-Pétersbourg, de manière qu'en tout je puis communiquer les dimensions principales de quarante-deux crânes.

Mon but, dans cette recherche, était non-seulement de présenter au moyen de chiffres la caractéristique des crânes des peuples de race iranienne seule, mais aussi celle des races turque et sémitique, qui, ainsi que nous l'avons vu, ont exercé sur les premiers une grande influence. Sous ce dernier rapport, j'ai pu surtout profiter de la richesse de la collection du Muséum d'histoire naturelle en crânes sémitiques, qui y sont représentés tant par ceux

des Arabes du nord de l'Afrique que par ceux des Juifs du moyen âge, rares dans toutes les collections européennes. Aussi je n'aurai que peu de chose à ajouter à la table du chapitre Ier, où j'ai réuni les mesures prises dans la collection du Jardin des plantes. Le plus grand nombre de crânes touraniens m'a été fourni par la collection de Blumenbach, et presque tout le reste par les collections anglaises, sans contredit les plus riches après celles de Paris, et qui seraient encore plus précieuses, si la provenance des boîtes osseuses y était aussi exactement connue qu'elle l'est pour les pièces conservées dans la collection du Muséum d'histoire naturelle et dans celle de Goettingue. Pour plus de brièveté, je désignerai dans les tables suivantes : le Muséum d'histoire naturelle, par MN; le musée britannique, par BM; le collége des chirurgiens, par CS; la collection de Netley, par N; le musée de Blumenbach, par Bl, et le musée crâniologique de l'Académie des sciences de Pétersbourg, par P. Enfin, les chiffres I, II, III, etc., désignent les mesures que je viens d'indiquer. Comme complément des chiffres consignés dans la table citée du chapitre Ier, je donnerai les deux séries de mesures suivantes, en prévenant que la moyenne est une moyenne générale de douze mesures.

SÉMITES.	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
Moyennes des dix mesures prises au M. N......	175	138	126	500	359	323	104	127
Assyrien B. M..........	186	140	137	520	372	322	101	125
Arabe (nº 5562) C. S...	183	141	137	508	367	318	110	120
Moyennes des douze mesures..............	181,3	139,3	133,3	509,3	366	321	105	1

J'observerai que le crâne assyrien est le même que celui que

M. Layard a trouvé dans le palais de Sardanapale, et que Gliddon a décrit dans l'ouvrage « des types humains », que j'ai cité dans le chapitre Ier. D'après lui, I, serait 197; II, 137, et III, 133 millimètres; cette différence entre ses mesures et les miennes, provient simplement de ce que M. Gliddon a pris les siennes sur un croquis, et, malgré toute l'exactitude de ce dernier, il ne pouvait pas lui donner la vraie dimension des trois diamètres crâniens.

Les dimensions du crâne touranien se présentent ainsi :

TOURANIENS.	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
Turc d'Asie (n° 5563). C. S.	178	150	140	524	367	341	118	138
Turc d'Oczakov (73) (1791) Bl.	181	141	143	508	364	309,5	102	129
Id. (43) (72) Bl.	163	143,5	155	482	350	344	101	129
Id. (14), crâne difforme, la partie gauche est plus dévelop. que la droite	175	140	153	500	368	352	105	129
Turc, crâne recueilli dans le cimetière turc d'Athènes (XXI) Bl.	165	138	143	483	341	326,5	116	118
Kirguise-kaissak (21) Bl.	170	137	145	506	351	322	99	124
Id. (22) Bl.	188	152	145	529	357	329	100	127
Moyennes	174,3	143,1	146,3	516	356,9	332	105,9	127,7

Avant de donner les mesures des crânes iraniens, j'observerai qu'aucune collection européenne ne possédait de crâne persan authentique avant que j'aie rapporté les cinq crânes guèbres dont je vais citer les dimensions. Il est vrai que dans le Muséum d'histoire naturelle il y a un plâtre de Persan inscrit au catalogue sous le n° 1301, et un buste, n° 2093; mais le seul renseignement qu'on possède sur le premier est qu'il a été offert par M. Retzius; quant au second, c'est le buste de Mouhammed-Taghi, jeune homme de Téhéran, sujet persan, envoyé à Paris il y a

quelques années pour terminer ses études, et moulé sur nature par M. Stahl, en janvier 1860; mais rien ne nous garantit qu'il n'ait pas de sang sémitique dans les veines, ou qu'il ne soit pas fils de parents turcs de l'Aderbeidjan ou du sud de la Perse, établis dans la capitale. Or, après que M. de Baer a prouvé que le fameux crâne persan de la collection de Blumenbach, ayant si souvent servi aux ethnographes comme représentant du vrai type persan, n'était qu'un crâne d'un *sujet persan* TURC d'origine, on ne peut être assez circonspect à l'égard des pièces de ce genre. Du reste, voilà quelques mesures prises sur le crâne n° 1301 : longueur, 169 millimètres; largeur, 129; hauteur, 141. Ces chiffres me portent à croire que ce plâtre n'est qu'une reproduction d'un crâne turc, déformé par la fâcheuse habitude encore en vigueur en Perse, et même en Géorgie, de serrer fortement la tête des enfants en bas âge, ce qui contribue à la croissance de la boîte osseuse dans le sens vertical.

Passons maintenant à l'examen des crânes de peuples de la race iranienne, et commençons par les Guèbres.

GUÈBRES.	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1er crâne de Yezd P...	189	129	144	524	382	365	104	137
2e — — ...	177	135,5	147	514	375	345	101	132
3e — — ...	193	129	140	530	388	345	96,5	137
1er crâne de Kirman P.	184	129	145,5	520	378	350	97,5	116
2e — — ...	185	126	139	514	377	342	100	115
Moyennes...........	185,6	129,7	143,1	520,4	380	349,4	99,8	127,4

En me communiquant ces mesures dans sa lettre du 1er octobre 1863, M. de Baer m'écrit : « J'ai pris la distance II, un peu au-» dessus du trou du conduit auditif. Ce n'est pas toujours la plus » grande distance. Dans le premier crâne de Kirman, cette distance

» est sensiblement plus grande en arrière de ce conduit ; elle y est » au moins de 133 millimètres. » J'ai cru devoir citer ce passage de la lettre de l'illustre membre de l'Académie de Saint-Pétersbourg, car dans les mesures que j'ai prises moi-même le II correspond toujours à la plus grande distance entre les temporaux. Plus loin, M. de Baer observe : « J'ai séparé un peu les crânes de Kirman » de ceux de Yezd ; car, très-semblables entre eux, ils diffèrent de » ces derniers par un front assez déprimé, ce qui se traduit par » la moindre largeur de l'os frontal. Les crânes de Yezd sont » mieux conformés dans la partie frontale, c'est-à-dire que l'angle » du front s'élève sensiblement plus que dans les crânes de Kir- » man ; cependant, ils cèdent beaucoup pour la perfection de la » conformation aux crânes européens de nos jours. Le visage » aussi est plus proéminent dans les crânes de Kirman, de manière » qu'on pourrait les nommer prognathes. Parmi les crânes de » Yezd, les nos 1 et 3 se ressemblent beaucoup, mais le n° 2 est » sensiblement plus large, plus haut et plus court. »

Le crâne des Hindous vient se placer naturellement à côté de celui des Guèbres, et nous en allons donner les dimensions :

HINDOUS.	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
N° 5541 . . . . C.S.	170	129	139	474	352	312	100	120
N° 5542. Thoug. . C.S.	165	127	140	466	344	300	100	120
N° 5543. Hindou, de la partie orientale de l'Inde . . . . C.S.	180	147	144	521	382	343	99	137
N° 5544, jeune femme C.S.	163	140	136	479	345	320	108	118
N° 223. . . . . N.	180	125	139	490	361	289	103	123
Sans n° Chilliouwalli. N.	187	145	140	534	395	352	103	135
N° 234. Habitant des provinces orientales de l'Inde. . . . . N.	167	125	145	470	322	340	103	120
N° 249. Pariah. . . . N.	179	132	143	500	362	310	109	127
Moyennes. . . . . N.	173,9	133,8	140,7	491,7	357,9	333,2	103,7	125

Les crânes des Afghans m'ont donné les chiffres suivants :

AFGHANS.	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
N° 5540.......C.S.	165	134	143	483	337	316	108	120
N° 223. Ghildjei...N.	177	137	142	500	370	308	110	127
N° 224. Id. ...N.	175	135	137	549	351	308	118	120
N° 225. Id. ...N.	178	138	140	555	385	320	110	129
N° 235. Moullah...N.	165	140	129	480	339	316	100	122
N° 229...........N.	182	140	145	510	370	329	122	122
Moyennes..........	173,7	137,3	139,3	512,8	358,7	316,2	111,3	123,3

Les crânes des autres peuples de race iranienne manquent complétement dans les collections que j'ai visitées, ou n'y ont que des représentants uniques ; aussi je vais réunir les mesures que j'ai prises sur ces derniers dans une seule table :

NATIONS.	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
Beloudj (1), n° 216..........N.	184	130	135(?)	510	368	½ 160	112	124
Arménien, Capistranus Bogdanowitz, mort en 1785, à l'âge de 67 ans.............Bl.	176	127	138	507	350	297	100	118

J'ai trouvé dans la collection du collége des chirurgiens deux crânes inscrits dans le catalogue sous les nos 5559 et 5560, dont le premier doit appartenir à un musulman du Behar, et l'autre à

(1) Cette intéressante boîte osseuse, unique en Europe, est malheureusement très-détériorée. La base du crâne manque complétement, et le temporal droit est si endommagé que je n'ai pu mesurer que la moitié gauche de l'arc vertical latitudinal.

un musulman de Delhi. Si, comme il n'est pas impossible, ces deux individus sont des descendants des conquérants monghols venus dans l'Inde avec Baber ou pendant le règne d'un de ses héritiers, ils sont intéressants comme spécimens des transformations subies par le crâne touranien par suite de mélanges avec des individus de race iranienne, sous l'influence du milieu indien :

NATIONS.	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
N° 5559. Musulman du Behar. C.S.	187	125	133	510	367	305	102	126
N° 5560. Musulman de Delhi. C.S.	169	130	136	473	349	317	110	1[illegible]

La première de ces boîtes osseuses a tout à fait le caractère du crâne iranien, tandis que la seconde se rapproche beaucoup plus du crâne hindou ; mais l'os frontal est plus déprimé et plus large entre les lignes semi-circulaires. En général, toute la tête a moins de capacité que chez les individus de race hindoue.

Pour mieux comparer entre elles ces différentes formes de crânes, réunissons les moyennes que nous venons d'obtenir dans une seule table :

NATIONS.	Longueur.	Largeur.	Hauteur.	Circonférence horizontale.	Arc médian, de la suture nasale jusqu'au trou occipital.	Arc vertical du milieu d'un conduit auditif à l'autre par le milieu des pariétaux.	La plus courte distance entre les lignes semi-circulaires temporales	Longueur de l'os frontal en arc.
Sémites...	181,3	139,3	133,3	509,3	366	321	105	124
Touraniens.	174,3	143,1	146,3	516	356,9	332	105,9	127,7
Guèbres...	185,6	129,7	143,1	520,4	380	349,4	99,8	127,4
Hindous...	173,9	133,8	140,7	491,7	357,9	333,2	103,7	125
Afghans...	173,7	137,3	139,3	512,8	358,7	316,2	111,3	123,3

Si nous voulions décrire d'après ces chiffres les différentes formes des crânes dont ils donnent les dimensions, nous devrions répéter ce qui a été déjà dit à ce sujet dans le chapitre Ier ; or, comme les résultats que nous y avons exposés ont été obtenus exclusivement à l'aide des mesures du commandant Duhousset, cela non-seulement prouve l'exactitude des données rapportées de Perse par le voyageur français, mais ce résultat établit aussi d'une manière évidente l'utilité ethnographique de pareilles mesures prises sur des têtes d'individus vivants.

Pour conclure, nous réunirons dans une table les mesures des trois diamètres de la tête que nous extrayons du mémoire du commandant Duhousset, et dont nous n'avons donné que les moyennes dans le chapitre Ier.

NATIONALITÉS.	NOMS DES INDIVIDUS.	I LONGUEUR	II LARGEUR.	III HAUTEUR.
Hindous	Moultani, âgé de 22 ans.	195	149	108
	Un Delhi, — 40 —	195	140	96
	Moultani, — 20 —	195	150	102
	Luknowi, — 40 —	203	»	»
	Lahouri, — 35 —	210	144	100
	Pichawari, — 28 —	197	153	94
	Haiderabadi, — 20 —	179	147	106
	Id. — 40 —	193	136	97
Afghans.......	Kabouli, âgé de 35 ans.............	185	141	98
	Kandahari, — 25 —	191	150	95
	Id. — 20 —	182	137	107
	Id. — 26 —	190	148	106
	Id. — 20 —	185	137	105
	Id. — 35 —	193	147	104
	Kabouli, — 25 —	195	152	105
Guèbres.......	Guèbre de Yezd, âgé de 22 ans........	200	136	103
	Id. — 35 —........	198	138	100
	Id. — 30 —........	195	142	110
Persans de l'intérieur de la Perse.......	Amouli (Mazand.), âgé de 40 ans........	176	152	102
	Savat Kouhi (id.), — 25 —........	175	155	110
	Rechti, — 50 —........	197	152	110
	Astrabadi, — 45 —........	183	151	107
	Korumabadi (Maz.), — 30 —........	182	160	109
Kourdes.......	Kourde d'Ourmiah, âgé de 70 ans........	185	165	105
	Id. de Soondjboulag, — 31 —........	193	156	98
	Kourde, — 20 —........	171	160	103
	Id. de Soondjboulag, — 40 —........	175	157	103
	Id. Soultanabad, — 20 —........	188	150	94
Bakhtiaris.....	Bakhtiari de Chouchter	170	»	110
	Bakhtiari...........................	179	165	100
	Id. de Zerdkouh, âgé de 30 ans.....	180	»	»
	Id. de Louristan.................	193	163	110
Téhéranis	Téhérani...........................	190	154	109
	Mouhammed Taghi..................	200	164	128
Turcs	Goeklan, âgé de 56 ans..............	187	155	101
	Id. — 30 —..............	200	169	113
	Turcoman de Khiva..................	192	152	110
	Khoili, âgé de 50 ans..............	197	142	116
	Id. — 25 —..............	187	152	116
	Marandli, — 60 —..............	194	145	90

N'ayant trouvé, dans aucune collection, des crânes d'Osséthiens, j'ai profité de l'occasion que j'ai eue l'année dernière pour prendre les dimensions de la tête chez quatre individus vivants de cette nation. Ces mesures m'ont donné les chiffres suivants :

NOMS DES INDIVIDUS.	I	II	III	IV	V	VI	VII
Bek Mourza, âgé de 24 ans.....	188	154	146	576	390	379	129,5
Moutaou, âgé de 39 ans, taille 1634 millimètres...........	178	162	141	560	327,5	371	125
Khansief, âgé de 35 ans, taille 1556 millimètres...........	201	155	135	588	354	374	121
Beghi, âgé de 24 ans..........	185	159	154	570	362	394	129
Moyennes..................	188	157,5	144	573,5	358,4	379,5	126,1

En général, les Osséthiens ont la tête longue à occiput plat; leur front est élevé, et l'os occipital large et plat, en sorte que, vus de profil, les contours de ces têtes forment des parallélogrammes allongés.

Je terminerai cette note en faisant observer que les mensurations de la tête que je propose, non-seulement sont d'une exécution facile en pratique, mais que leurs résultats sont tous réductibles aux mesures prises sur des crânes, à l'exception de la hauteur, qui, chez un vivant, ne peut être rapportée au plan du trou occipital. Mais comme l'ouverture du conduit auditif qui sert de point d'origine à cette hauteur chez l'homme vivant occupe presque la même place dans le crâne, il serait très-facile de transformer ces deux hauteurs l'une dans l'autre, en ajoutant ou en retranchant à la valeur d'une d'entre elles l'élévation verticale moyenne du trou de l'oreille sur le plan du trou occipital, si cette moyenne ne variait qu'en passant d'une race à une autre; mais il n'en est pas ainsi, comme on peut le voir par les mesures suivantes, prises sur les crânes de la collection de Saint-Pétersbourg. E désigne l'élévation verticale de l'orifice du conduit auditif au-dessus du plan du trou occipital.

NATIONS.	E.	MOYENNES.	NATIONS.	E.	MOYENNES.
Chinois . . . . nos 16	25,0		Javanais. . . . . nos 40	17,5	
— 18	26,5		— 41	19.5	17,2
— 19	22,0	24,5	Tatares de Khiva. 1	22,9	
Bâtards de Chinois. 21	25,5		— de Khokand 2	16,8	
— 22	25,5		— de Kasan. 81	15,5	
— 23	25,5		— — ancien 82	10,5	
— 24	25,5	25,5	— — — 83	20,0	
Bengalais. 27	15,5		— de Riazan 85	17,0	17,1
— 28	25,5		Tataro-finnois : Bachkirs 87	14,0	
— 29	14,5		— — 88	15,8	
— 30	17,0	16,1	— — 89	7,0	
Ceylanis. 31	20,8		— — 90	12,0	
— 32	15,0	17,9	— Tchouvaches 85	14,5	
Malais de Sumatra 33	13,0		— Theremisses de Kasa.. 84	20,1	
— 34	5,0	9,0	— Mestcheriaks.. 86	11,8	13,6
Javanais. 37	17,0		Guèbres de Yezd	17,5	
— 38	17,8		—	10,0	
— 39	14,0		Guèbres de Kirman.	10,0	12,5.

Nous voyons ainsi que les variations de E sont assez considérables, car leurs valeurs oscillent entre 26,5 et 5,0 millimètres. Même dans une race donnée, elles diffèrent quelquefois les unes des autres de 11 millimètres ; et quoique ce dernier nombre ne dépasse pas les variations ordinaires des autres dimensions de la tête chez les individus appartenant à la même race, il est évident qu'il faudrait prendre beaucoup plus de mesures de ce genre pour arriver à des moyennes dont les écarts de la valeur maximum et minimum de E soient assez petites pour qu'on puisse les négliger, et adopter cette moyenne comme une constante, propre à être ajoutée à la hauteur de la tête de l'homme vivant, pour la réduire à la hauteur de la boîte osseuse.

FIN.

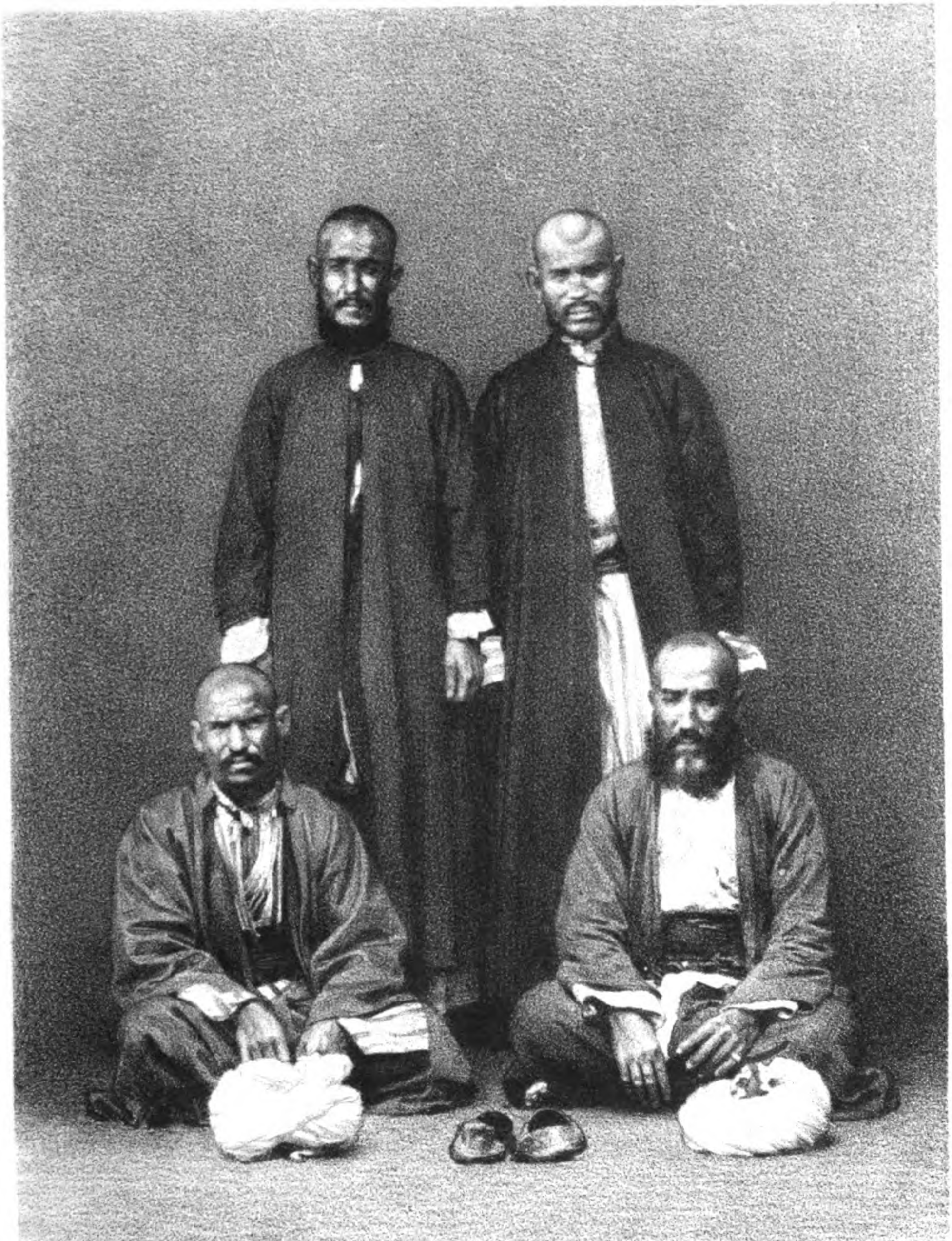
TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION.

CARACTÈRES PHYSIQUES DE LA RACE IRANIENNE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Imprimerie de E. Martinet, rue Mignon, 2.





Imp. Lemercier & Cie r. de Seine 57 Paris



J. Didier lith. Imp. Lemercier & Cie, r. de Seine 57, Paris.

Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.